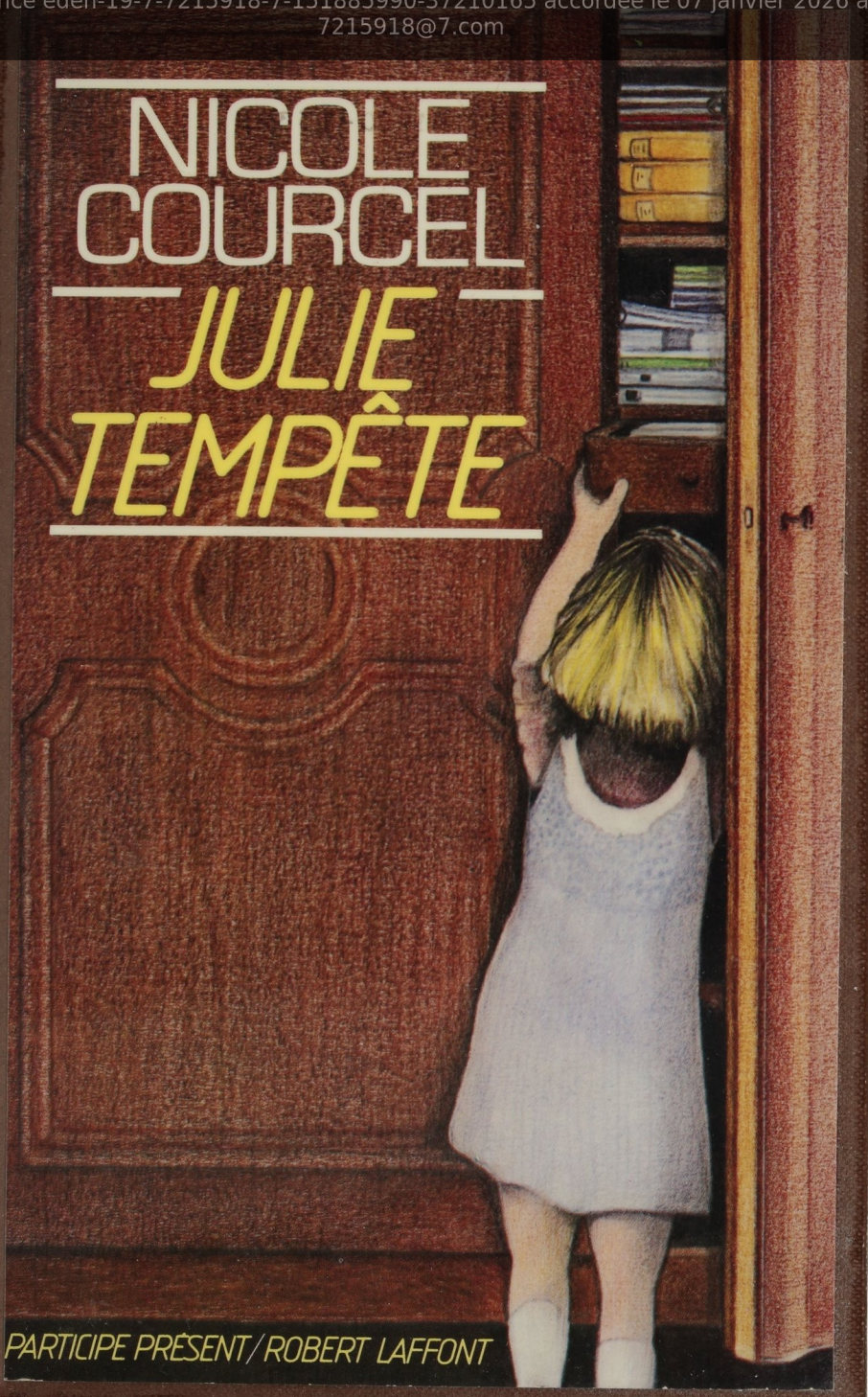
Licence eden-19-7-7215918-7-151885990-37210165 accordée le 07 janvier 2026 à 7215918@7.com

NICOLE COURCEL

JULIE TEMPÊTE



PARTICIPE PRÉSENT / ROBERT LAFFONT

« L'angoisse, Julie, je l'ai découverte avec toi.
Si je disparais trop tôt, qui te parlera de mon désir si violent de te garder dans mon ventre, de ma joie folle de ta venue, de ma solitude au moment de ta naissance ? Qui te racontera cette dame aux mille visages ? Qui reconstituera pour toi le puzzle de ma vie avant toi ? Qui te dira les choses de la vie ?… Alors ouvrons vite l'armoire, Julie, et que ce petit livre soit le témoin de la naissance de notre amour. »

NICOLE COURCEL

JULIE TEMPÊTE

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

À propos de l’auteur

Copyright d’origine

Achevé de numériser

Tu as quatre ans Julie.

Ecrire à une petite fille de quatre ans est complètement absurde, irrationnel.

Tu me liras dans dix ou quinze ans, tu seras une autre, à qui aurai-je écrit ? Me liras-tu seulement ? Et moi je suis là, sérieuse à ma table, heureuse d'ailleurs. Persuadée que c'est important pour nous deux. Important ! On pourra toujours en rigoler plus tard ensemble.

D'abord, écrire, quelle prétention ! je n'y connais rien, je fais des fautes d'orthographe, et puis à part toi et encore, je me demande qui cela intéressera. Je pourrais plus modestement me contenter d'un journal intime que je conserverais, peaufinerais et laisserais dans un tiroir. Alors pourquoi un livre ? Je crois que j'ai besoin de ce travail, de ce concret, sanctionné par d'autres.

Un rendez-vous avec moi.

Tu es mon prétexte.

J'ai besoin d'échéances.

Le hasard, je le jure, m'a fait me poser ici il va y avoir deux ans rue de Courcelles (eh oui ! en plus de ma rue j'ai droit à un boulevard, à une station de métro et à un imposant café dont les lettres LE COURCELLES brillent devant moi tandis que je commence ce soir à écrire).

En vingt-cinq ans, j'ai bien déménagé une quinzaine de fois. Pourtant, je n'ai pas le goût du changement. Déménager ne m'excite guère et emménager m'assomme carrément. Je traînais derrière moi un petit nombre d'objets, toujours les mêmes. Je ne m'en séparais jamais. Je les ai toujours. Il ne s'agissait jamais de divans, de fauteuils ou de lits. Ceux-là, je les ai laissés en route, peut-être parce que fonctionnels, j'étais sûre de devoir les remplacer. Les autres, un coffre japonais acheté dix mille francs anciens dans une vente à Versailles, un fauteuil Louis XIII, deux lampes globes 1880 orange et une armoire me suivaient. L'armoire est en métal gris, elle ne va pas du tout ici et il va falloir lui chercher une remplaçante. Déjà, j'ai exploré les Puces et Orsay à sa recherche. Quand je la trouverai, j'aurai un petit coup au cœur, je saurai que c'est elle. Celle-là, je souhaite la garder longtemps pour qu'elle fasse partie de ta famille d'objets, que tu en gardes le souvenir, que plus tard tu la reconnaisses. Ma prochaine armoire est donc très importante. Puisque ce sera la nôtre.

Au fond de moi bêtement, je serai épatée et formidablement contente de voir un livre sortir de ces lignes.

Ecrire pour moi ce n'est pas nouveau. J'ai toujours écrit. C'est une manie dans la famille. Mon grand-père écrivait. Il s'éditait lui-même, « à compte

d'auteur ». Petite, j'étais très fière de voir ses livres dans la bibliothèque. Je n'en ai jamais vu que là. Quand j'ai compris plus tard qu'il n'avait jamais été un auteur connu, j'ai trouvé cela très triste et injuste. S'éditer soi-même pour être sûr d'être publié m'apparut comme une chose humiliante. Mon grand-père, pour moi, ne pouvait avoir que du talent. A sa mort, dans l'immense appartement que mes grands-parents habitaient à Marseille, j'ai retrouvé beaucoup de ses livres « à compte d'auteur ». Ils s'appelaient *La Fontaine divine, Madame Perrin, divorcée, Lettre à Clemenceau.* Mon grand-père que j'aimais et admirais — en plus il était très beau — écrivait aussi des comédies en vers pour le théâtre dont la scène se limitait aux salons de la haute bourgeoisie marseillaise. Ses pièces étaient jouées par toute la jeunesse dorée de la ville. Mon père et André Roussin firent ainsi leurs débuts d'acteur ensemble, en 1928.

Mes souvenirs d'enfance commencent tard et en désordre. Cela me désole, Julie, de penser qu'il ne te restera pas une image, pas un souvenir réel, tangible, de tout ce que nous vivons.

Je me désole en me disant que tu emmagasines, sans le savoir, et moi j'entasse des provisions en faisant bêtement des tonnes de photos. Ils me semble que je ne sais rien de ce qui m'est arrivé avant sept ou huit ans. Je me souviens vaguement de mon départ de Paris en 1940. Mes parents venaient de divorcer. Ces deux événements ne me semblent pas associés dans ma mémoire. Mon père et ma mère se séparaient, et je n'ai pas le souvenir d'une rupture en moi. Leur séparation, franchement, ne me laisse rien de précis. Plus vives sont les visions de ma mère partant à une soirée, parée, en robe du soir. Maman fut exceptionnellement belle.

Ce sont les autres qui m'ont appris sa beauté, sa séduction. Plus tard, discrètement, elle me parla de passion, de drames qu'elle avait suscités chez les hommes. Le livre de sa vie reste à écrire.

Je garde la marque de ces petits déchirements : mon éblouissement avant de la perdre aussitôt puisqu'elle sortait et m'abandonnait. Chaque fois que je sors aujourd'hui, tu me rends coupable en me disant : « Tu sors maman ? » et chaque fois que je le peux, j'essaie de ne quitter la maison que lorsque tu es endormie. Non, je ne me souviens pas vraiment d'avoir souffert d'avoir des parents divorcés. Je ne m'en suis pas rendu compte, je crois. La guerre a tout arrangé. La guerre à neuf ans, c'est l'aventure. Je suis partie à Monte-Carlo où j'avais tous mes copains d'enfance. Je devais y vivre avec maman et ma grand-mère maternelle qui était douce et m'adorait. Elle était veuve. De tous mes grands-parents, ce grand-père-là est mort le premier. J'avais dix ans. Je l'admirais beaucoup.

Dès mon arrivée, je pris ma grand-mère en charge. Peut-être, à cette époque de mon adolescence, ai-je déjà senti que je m'assumerais seule, très vite. En fait, vers douze, treize ans, je rompis insensiblement mes points d'amarrage. Je coupai le cordon ombilical, et cela se fit sans douleur.

J'aimais bien mes parents, mais sans le vouloir vraiment et sans le savoir, je me séparai d'eux. Je n'étais plus protégée. Peut-être même étais-je déjà maîtresse de moi-même. Je n'étais pas malheureuse mais cela a sûrement conditionné mon approche de la vie.

Les circonstances ont voulu qu'à ta naissance je te privai d'un deuxième grand-père et d'une deuxième grand-mère et je t'en demande pardon car, sur ce point-là, je fus très gâtée.

Celle qui fut l'autre grand-mère « de Marseille », comme je l'appelais (toute me famille paternelle est d'origine marseillaise et toulonnaise) a 97 ans dans quelques jours. Elle est vivante au plein sens du mot, drôle, aiguë, pas gâteuse pour un sou. Elle doit tenir de son père, mon arrière-grand-père, flibustier, coureur de mers et de filles. Une figure, d'après ce qu'elle m'en raconte encore aujourd'hui.

J'émigrai donc en 1940 à Monte-Carlo. Me retrouvai, je ne sais plus pourquoi, à Marseille en 1941 avec mes autres grands-parents, et là j'assistai à mon premier bombardement. Papi me mena, comme on dit dans le Midi, sur le port dans l'heure qui suivit, je me souviens très bien des ambulances, du sang, des maisons éventrées et des gens gisant à terre, déchiquetés. Il a eu tout à fait raison de me montrer tout cela. Ce furent mes seules « horreurs de la guerre ». Tout le reste ne fut que moments heureux et, souvent, souvenirs fantastiques.

J'ai vécu ensuite dans une immense propriété dans le Gers, chez des cousins. Il ne restait que les femmes. Je ne savais rien de la campagne. On me donna un troupeau de vaches à garder et je devais aussi surveiller les oies. Ces sacrés volatiles m'en ont fait voir. Je courais partout pour les empêcher de s'échapper. J'apprenais aussi à les tenir, les pauvres, pendant qu'on les gavait. Je me souviens du cri du cochon qu'on égorgeait. J'étais épatée de voir que les saucisses et les saucissons se faisaient en entassant leur propre viande dans ces boyaux qui, dans la cuve où on les lavait, ressemblaient à de gros et longs macaronis. Je prenais des couleurs et j'étais formidablement heureuse dans mon château de femmes. Je me souviens des énormes cèdres que je voyais de la fenêtre de la chambre où ma pauvre grand-mère essayait vainement de me faire faire une dictée pendant que je regardais le ballet des écureuils.

Ensuite, le Lot, l'horrible pensionnat de Brive-la-Gaillarde tenu par des sœurs. Les années passant, je crois pouvoir te dire que je n'ai jamais été heureuse en pension. J'ai détesté la pension, toutes les pensions, et je n'aimais pas les sœurs. Elles avaient une odeur, et cela m'écœurait. Tu n'iras jamais en pension, et sûrement pas chez les bonnes sœurs. D'ailleurs, ce serait un comble puisque je ne t'ai pas fait baptiser. Oui, il faudra que je t'explique ce non-baptême. Cela dit, il y a sûrement de bonnes et douces religieuses. Moi, il ne me reste que de mauvaises odeurs et de tristes souvenirs. Je pleurais tellement dans ce pensionnat que maman m'en

retira, à la suite de quoi je vécus dans un charmant village, Martel. Ces mois passés à Martel restent dans mon souvenir comme une des plus joyeuses, des plus remplies, des plus belles périodes de ma jeunesse. Je n'y étais jamais retournée et quelques mois après ta naissance, c'était l'été, je ne savais où passer le mois d'août, j'eus envie de revoir Martel. Nous sommes parties avec Françoise, la gentille jeune fille qui s'occupait de toi, en voiture vers le Lot. J'avais loué au dernier moment, à Turenne, une immense maison où l'on pouvait loger au moins à dix. Nous étions trois. A Martel, j'ai retrouvé avec émotion « Palme », la maison où j'avais vécu avec ma grand-mère. Elle se dressait, intacte, au sommet de la même colline. Des gens étaient là. Je leur ai demandé la permission d'entrer. La disposition des pièces était la même. J'ai reconnu ma chambre. J'ai eu envie d'y vivre. J'aurais voulu acheter « Palme » tout de suite. Les maisons, les vraies, me donnent toujours envie de rester. Je pense sans cesse à celle qui sera la tienne. Je veux que tu aies une maison, Julie, j'y pense tous les jours.

Les maisons m'ont manqué. Je me souviens de celles des autres. En fait, un des très rares souvenirs précis de ma petite enfance est l'appartement à Paris de cousins italiens que j'aimais tendrement. A cette époque-là, mes parents habitaient au 45 rue de Courcelles, je n'invente rien, tu vois, la boucle est bouclée, et eux rue d'Artois. Quelques rues seulement nous séparaient donc, l'idée de pouvoir aller à pied chez eux me rassurait. Maman me confiait souvent à cette grand-tante, la sœur de mon grand-père maternel. C'était une femme admirable, d'une bonté et d'une chaleur qui me remplissent d'émotion encore aujourd'hui à l'évoquer. Leur appartement pour moi fut « une maison », et comme j'y étais bien !

Il faut que tu aies ta maison, que tu y retrouves tes amis comme on retrouve ses jouets, sa chambre, ses secrets. Je me dis qu'il te restera peut-être des bouffées d'enfance comme celles-là. Des bouffées de notre présent, de notre aujourd'hui. Je spécule sur ta mémoire, sur ton inconscient et cela me réconforte.

A Martel, j'avais douze ans. J'avais monté un groupe théâtral et nous jouions dans tous les villages voisins. Nous donnions notre « recette » aux maquisards. J'ai connu là mes premiers rendez-vous d'amoureux. La promenade, le « persil » de six heures du soir sur le Cours central de Martel monté et descendu vingt fois, le cœur qui bat, les fesses inconfortables d'être coincées sur le cadre du vélo de l'élu du moment. Peut-être que de cette époque est né mon goût pour la province. Peut-être seras-tu mon contraire ? Tes émois ne ressembleront pas aux miens. Faut-il essayer de te donner, sans que tu le demandes, ce qui m'a manqué ? Et si je te le donne, les années passant, en auras-tu jamais la nostalgie ? Pourtant, j'ai envie de te donner mes nostalgies. Ai-je raison ? Comment savoir ?

L'appartement de mes grands-parents à Marseille, était un lieu magique.

Un palais des mille et une nuits. Il n'y avait pas d'entrée mais un superbe hall. A lui tout seul il couvrait la superficie d'un appartement confortable de trois pièces de nos jours. Tout est présent, précis à mon esprit. Le perroquet en bois, grandeur nature, que l'on pouvait faire basculer sur son perchoir. Face à lui, l'énorme chien en peluche, *Fada* — idiot, en provençal — et le gong en cuivre ciselé sur lequel ma grand-mère tapait avec un ravissant petit marteau de bois nous avertissant de l'heure des repas. Le hall s'ouvrait sur une immense salle à manger d'un côté et, de l'autre, sur deux salons, « le grand », « le petit ». D'immenses portraits de mes grands-parents peints par les peintres renommés de l'époque trônaient au milieu du premier. Celui de papi a dû être englouti, à sa mort, dans la faillite marseillaise. Celui de mamie, miraculeusement sauvé à temps, attend, protégé sous une tonne de papier journal, dans ma cave de la rue de Courcelles. Pardon mamie ! Dès que j'aurai un mur assez grand... je te promets de l'accrocher.

Dans le petit salon où j'allais souvent (il m'impressionnait moins), une vitrine pleine d'objets précieux et rares à mes yeux d'enfant me fascinait. J'allais la regarder presque chaque jour. Il y avait un jardin miniature fait entièrement à la main par une vieille demoiselle, amie de mon grand-père. Rien n'y manquai. Les ustensiles de jardinage, l'arrosoir, les chaises longues, les fauteuils. Tout était fait en paille, bois et rotin. Ce jardin était une merveille.

De l'autre côté de l'appartement, se situaient les chambres. La chambre verte qui était vraiment verte, et la chambre bleue qui était vraiment bleue, avec son petit placard renfermant le lavabo. Je dormais dans la chambre bleue quand j'habitais, pour ma plus grande joie, à Marseille. Reliant les chambres, un long couloir dans lequel deux vitrines de santons étaient illuminées en permanence. Je ne me souviens pas de les avoir jamais vues éteintes. Vêtus d'authentiques tissus de Provence, il y en avait de toutes les tailles. Je me souviens d'une reconstitution complète de la crèche avec, petits et grands, tous les personnages. Ils furent mes amis d'enfance et mes compagnons de rêve. A peine les bagages posés, je courais vers eux. Intacts, illuminés, ils étaient là, superbes dans leurs vitrines. J'étais bien arrivée chez papi et mamie.

Ce sont ces rêves qui restent gravés comme les temps forts de mon enfance. Quel dommage de ne pas avoir tout fait pour sauver ces santons de la faillite qui, après la mort de mon grand-père, a tout emporté. Tu aurais des santons uniques, Julie, et toi aussi tu rêverais en les regardant. J'essaierai de te donner d'autres rêves ! Je ne suis pas très conservatrice, mais je sais maintenant qu'il y aura des objets que je vais vouloir conserver. Pour pouvoir te les raconter. Mais ce ne sera jamais l'appartement magique de Marseille, ni la collection de santons.

J'ai rêvé toute ma vie de maisons. A l'heure où je t'écris, je n'en ai

toujours pas. J'en rêverai peut-être encore longtemps et, quand j'arriverai enfin à cette maison qui m'attend quelque part, tu feras ta valise et tu me quitteras pour courir le monde. Cela ne fait rien Julie, tu courras le monde et si je suis vivante, je t'attendrai, quand tu le voudras, dans notre maison.

J'ai besoin pour toi d'une maison, mais je me demande si ce n'est pas toi, ma maison. J'allais vers toi. Peu importe où tu m'entraîneras, si nous sommes ensemble. Je sais que pour toi je dois être murs et toit. Et plein de portes ouvertes aussi.

Etre là. Ne rien attendre. Donner sans faire de comptes. Des autres j'attendais des retours. De toi je ne veux rien attendre. Tu ne me devras rien. Jamais. Tu vois, je l'écris. Je l'inscris. Ce sera ma bible. Le vrai moteur de ce livre, c'est l'angoisse. J'ai peur souvent, Julie. Si je pars trop tôt, je te laisserai ce que contient l'armoire… Des images, plein d'images et ce qu'ont écrit les autres sur moi… Tu regarderas, tu essaieras de percer le mystère de ces multiples visages qui quelquefois me ressemblent mais que tu refuseras parfois parce que trop différents de ceux que toi tu auras fabriqués. Il te faudra reconstruire le puzzle seule, face à ces bouts de papier… J'ai voulu t'aider un peu… qu'il te reste ces lignes.

Je n'ai jamais cru que je mourrais jeune. J'ai toujours été profondément choquée et révoltée que l'on décide de ces choses sans me consulter. Que de fois ai-je pensé en regardant ceux qui partageaient le même avion que moi « ils ont de la veine de m'avoir, ils sont sûrs d'arriver ».

Cette certitude optimiste s'est d'ailleurs atténuée d'année en année. J'avais une notion très personnelle, je le concède, de l'optimiste : la mort, après quarante ans, cesse d'être absurde.

Une partie de votre temps de vivre vous a été donnée, tant pis si vous l'avez mal employée. Mais on devrait, à partir de cet âge-là, de ce mi-temps de la vie, cesser d'être demandeur et puisque de toute façon, tôt ou tard, cette mort nous pend au nez, être raisonnable et l'envisager sans trop de révolte. Evidemment, si on se met à vivre à quarante ans, c'est grave et triste ! Et c'est un peu ce qui m'arrive avec toi. Je n'avais, je crois, pas trop mal vécu ma vie d'avant, mais depuis mes quarante-deux ans, je me suis mise à te vivre… A cause de toi, je ne peux plus être optimiste. Avant, la mort, je m'en foutais. Et ce dédain contentait mon orgueil. Maintenant, bigre, quelle revanche ! Je tremble, Julie, je tremble. Tu m'as enlevé le droit tranquille de partir trop tôt, avant que tu aies envie que je te quitte. Avant que tu sois grande, responsable de toi. Arrivée à ce point de ta vie, ce sera à toi de jouer, ma fille. Bien ou mal, j'aurai donné tout ce que j'aurai pu. Je serai là, peut-être, mais je ne pourrai plus rien. Tu m'as appris la peur. Je devrais dire : les peurs. Celles que je n'énumérerai pas, qui sont simples, bêtes, viscérales, encombrantes, qui vont de la maladie au mal que l'on pourrait te faire. Quel mal, maman ? Oui, je sais Julie. Pour toi, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil et tu es le centre

de ce monde-là, mais je te reparlerai de toi et des autres. Et voilà qu'en plus de ces peurs-là, celles de tous les jours et comme pour se venger de mes dédains passés, je me trimballe maintenant avec celle de mourir, c'est un comble !

Pourtant, je te dois de rester là le temps qu'il te faudra. Je ne suis déjà qu'une partie de tes béquilles, il te manquera toujours l'autre. Ton père. Enfin, toujours, je ne sais pas. Tu décideras. Mais « normalement », pour être comme les autres petits enfants, tu seras en manque.

Ai-je tort ou raison de t'avoir gardée quand même ? pour moi, j'ai ma certitude. Pour toi, je n'en sais fichtrement rien. C'est un rendez-vous que nous avons, toi et moi dans ?… Demain.

« Pourquoi tu m'attends pas, maman ? » Pour une fois, et parce que je ne voulais pas faire attendre la personne avec qui j'avais rendez-vous, j'avais accéléré le pas. C'est triste ces gens qui accompagnent un enfant et qui marchent rarement à son rythme ; ils ont toujours l'air pressés d'arriver. Pour le laisser quelque part et vite repartir ? Tu avais du mal à me suivre. « Je t'attends, ma fille, je t'attends. » Je t'attendais en fait depuis dix, quinze, vingt ans peut-être, ce qui est beaucoup dans une vie, non ? Ces enfants que j'ai attendus, que je n'ai pas eus, c'est parce que je ne les voulais pas (pas à ce moment-là, pas avec cet homme-là), et parce que je les ai perdus, je sais maintenant qu'ils ne sont pas nés, qu'ils n'ont pas vécu parce que je t'attendais. Tu es leur somme. Emmagasinais-je de l'amour ? De la sagesse ? Oh ! un peu de tout. Maintenant que je t'ai, je comprends mieux ces choses, je les accepte et je m'accepte mieux. Tu es mon excuse mais aussi ma caution. Je dois nous réussir sinon je tricherais avec ma vie passée.

Je crois pouvoir te dire que tu as de la chance : je suis meilleure aujourd'hui qu'hier. Si je m'y prends bien, enfin pas trop mal, tu vas en bénéficier. Maligne comme tu es, tu sauras t'y prendre, je te fais confiance. Quand tu avais entre quinze et dix-huit mois, je ne sais plus exactement, il arrivait que des gens, comme ça, de rencontre, me disent : « Ah ! comme elle est éveillée ! » J'ai toujours trouvé cette expression complètement idiote. Il ne manquerait plus qu'une fois réveillée, tu ne sois pas éveillée ! En fait, tu es une regardeuse, ma fille. Tu regardes fort et tu vois.

Il n'y a que moi que tu ne vois pas. Ai-je vingt, trente, cent ans… Tu me regardes, mais tu ne me vois pas. Un jour, bientôt, tu me verras, je le sais, et il faut m'y préparer… Parce qu'enfin, ce n'est pas banal ce qui m'arrive. En général, à quarante ans, on est mariée. On a des enfants mariés ou en âge de l'être, ou on n'en a pas et on s'y est faite plus ou moins. On a vécu une partie de sa vie, celle des autres, et on se dit « Bon, maintenant, c'est bien mon tour, je vais pouvoir vivre un peu pour moi. » Les égoïsmes que l'on peut se permettre à quarante ans ne vous rendent plus coupable. Et voilà qu'à ce moment-là de la vie, moi je fais le chemin inverse. J'ai la sensation d'avoir jusqu'ici vécu pour moi et tu arrives pour me crier casse-cou, eh ! stop ! oublie-toi un peu… j'arrive… je suis là.

Je n'ai jamais été mariée et j'ai une petite fille de quatre ans dont normalement je devrais être la grand-mère. En plus, à cet âge-là, j'ai été séduite, enceinte et abandonnée… comme à dix-huit ans ! Quelle merveille ! J'en déduis que je ne suis pas une personne vraiment raisonnable. Ces sortes de choses n'arrivent pas aux gens raisonnables. Je

t'ai voulue très fort, Julie. Je veux te dire mon bonheur calme de t'attendre, mon désir si violent de te garder dans mon ventre, ma joie folle lors de ta venue. Et ma solitude aussi, mon manque à ce moment précis de ta naissance. Qui d'autre t'en parlerait, sinon moi ? Je n'y croyais plus. Je m'installais dans la troisième période de ma vie. La rouge, la bleue ? Celle que je m'étais faite. Face à face. Seule. Qui étais-je ? Je ne souffrais pas. Je n'étais pas triste. J'avais bien vécu, aimé, et tout et tout. Et boum ! Le ventre grossit. Je n'irai pas jusqu'à dire que je n'y étais pour rien, mais presque. En plus, je ne t'attendais pas toi, j'ai attendu un « Mathieu » pendant neuf mois. Alors, tu vois, je ne t'imaginais pas dans mes rêves. D'ailleurs, je ne rêve que très peu et ne me souviens presque jamais de rien.

Bref, tu es là, petite graine, je te garde et je t'attends. Il faut te dire que pendant ces neuf mois à l'exception des deux dernières semaines nous t'attendions à deux lui et moi, et que c'est quand même plus gentil et réconfortant. Cet homme m'aura donné une grossesse formidablement heureuse. Quelle joie triomphante de voir les automobilistes freiner en douceur pour laisser passer mon gros ventre.

Cette peur de te perdre. Je tournais tous les jours *Madame Bovary*. Pierre Cardinal, mon metteur en scène (je n'avais rien voulu lui dire pour ne pas le gêner), me faisait courir de Bovary à Rodolphe et de Rodolphe à Léon par les champs pleins de rosée dès huit heures du matin. Je tenais mon ventre à deux mains (quand j'étais de dos à la caméra) et je me disais « Non, je ne le perdrai pas, non je ne le perdrai pas ! » Une vraie litanie !

Et tu es venue. Quand j'ai ouvert les yeux (l'accoucheur m'avait endormie pour l'expulsion : je l'ai bien regretté, me sentant frustrée d'un moment unique et qui pour moi, je le savais, ne se renouvellerait plus, mais j'étais épuisée et je sais qu'il a bien fait) cinq visages de femmes se penchaient sur moi. Tu naissais gardée par elles. Tu naissais dans les rires, ceux de tous mes amis, et les pleurs, les miens. Dieu ! que j'ai pu pleurer. Le manque de l'autre est trop fort, disproportionné à ce moment-là.

Toutes les femmes qui ont accouché dans des circonstances semblables le savent. Et c'est faux de penser que cela passe vite. Le jour, la chambre ne désemplit pas. Le soir, on est crevée, apparemment consolée et seule. Il manque l'autre, atrocement, Je me souviens que j'attendais avec impatience la venue de mon frère. C'est mon frère, bien sûr, et je l'aime tendrement, mais j'attendais un homme. J'avais besoin de la présence d'un homme, et toi tu étais là, boule noire de quelques heures devenue blonde aujourd'hui, que je nourrissais d'un seul sein, ce qui me vexait beaucoup d'ailleurs. Et tous ont été formidables. Ma mère surtout. Présente, efficace, pas du genre à dire en parlant de l'absent « Ah ! là là, celui-là... si je le tenais ! »

C'est mon frère encore qui est venu nous chercher à la sortie de l'hôpital. Je ne voulais personne d'autre. Brrr... Ce retour ! Pourtant, maman avait

tout préparé. Il y avait des fleurs partout. Mais je sens encore le goût des larmes. J'étais brisée, atteinte, rompue par ta venue, par son absence à lui. Je te regardais dans ton panier d'osier, et je pleurais. Un vrai mélo. Ce que j'ai pu pleurer pendant cette période est incroyable. J'ai d'ailleurs gardé depuis une assez grande facilité pour faire couler les larmes. C'est étonnant, car je n'étais pas quelqu'un qui pleurait facilement et l'actrice devait se donner du mal. Maintenant, ça vient tout seul, j'appuie sur un bouton, je pense à des trucs et je pleure. Ça aide. Mais rassure-toi, Julie, dans notre vie de tous les jours à toi et à moi, je ne pleure plus du tout. Je ris beaucoup. Il me semble qu'il n'y a plus que toi qui pourrais me faire pleurer autant. Mais tout de même j'ai encore pleuré pendant un bout de temps. Tu avais cinq mois et avant de partir pour le Lot, maman avait loué une maison en Bretagne. Je ne connaissais pas la Bretagne. Je ne la connais toujours pas. Je n'ai rien vu. On te portait dans ton baby-relax sur la plage, tu rigolais, tu jouais dans les flaques et moi je ne supportais pas la vue d'un couple. Je pleurais, le soir surtout, et aussi au réveil. Je ne sais plus si cet homme me manquait vraiment ou si je pleurais sur ce dont je te privais à jamais : le triangle familial, la Sainte-Trinité. Diable ! J'avais quarante-deux ans ; de lui je guérirais… mais le couple, j'y avais cru. J'étais malade d'amour de nous trois. Je ne savais pas encore que j'étais dans le « tracé de ma vie ».

C'est aujourd'hui seulement, lorsque tu dors, que le temps passe moins vite, que je te regarde, là, compacte, porteuse déjà de toute ta vie, qu'au fond j'accepte de t'avoir faite un soir de juin dans un hôtel de hasard. Cet homme, rencontré quelques mois plus tôt, et moi, nous nous sommes aimés. J'avais envie d'être heureuse par lui et de le voir s'oublier en moi. Je ne devais avoir d'enfant que par cet inconnu, venu vers moi de je ne sais où, à ce moment-là de ma vie. Pourquoi lui ? Il a contribué à faire de toi un être vivant et m'a fabriquée à jamais autre, dans l'ignorance totale de ce que j'étais lors de notre rencontre. Cette rencontre, qui n'existe aujourd'hui que parce que tu es ma fille, était-elle décidée depuis toujours ? Est-ce cela, le hasard ? La destinée ? Le « c'était écrit » ? Julie, tu es née un soir où le destin et le hasard se sont croisés et unis.

Cet été-là, je pleurais, et pourtant, entre deux crises de larmes, je te faisais déjà rire. Je t'appelais très vite de tous les noms de fleurs qui me passaient par la tête : « Tu es mon bleuet, tu es ma tulipe, tu es ma rose… » je traînais sur le mââ… Et tu riais aux éclats. Tant que nous rirons, Julie, tout ira bien entre nous. Comme pour les couples : quand le rire cesse, ou qu'on ne parvient plus à le provoquer, tout se déglingue.

Le 27 février, nous avons fêté ton premier anniversaire. Je ne pleurais plus. J'étais guérie. Ton père sortait de ma vie pour toujours. Pas de la tienne, je le sais. Tu n'as pas à endosser l'oubli que j'ai de lui. Cela aussi, il me faudra l'assumer. Mon indifférence (l'atteint-on vraiment jamais ?) ne

sera jamais la tienne. C'est peut-être un peu à cause de cela que je mets tant de soins à nos rapports. Ta naissance, seule, restera présente, forte, vivante, lumineuse. Le reste… Pas encore le passé, mais déjà des souvenirs. Un temps vécu. Tu embues toutes les images douloureuses. Tu t'inscris en surimpression. Tu ressuscites les moments de bonheur. Je ne vois plus que toi. Ma douce, ma colère, ma regardeuse aux yeux bleus immenses. Julie dévorante et tranquille. Je veux être ta rassurante.

Le temps file vite et souvent je me révolte contre lui. Tu as eu un an… deux ans… J'ai bien envie de t'en dire quelques mots de cette année-pont passée ensemble.

Je t'ai peu quittée. Juste un voyage de quelques jours à Caracas. J'avais emporté deux montres, une que j'avais laissée à l'heure de Paris… je te suivais, connaissant l'ordonnance de tes journées, ainsi n'avais-je pas besoin de me livrer à la fatigante gymnastique du décalage horaire. Là-bas, au bord d'une piscine insipide, conviée à un festival sans intérêt, je me demandais ce que j'étais venue faire là. A mon retour, je compris. Il me fallait te quitter pour prendre conscience de ton existence. Etre loin de tes bruits, de ta peau, de ton odeur. J'avais une fille à des milliers de kilomètres, elle existait vraiment, j'allais débarquer à Orly, prendre un taxi, mettre la clé dans la serrure et tu serais là vivante… Incroyable. Expérience faite, je crois que je ne partis plus qu'en pensant à ces ruptures. Quelle émotion… Avais-je connu cela avant ? Des attentes, des émois, oui sûrement. Mais tu t'ingénies à effacer, doucement mais sûrement, mes vies passées. Ce qu'elles furent, je ne le sais plus vraiment, je ne les sens plus fortement, je ne m'y retrouve plus guère.

Avec toi je réinvente l'attente, le départ, le téléphone, l'impatience, le retour, les cadeaux. Tu deviens tout et cela me fait peur. Tu me rends totalement vulnérable. Pour toi, ce n'est pas grave, je te le prouve en rigolant (c'est un de tes mots préférés) mais pour moi, c'est terrifiant. Je te promets d'essayer que mon amour soit aussi léger que possible, enfin, tant que ma conscience restera en éveil, et si je faillis, eh bien, tu me réveilleras, je te fais confiance.

Je rentre du théâtre, je te regarde dormir. Je n'ose pas bouger. Ce sacré parquet de ta chambre qui craque… Inventaire rapide. Tu es couverte. Je sens ton odeur. Je me retire, un peu plus tranquille. Tranquille, voilà un mot que je devrais bannir de mon vocabulaire. Quand on me demande « Comment ça va ? » j'ai souvent envie de répondre (mais je ne le fais pas de peur d'être ridicule) « Merci, Julie va bien. » Je t'en veux. Je n'ai jamais été une angoissée. La peur de manquer ? Connais pas. L'argent m'emmerde. J'essaie de faire semblant de le mépriser. Parlons-en de l'argent. Tu en entendras beaucoup parler comme nous tous et peut-être en parleras-tu beaucoup. Alors, tu ne me ressembleras pas. L'argent ne m'a jamais vraiment intéressée. En fait, je n'ai d'attention que pour celui que je gagne. Je travaille, donc on doit me payer. Je ne fais pas cadeau de mon travail. Dans mon métier, il n'y a pas de dupe ; si on vous paie cher, c'est que l'on vaut cher. Peut-être parce que je suis une fille de bourgeois, les privilèges

non acquis m'ont toujours paru injustes et indécents vis-à-vis des autres. C'est le travail que je respecte, pas l'argent, mais c'est une misère d'en avoir tant besoin. L'argent possédé par les autres m'indiffère et ne suis pas du genre « Ah ! si j'avais voulu ! »

Jouer la comédie ? Ne plus la jouer ? Cela ne m'a vraiment jamais empêchée de rire, d'aimer ou de dormir. Un peu, à mes débuts, et puis ça s'est atténué. Mais là, il s'agissait plutôt du doute. Etais-je vraiment faite pour ce métier ? Voudrait-il de moi ? Qu'en ferait-il ? Maintenant, grâce à toi, monstresse, l'angoisse, je sais... je connais. Je m'oblige parfois à des visions affreuses, insupportables, insoutenables pour me blinder. Curieusement, cela me calme quand l'angoisse devient trop forte. Cela ne m'arrive que lorsque je suis séparée de toi, même à Paris, même pour une heure. Heureusement, j'ai une sorte de santé morale qui fait que rien ne paraît ni devant toi, bien sûr, ni, je crois, devant les autres.

« Maman qui es-tu ? Avant moi qui étais-tu ? » Regarde... Ouvre l'armoire. Tu y trouveras condensés, serrés, comprimés, vingt-sept ans de vie de femme, d'actrice en maints épisodes. C'est de ce puzzle, de ce kaléidoscope que je voudrais te parler.

Tu sais maintenant ce que je sais de mon enfance. J'avais seize ans, l'année scolaire finissait. Elle n'avait été ni meilleure ni pire que les autres. Je n'apprenais rien à l'école et, d'ailleurs, il ne m'en est rien resté. Seuls le français et la gymnastique trouvèrent un écho en moi. Pour le reste, je retenais assez vite, répétais ce que j'avais mémorisé comme un perroquet et l'oubliais presque aussitôt. Comment ai-je pu franchir les barrages qui mènent jusqu'à la troisième, cela reste pour moi un mystère. Seize ans en troisième, ce n'était pas bien brillant et mes parents n'étant pas très stricts sur ces sortes de choses, c'est à ce moment-là que je fis un séjour en Angleterre. Mon séjour chez les Anglais ne changea pas le choix que j'allais faire. J'en revins sans un mot d'anglais en plus, mais par contre hideuse, gonflée de patates et de muffins (sorte de brioches au miel et aux raisins) et indécise. En math, j'étais bouchée, je savais à peine faire une division, je n'ai pas progressé d'ailleurs. Le droit pénal, la défense de la veuve et surtout de l'orphelin, me tentait, les plaidoiries, si proches de ce que je fais aujourd'hui, me séduisaient. La paresse et le retard dans mes études ne me laissèrent pas le luxe d'une longue hésitation. Je calculai qu'à la cadence où j'avançais, je n'aurais pas mon droit avant trente ans et y renonçai. J'aimais raconter, me raconter. Que l'on m'écoute. Paraître. Etre le centre. Etre regardée. Je serais donc actrice (maintenant je dis comédienne). Etait-ce véritablement un choix, une vocation ? Non, l'envie d'être diverse, autre, d'inventer et de mystifier peut-être aussi m'attirait. D'être aimée ? Dans une interview, il y a quelques années, un journaliste m'a posé cette question : « Avez-vous fait ce métier pour être aimée ? » Je crois qu'aujourd'hui encore je peux répondre non. J'avais plus besoin de m'aimer, moi.

Par contre, je ne doutais pas de mes capacités à aborder ce métier. Sûre de moi ou inconsciente ?

En somme, les raisons qui m'ont poussée vers ce choix étaient bien pauvres, et même assez mauvaises. Depuis c'est mieux, elles sont devenues plus solides. Je me suis améliorée. J'ai oublié mes raisons de jeunesse, c'est d'ailleurs la seule excuse que je leur trouve et je crois, j'espère, être devenue mieux qu'une actrice, une interprète. Cela me paraît être la seule fierté que l'on puisse tirer de ce métier : être l'instrument le plus parfait possible et le plus fidèle pour servir la pensée de l'auteur. Le reste n'est que nombrilisme, vanité.

La difficulté, si on parvient à ce stade, consiste, pour être en règle avec soi-même, à n'interpréter que des auteurs estimables. C'est très difficile, et il faut bien vivre ! Je dirais même qu'à mes débuts ce n'était déjà pas si

facile ; mais maintenant s'en tenir à cette rigueur devient héroïque. Je ne l'ai pas toujours fait. J'ai souvent pensé carrière, jamais gros sous, mais carrière à vingt ans c'est normal. De ces coups-là, si je n'en ai pas honte, il ne m'en reste rien ; c'est le vide total, plus que l'oubli.

J'ai envie de te raconter l'histoire de mon premier engagement. Non par sentimentalité, ni par goût de l'anecdote. Je n'aime pas beaucoup ce qu'on appelle des anecdotes. Rien ne me laisse plus vide que lorsque des journalistes me demandent « Auriez-vous une anecdote sur… » Je n'en ai jamais. Je crois même n'avoir jamais raconté une histoire drôle de ma vie, et je ne les retiens jamais.

Nous devions être fin juin et ayant renoncé à parler dans la langue de Shakespeare, comme disait le mari de ma mère, je réintégrai Paris. Un matin, je m'en souviens très bien, je prenais le petit déjeuner dans la chambre de maman lorsque je remarquai dans *Le Figaro* qu'on lui apportait chaque jour, un article qui annonçait que Jacques Becker préparait un nouveau film et cherchait des jeunes comédiens. On demandait aux postulants de se présenter au bureau de la production.

Becker désirait tourner un film sur la jeunesse, il ne voulait pas de vedettes, mais des inconnus. J'appelai mon père au téléphone. Je lui lus l'article. Papa, comme journaliste, avait rencontré Becker une ou deux fois. Il appela Becker qui lui dit que je pouvais me présenter au bureau de la production, aux Champs-Elysées. J'y allai. Je n'étais pas la seule. Il y avait bien là une vingtaine de garçons et filles qui attendaient. Je me joignis à eux. Becker me reçut, me demanda quelle formation j'avais, si j'allais dans un cours. Mes réponses négatives ne parurent pas l'émouvoir. Néanmoins, il me conseilla de m'inscrire au plus vite dans un cours et de travailler. Il prit mon nom, mon adresse ; l'assistant, qui s'appelait, je crois, Michel Clément, avait déjà noté « mes caractéristiques ». Becker me dit de ne pas m'impatienter car son film n'était pas encore monté. En fait, j'appris plus tard qu'il avait beaucoup de mal à trouver le financement du film sans l'apport de vedettes. Les producteurs n'y croyaient pas. Je partis donc en vacances. J'avais lu quelque part que le film risquait de ne pas se faire. Donc, je ne m'étonnai pas de ne pas avoir de nouvelles de Becker et, ayant encore deux trimestres à jouer au hockey sur gazon anglais, je repartis pour six mois. A mon retour, ayant convaincu mes parents, peu inflexibles d'ailleurs, je m'inscrivis au cours de Mme Bauer-Thérond. J'y étais depuis un mois lorsqu'un jour elle nous annonça que Becker allait venir faire passer des auditions. En principe, comme j'étais nouvelle, je n'avais pas le droit d'être parmi ceux qui auditionneraient. Je lui dis ma démarche auprès de Becker quelques mois plus tôt et elle accepta de me laisser passer une scène. J'appris celle que jouait Odette Joyeux dans *Entrée des artistes* d'Henri Jeanson. Le jour de l'audition arriva. A la fin de la scène, Becker me dit : « Je vous ai déjà vue, vous ? » Je lui rappelai notre première

rencontre, cela le fit rire et il me félicita d'avoir suivi son conseil, et ce fut tout. Un ou deux mois passèrent, et je demandai à René Simon d'entrer dans son cours. Il me prit malgré mes dix-sept ans, c'était la limite d'âge.

Le Cours Simon était le plus célèbre de Paris. J'y fus probablement pour cette raison : je n'y connaissais personne. De cette cuvée-là sont sortis Pierre Mondy, Robert Hossein, Colette Deréal, Jacqueline Maillan que je n'ai fait que croiser d'ailleurs ; elle entrait dans le métier quand j'arrivai au cours, elle est depuis devenue une amie. Cécile Aubry, découverte également chez Simon, tournait *Manon* de Clouzot. Peu d'élus, finalement, pour la centaine que nous étions.

Il paraît que cette année, il y a cinq cents élèves qui postulent pour entrer au Conservatoire et trente places disponibles. Et tu voudrais que je t'encourage à faire ce métier ?

Simon me fit passer le test habituel. Je montai sur l'estrade, il braqua le projecteur sur moi, me fit asseoir. « Tourne la tête, à droite, à gauche, lève-la, baisse-la : ça va, tu peux descendre. »

Je me souviens de cette sensation d'être une vache à qui on ouvre la bouche pour voir quel âge elle a et si elle est achetable. Plutôt pénible, et paralysant. J'ai l'air de faire une critique, en fait, Simon avait raison. Recevoir pour la première fois de sa vie un projecteur aveuglant en pleine figure, être jetés sur une estrade sous les yeux d'une salle braqués sur vous lui permettait de vous voir désarmés, nus. Il observait non seulement votre visage mais votre attitude devant cette agression. Il savait bien, lui, que nous serions condamnés toute notre vie professionnelle à nous montrer. Alors autant nous y préparer tout de suite.

Quant à moi, son verdict fut instantané : « Toi ! tu feras du cinéma, rien que du cinéma. » J'en fis longtemps, c'est vrai. Je ne fais, à ce jour, plus que du théâtre… Tout le monde peut se tromper ! Je rentrai « en flaque » à la maison. Ma mère n'arrivait plus à me raisonner. Du cinéma ! Moi qui souhaitais la tragédie ! La Comédie-Française !

Chez Simon, tous les élèves parlaient du film de Becker. Beaucoup déjà avaient passé des auditions et nous savions que le film n'était toujours pas distribué. En fait, Becker se débattait car il tenait à des visages neufs, des inconnus. Pour lui (et pour d'autres), *Le Voleur de bicyclette* de Vittorio De Sica fut une révélation, un choc. Il ne concevait pas de donner à ses héros, qui devaient être le reflet de l'après-guerre, des têtes de vedettes de l'époque. Nous étions en 1949, et je me souviens que pour un des deux rôles féminins, les producteurs avançaient le nom de Dany Robin. Avec obstination, patience et charme, Becker disait non et cherchait inlassablement ses inconnus. Et c'est là où mon histoire devient étrange et prend une petite dimension. J'étais donc depuis six mois chez Simon quand il nous annonça une nouvelle visite de Becker. Les élèves finissaient par ne plus croire du tout à ce film. Et là encore je fis partie de ceux qui

auditionnèrent. Becker me reconnut, et huit jours après je reçus une convocation. Combien étions-nous exactement qui avions franchi le premier barrage ? Pas moins de vingt en tout cas, peut-être trente ou quarante apprenties comédiennes. Becker nous donna une scène du film à travailler et nous convoqua huit jours plus tard pour des essais. Je me souviens très bien d'avoir rencontré Véra Norman et Anne Campion à ces essais. Je connus mon premier trac. Je commençais à y croire. Je ne dormais plus, j'étais surexcitée, malade d'attente. Enfin, on me convoqua une deuxième fois au studio Francœur. Nous restions deux : Véra Norman et moi. Je sus plus tard que Véra fut éliminée car elle ressemblait trop à Brigitte Auber, déjà choisie pour l'autre rôle.

Becker m'avoua par la suite qu'il avait beaucoup hésité, il lui fallait un physique d'ange avec un air de garce, et que c'était ce dernier trait qui m'avait fait l'emporter. Le film fut sélectionné à Cannes. Le Festival naissait. A la fin de la projection, dans la loge réservée aux protagonistes des films présentés (je ne l'ai, dans toute ma carrière, occupée que deux fois, cette loge, ce soir-là et pour *La Marie du Port* de Marcel Carné), j'éclatai en sanglots dans les bras de Jacques. Je venais de me rendre compte, au bout de six mois de tournage, que je jouais une petite garce antipathique doublée d'une mauvaise actrice... et Brigitte Auber était si sympathique ! Je ne m'en relèverai jamais, disais-je à Jacques entre deux hoquets. Je m'en suis relevée. Mais cet « air de garce » m'a suivie longtemps et j'ai mis quelques années à m'en débarrasser.

Je te l'ai dit, cette histoire ne m'intéresse pas en tant qu'anecdote, mais ces trois rencontres successives étalées dans le temps me laissent rêveuse ; comme si un fil mystérieux me reliait au film et à Becker. J'ai admiré Becker et je l'ai aimé platoniquement. C'était l'amour-admiration d'une môme de dix-sept ans. Jacques était bourré de charme que nous subissions tous. Il faisait de nous ce qu'il voulait et nous désirions par-dessus tout lui plaire. *Rendez-vous de juillet* fut un apprentissage, une fête et mon premier regard sur la vie.

La journée de tournage finie, nous filions au Vieux Colombier où tous ensemble, nous écoutions Claude Luter, et Sidney Bechet. Nous dansions jusqu'à ce que Jacques lui-même nous envoyât au lit. Seul Daniel Gélin échappait parfois à sa vigilance et continuait sa vie nocturne à Saint-Germain. Le Vieux Colombier, le Lorientais, la Rose Rouge avec Yves Robert, Jean Richard, Jacqueline Maillan, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault étaient devenus mes demeures, ma famille. Je regardais les êtres se mélanger, s'aimer, se quitter. Quelques-uns se droguaient, c'était des exceptions, des « artistes ». Curieusement, je ne fus que spectatrice. Je n'éprouvais jamais le besoin de faire comme eux parce que cela se faisait ou parce qu'il fallait s'intégrer. Je n'étais ni épatée ni effrayée, je les aimais bien tous ; mon seul snobisme fut de m'habiller comme eux et de ne pas me

laver très souvent. Je crois que je voulais surtout être à la hauteur. Jacques Becker était mon phare, je ne voulais pas le décevoir. J'étais très attentive et déjà peut-être bêtement professionnelle.

Je te parlais de l'oubli que j'ai des choses de ce métier. En vérité, mis à part des moments comme ceux de *Rendez-vous de juillet,* il me semble posséder une sorte d'imperméabilité du passé. Toi seule m'asappris depuis quatre ans à me souvenir de tout, à ne rien vouloir perdre, à tenter de tout garder intact. Surtout ne rien laisser s'effacer. Avant, je m'en foutais. La mémoire du passé ne m'intéressait pas. Je vivais et ce n'était déjà pas si mal… S'il fallait en plus se souvenir… Cela m'était un effort et je te l'avoue, les efforts et moi, on n'est pas très copains. Enfin, j'ai des efforts consentis.

Je ne saurai jamais te dire d'être ou de ne pas être comme ceci ou comme cela. Sois ce que tu veux être, mais sois-le vraiment. Aime-toi et respecte-toi assez pour assumer tes choix. Le reste… les conseils… je ferai ce que je pourrai devant tes questions si tu en poses. Il m'a sûrement manqué aux instants graves et fragiles de l'adolescence, aux moments où l'on hésite, où l'on tâtonne de ne pouvoir demander à mon père, à ma mère, enfin à quelqu'un : « Qu'est-ce que tu crois ?… qu'est-ce que je dois faire ? » Je voudrais être là pour répondre à tes questions. Je sais que c'est à moi de faire en sorte que tu les poses. Il me semble que dans tout ce que je fais, je nous construis petit à petit.

J'aime les professionnels. Je veux dire que je suis heureuse de voir des gens contents de ce qu'ils font. J'ai compris que j'étais sensible à ces choses un jour où, étant dans un grand restaurant, grand non par la taille mais par la réputation, je vis le maître d'hôtel découper un canard, un poulet, enfin, une volaille. La sûreté, la précision de ses gestes, le plaisir visible qu'il voulait donner de la cérémonie m'avaient fascinée. C'était du travail bien fait. Avec bonheur. Il avait choisi de savoir découper. Un autre jour dans un autre restaurant, comme mon compagnon et moi nous nous attardions au bar, le maître d'hôtel vint et nous dit : « Le plus grand des plats ne peut pas attendre le plus grand des convives. » Il faut bien faire son métier et le faire noblement pour trouver une phrase comme celle-là. C'est une des choses les plus importantes à savoir dans la vie, Julie : choisir. C'est dur parfois et on le fait en tremblant. Mais avec un peu de chance, tu dois pouvoir sentir que ton ou tes choix sont bons et là alors, cramponne-toi. Il te faudra du courage quelquefois. Tu auras souvent l'occasion de te décourager, de te révolter. Ne te décourage pas, tiens bon, mais par contre, révolte-toi. La révolte est bonne. Elle est le sang et le sel de la vie. Elle lave et, souvent, elle embellit. N'accepte pas ce qui va contre ton cœur, contre ta chair. Tu ne t'en relèverais pas. Tu ne te le pardonnerais pas. Et si tu te le pardonnes, alors c'est pire… Ce sera foutu.

« Et cette armoire, maman, on l'ouvre ? — Oui, Julie… Ouvre. — C'est toi maman, cette dame blonde avec une choucroute sur la tête ? — Oui, il paraît. » Je faisais du cinéma et cette année-là, nous tournions à Belgrade ce qu'on appelle dans le métier, un péplum : *Les Vierges de Rome.* On rigolait bien, Louis Jourdan, Michel Piccoli, Renaud Mary et moi. Renaud vient de mourir. Il y a quelques jours encore, j'ai réussi à le faire rire au téléphone en évoquant les jupettes dont ils étaient tous affublés. Ce fut mon seul péplum. Je ne me suis pas spécialisée dans ce genre, d'ailleurs je ne me rappelle pas qu'on m'en ait proposé d'autres. On riait, mais ne t'y trompe pas, nous étions sérieux aussi. Nous faisions du mieux que nous pouvions ce qu'on nous demandait de faire. Le film aurait pu être grandiose ou drôle mais, au fur et à mesure du tournage, il devenait insipide. Pourtant nous essayions au maximum de faire consciencieusement notre travail. Je n'aime guère le « je-m'enfoutisme », je dirais même que c'est une des rares choses que je supporte mal. Je crois que j'accepte mieux un acteur de moindre talent qui met son cœur, ses aptitudes, sa conscience professionnelle à faire proprement son métier plutôt qu'un autre qui se permet de bâcler ou de se moquer du public, son talent lui servant d'excuse.

Le talent est un cadeau, pas un alibi. Il faut de l'humilité et de la noblesse pour en être digne. Le genre désinvolte « Oh ! moi je suis devenu acteur parce que je ne savais pas quoi foutre », me donne de violentes envies de coups de pied au derrière. D'ailleurs, ceux-là disparaissent vite. On les retrouve P.D.G. ou vendeur de bretelles, ou on ne les retrouve pas, et l'on n'y perd rien.

Cette photo, tu l'as sortie d'une des grandes enveloppes brunes « Photos Cinéma », « Photos Voyages », « Théâtre », « Personnelles », « Portraits grands formats », « Presse », ou d'un album en miettes qui fut rouge, commencé par ma mère en 1949 : « Débuts Nicole, *Rendez-vous de juillet* ». Dans ces enveloppes, Julie, il y a beaucoup de femmes différentes. Il m'est arrivé de te montrer ces photos… tu ne me reconnais presque jamais… Et moi non plus, je ne m'y retrouve pas. S'il n'y avait pas de date, je ne saurais même plus à quel âge j'ai eu cette tête-là. Il y a des têtes que j'aime bien. D'autres, qui me font franchement rire. D'autres où je me trouve grosse et laide : mes périodes noires, boulimiques, suivies de cures d'amaigrissement sinistres et détériorantes. Et parmi elles quelques-unes de ces dernières années, où je me retrouve.

Se retrouver, encore un mot qu'on emploie un peu n'importe comment, comme en 68 où quelques-uns de mes confrères, comédiens et

comédiennes, ne parlaient que « de se remettre en question ». Pour quelques-uns, cela a peut-être été utile, je n'en sais rien et je m'en fous, mais il me semble que cette « remise en question », puisque c'est le mot à la mode employé, est l'état permanent de ce métier. Il est peut-être une de ses noblesses. Je te conseille de lire *Se trouver* de Pirandello. Tu y découvriras un peu de ta maman et de toutes celles qui font ce métier.

Tu ouvres en vrac toutes ces enveloppes, tu écarquilles tout grand tes mirettes bleues qui, soit dit en passant, sont superbes. « Maman, qui c'est ce monsieur qui marche la main dans la main avec la dame ? — La dame c'est moi. J'avais dix-huit ans. Le monsieur, c'est un grand acteur, Julie, il s'appelle Jean Gabin. Tu ne le connaîtras pas. A l'heure où j'écris, il est mort il y a quelques mois, mais tu le verras encore longtemps au cinéma. Aussi longtemps qu'il y aura du cinéma. »

Lorsque ce matin de novembre 76 on m'a réveillée pour me demander de participer à une émission en hommage à Jean Gabin, je ne savais rien. J'étais effondrée. Gabin, je ne l'avais pas vu depuis plusieurs années, je le savais en bonne santé : il paraissait indestructible. Je ne pouvais plus parler. Au téléphone, la fille désolée s'excusait. « Ah mon Dieu ! vous ne saviez pas. » Non, je ne savais pas, je me réveillais avec la mort de Gabin. Jean, *La Marie du port*... « la Divine », comme il m'appelait. Au début du tournage, Carné, qui ne m'avait choisie que parce qu'Anouk Aimée n'était pas libre, ne fut pas très tendre avec la débutante que j'étais. Jean me défendit très vite : « Fous-lui la paix, à cette môme, elle est très bien, tu vas la bloquer définitivement et on sera tous marrons. »

Un soir, après une projection, nous étions à la première semaine du tournage, je décidai de partir. Carné monta dans ma chambre, me fit défaire ma valise. Je restai et tout alla très bien après.

Regarde, ça c'est le menu de fin de film (octobre 1949). Je venais de fêter mes dix-huit ans sur le plateau. Jean avait écrit *Môme, on verra ça dans vingt ans* ! C'est rassurant et ça vous oblige à tenir vos promesses, quelqu'un qui ne veut pas faire de pronostic avant vingt ans. Je sais que, maintenant, on veut tout, tout de suite, on n'a plus le temps d'attendre ; mais rien n'a vraiment changé, je crois qu'il avait raison. En tout cas, pour lui il avait raison : le temps était son arme et son ami. Pour Jean, on pouvait tout, à condition de prendre le temps de le faire. Jean Gabin n'est plus. Mes dix-huit ans meurent avec lui.

Dans ce métier, vingt ans ce n'est pas grand-chose. Ou on tient ou on passe. Cela dit, on peut faire au cinéma une carrière très forte sur dix ou quinze ans, pendant la période où l'on est pile dans son emploi. Au théâtre, avant vingt ans, il n'y a pas de carrière solide. Il faut passer cette barre. Après seulement, et si on a la santé, comme disait René Simon, on sait que l'on jouera toute sa vie. On a passé le cap de l'emploi, de la mode, on s'est imposé. Le théâtre c'est notre seule sécurité à nous, les acteurs. Au théâtre

on peut durer. Le théâtre ne va pas avec la hâte, ni le bâclage.

Jouvet se permettait de tourner des films qu'il savait médiocres. Il ne se serait jamais compromis dans une pièce de théâtre à laquelle il n'aurait pas cru profondément. Pourtant, je ne considère pas comme mineur de jouer la comédie au cinéma par rapport au théâtre, je me demande si quelque part en moi cela ne me convient pas mieux. Intérioriser les sentiments, ne pas avoir à expliquer, à démontrer, à tout grossir me donne des joies d'actrice différentes mais peut-être plus profondes. Et, justement, à cause de mon premier partenaire, Jean Gabin, j'ai appris qu'au cinéma, il ne faut pas jouer mais ressentir très fort ce que l'on vous demande d'exprimer et aller au charbon à chaque prise de vue. Le fait de construire son personnage par petits bouts, contrairement à ce que les gens croient, permet chaque fois de modifier, de parfaire ou de réinventer. Il m'est arrivé, au moment de la prise, de trouver des choses que je n'avais jamais faites en répétant. Je n'aime pas répéter au cinéma. Je répète comme une pierre et je ne donne rien. Au cinéma, c'est la chose rare, celle qui nous échappe et jaillit malgré soi, qui compte. On ne peut pas s'économiser. Je n'aime pas m'économiser. Je n'ai jamais su, je crois. Le théâtre m'y a un peu contrainte. Etre deux heures en scène oblige à un équilibre de ses forces. On ne peut pas tout donner au premier acte. Il faut le jouer avec ce qui est nécessaire à l'équilibre du second, et le second avec ce qui est indispensable au troisième. C'est un marathon, une course de fond. Il faut se connaître. Au cinéma, on peut laisser les autres vous connaître et vous conduire, et puis le patron (d'autres que moi l'ont dit et écrit), c'est le metteur en scène. Cela me fait penser à une jolie phrase de Paul Meurisse : « Au théâtre, on a un avantage, c'est nous qui choisissons les prises. » Mais ma fille, je te parle de « prises » et tu as quatre ans. Je suis complètement folle !

Par contre, ce que tes quatre ans comprennent très bien, c'est que je vais au théâtre. Entre ta troisième et ta quatrième année, j'ai choisi de jouer à Paris. La pièce fut un succès et, pendant des mois, tous les jours à l'exception d'un seul soir, tu me voyais partir à 7 h 15 pour le théâtre. Une fois tu es venue. En coulisse tu m'as vue mettre toutes mes perruques (dans cette pièce, je changeais beaucoup de tête) et cela ne t'a pas épatée du tout. Tu ne pensais qu'à l'esquimau que t'avait promis de t'apporter « la dame qui a un panier », autrement dit l'ouvreuse. C'est dur de partir tous les soirs, de te quitter pendant que tu dînes, de ne jamais te coucher, et puis, je vais te dire, c'est dur de jouer tous les soirs. Je ne m'y suis jamais faite et je crois bien que, maintenant, c'est trop tard pour que je m'y fasse jamais. Donc, pour toi le théâtre, c'est maman qui part, maman qui va gagner des sous. Une chose te plaît, t'intrigue beaucoup, c'est le maquillage. Tu as retenu le mot loge et dans les histoires que tu te racontes — et tu t'en racontes beaucoup comme souvent les enfants uniques — tu l'emploies fréquemment ; fâchée, tu es même partie, une fois, t'enfermer dans ta loge.

Un jour (tu devais avoir à peu près vingt mois), j'étais invitée à Liège pour faire une émission d'une heure sur ma carrière, comme on dit. A un moment, le journaliste qui m'interviewait me demanda : « Et Julie ? — Quoi, Julie ? — Parlez-nous un peu de votre fille. » Ce n'était pas prévu. J'aurais pu, j'aurais dû peut-être refuser de répondre. Les seules photos de toi parues dans les journaux sont celles de ta naissance ; depuis, je ne t'ai plus montrée. Cette fois-là je n'ai pas résisté à l'envie de te raconter un peu :

— Julie, elle a vingt mois, c'est ma fille, voilà, c'est tout…

— Elle tient une grande place dans votre vie, je crois ?

— Elle est devenue ma vie… C'est le cadeau que la vie m'a fait…

— Et si elle désirait être comédienne ?

Question bateau. Alors quoi ? réponse bateau du genre « Je la laisserai libre, elle fera ce qu'elle voudra », ou bien se lancer dans une tirade dont l'issue risquait d'être incertaine ? Bien sûr que tu feras ce que tu voudras. Bien malins et bien idiots ceux qui empêcheraient un enfant de faire ce qu'il désire. Encore heureux qu'il veuille quelque chose.

Souhaiter que tu sois une comédienne ? Non, Julie, c'est vrai, je ne le souhaite pas. D'abord, parce qu'au départ, je te l'ai dit, on souhaite être actrice pour de mauvaises raisons, même si, en cours de route, on change, et si humainement c'est mieux, cela ne facilite pas les choses. Et si on ne change pas, les mauvaises raisons vous bouffent et c'est trop tard après pour redresser la barre. Les mauvaises raisons : vouloir être le point de mire. Le nombril. Etre regardée et puis, surtout, plaire. Séduire. Pour être et vouloir être une actrice, il faut vouloir séduire. Plaire. C'est une des choses que j'ai presque totalement abandonnées au cours de ma route de vingt-sept ans de métier et c'est une des raisons, je crois, pour lesquelles une partie de ma carrière (je n'aime pas beaucoup ce mot et je m'aperçois qu'il revient souvent ; mais c'est que je n'en ai pas de plus explicite) a avorté. Je sais aujourd'hui que je n'avais pas la vocation de la séduction. Dans le journal *Le Matin,* Marguerite Duras écrit : « Quand on veut plaire, on ne fait que du vent. » C'est exigeant, mais elle a raison. J'en conclus que nous, pauvres acteurs, nous sommes condamnés à ne vendre que du vent. J'accepte, mais j'essaie que ce vent soit le meilleur possible.

J'ai noté dans un de mes cahiers une phrase de Jouvet : « Pour être comédien, il faut se montrer. Nous sommes toujours en émoi, nous autres, dupes de nous et des autres, toujours entre le moi et le soi. L'excellence, la supériorité, le miracle de notre vocation est dans cette instabilité. Ce milieu, c'est aussi notre infamie, notre pauvreté, la source de tous nos dérèglements et du dédain que l'on a de nos occupations. Le théâtre est salut et perdition. »

J'aime et j'admire cette définition et y souscris, mais je crois que le sacré de ce métier a totalement disparu. Le théâtre n'est plus le salut, et il n'est

pas non plus la perdition. La perdition est ailleurs mais plus dans le théâtre. En ce sens, il s'est terriblement embourgeoisé. Etre acteur est devenu un métier comme un autre, un peu plus prestigieux que certains, un peu plus mystérieux que d'autres, et certainement l'un des plus insécurisants qui soient.

Peut-être la seule sacralité qui subsiste réside-t-elle dans cette insécurité. Nous ne travaillons jamais pour augmenter notre retraite ; en revanche, il n'y a plus d'infamie dans notre état, nous ne sommes plus des marginaux prestigieux, on ne nous enterre plus à la sauvette. Il y a trente ans, les stars mouraient ruinées, maintenant elles achètent des terrains, des immeubles ou des vignes... Ce n'est pas une critique que je fais, au nom de quoi, Seigneur, la ferais-je ? Mais c'est ainsi. L'acteur, le comédien s'est doublé d'un homme d'affaires. Ce qui désacralise ce métier, c'est l'argent, la valeur qui lui est donnée. D'ailleurs, je ne suis pas loin de penser que l'argent désacralise tout. Je me souviens d'avoir vu à la télévision l'enterrement du pape Jean XXIII : c'était étouffant à force de faste, de spectacle organisé, trop riche en ordonnance et en couleurs qui ruinaient la vérité, l'émotion. Rien de moins sacré que cet apparat qui suintait l'argent dépensé en vanités.

Oui, la seule chose dans ce métier qui me semble être restée toujours intacte, c'est cette obligation que nous avons toujours de devoir plaire. Cela t'empêchera souvent d'être honnête envers toi-même mais il est vrai aussi que l'honnêteté n'est pas un atout pour ce que l'on nomme réussite. Mais si tu n'en tiens pas compte, tu n'iras jamais au faîte... Et tu auras rudement raison. Le faîte ? C'est la gloire. La grande. L'idole. La star. Pour quoi faire ? A quoi ça sert ? Et cela se paie souvent si cher. Dans *Lélia* dont je vais reparler bientôt, André Maurois écrit : « Heureux ceux qui, associés un instant à quelque lumineuse destinée, sortent vite du faisceau dangereux des projecteurs. » Donc, voilà pour les mauvaises raisons. De quoi te décourager.

Les autres ? Bien sûr il y en a. Si ça marche, si ça dure, tu es une privilégiée, on t'aime malgré toi, tu gagnes honorablement, quelquefois très bien ta vie. Tu as une ouverture unique sur le monde. Tu bouges, tu voyages, la plupart du temps pas à tes frais, tu côtoies beaucoup de gens, souvent toujours les mêmes, hélas ! Je suis arrivée à éviter les premières et les générales un peu à cause de cela. Je ne voyais plus rien d'autre que les gens vieillir. Tu peux aussi vouloir devenir ton propre patron parce que tu en as assez de te vendre, de dépendre du choix des autres. Car cette dépendance que tu ne soupçonnais pas, parce qu'elle est moins visible que dans d'autres métiers, camouflée sous de faux airs de liberté, dure souvent et te pèse depuis trop longtemps. Alors, prendre un théâtre ? Produire toi-même ton spectacle ? Le théâtre est la pire des maîtresses. Il engloutit les pièces. Il n'est jamais rassasié et tu te rends compte très vite que tu ne peux

plus faire ton métier, être comédien, et qu'en devenant producteur, tu t'es transformé en machine à sous... Devenir une vedette, être reconnu des professionnels et du public me semble un but respectable pour un acteur. Il faut une partie de sa vie pour y parvenir et une autre pour le rester. Bien sûr, il y a des promotions douteuses mais elles ne durent jamais longtemps. Saluons ceux qui, parvenus au sommet, s'y sont maintenus, ceux d'hier, et ceux qui, même récemment disparus comme Gabin, sont encore pour nous ceux d'aujourd'hui.

Prendre un théâtre ou « produire », c'est mobiliser sa force, son temps, ce sont des mois de travail, des mois où il faudra accepter de ne plus paraître, de remettre en question l'acquis, de risquer l'oubli de l'image que le public peut avoir de vous. Est-ce utile ? Le jeu en vaut-il la chandelle ? Il y a peut-être de l'humilité à rester ce que l'on est, même pour une vedette ! En tout cas, je ne crois pas qu'on puisse dire à un jeune débutant sans lui mentir, qu'en devenant comédien, il sera indépendant. Il aura l'indépendance que donne l'insécurité. Maintenant seulement, et encore, alors que ma carrière au théâtre est très solide — du moins les autres me le disent-ils et le prix que l'on me paie me le prouve — je me sens un petit peu plus indépendante, ou plutôt moins dépendante. Je peux agir et ne plus attendre. La seule chose qui me semble irréversible est cette forme de liberté que me donne le fait d'avoir suivi mon chemin d'actrice seule.

J'ai beaucoup acquis par mes rencontres professionnelles avec les hommes, mais je ne les ai jamais vraiment laissé m'aider. Non par référence à la morale traditionnelle ni par principe, je m'en moque. Mais par orgueil, probablement, et aussi à cause de cet instinct que j'avais de me devoir à moi-même, seule. Je n'ai pas eu la chance de rencontrer et d'aimer un homme qui aurait pu et que j'aurais laissé m'aider. Je pense souvent que ma carrière n'est pas tant ce que j'ai bâti que ce que j'ai sauvé. N'en est-il pas de même pour toutes les vies ?

Pas plus que d'autres non plus tu ne pourras te passer de la chance, mais qu'elle ne soit jamais ton alibi. C'est souvent une grande tentation et une mauvaise pente qui peut mener à l'aigreur. J'aime cette phrase de Jean d'Ormesson « La chance fait partie de l'existence humaine, elle s'entend bien avec la patience et la résolution, et avec le courage. » La chance est impalpable, imprévisible et capricieuse, ne lui en mets pas trop sur le dos, elle pourrait se fâcher et se détourner. Dans ce métier plus que dans tout autre, tu en auras sacrément besoin.

Ecoute, Julie, voilà, tu seras comédienne (j'aime mieux qu'actrice), si tu ne peux pas faire autrement, et puis après (si je ne suis pas complètement gâteuse), on discutera. Si cela doit faire de toi un être épanoui, à part entière, heureuse d'être ce que tu es, alors fonce, ma fille, je t'aiderai. Mais si j'ai le sentiment profond que tu te trompes, alors je ferai tout pour te décourager. C'est trop dur après, et souvent trop tard. Je voudrais que tu

vieillisses belle, Julie. Le combat de la vie n'enlaidit pas. C'est l'erreur profonde de tes choix, le regret irréparable d'être passée à côté de toi qui ferait de toi une vilaine vieille dame.

Alors, ces photos, Julie, où en es-tu ? Ah ! oui, là, avec ce monsieur, j'ai un drôle de costume. Je découvrais ce qu'était une tournée de théâtre. Une ville chaque soir. Un lieu scénique différent. Le car. Les autres. Les valises. La fatigue. La disponibilité. Le « on s'en fout ! On a laissé tous les soucis à Paris ». Pendant cette tournée, j'emportai un livre. *Lélia ou la Vie de George Sand,* d'André Maurois. Ce livre, je l'ai là, devant moi, pas dans une autre édition, mais bien celui que j'ai trimballé avec moi dans le car pendant quatre mois. Il est en miettes, mais précieux pour le travail qu'aujourd'hui j'ai décidé d'entreprendre. Vais-je me retrouver dans toutes ces phrases que j'ai cochées, annotées ? Cette « tournée » des *Sorcières de Salem,* je l'ai faite en 1953. J'avais vingt-deux ans. « Qui es-tu maman ? Qui étais-tu avant moi ? » Je voudrais ne pas tricher, enfin tricher le moins possible. Pour cela, je n'ai que des cahiers sur lesquels, je te l'ai dit, j'ai écrit souvent, un peu pendant toute ma vie, et des photos, celles que tu as entre les mains, des lettres aussi et ce livre, *Lélia.* C'est peu pour essayer de se retrouver.

Lélia fut un choc. Dans un de ces cahiers que je n'ouvre que pour y trouver des références, je trouve cette phrase « Merci à celle (il s'agit de Sand, bien entendu) qui m'a donné le courage d'essayer d'être moi-même. » Je me cherchais, Julie, j'avais une excuse à ce besoin de ramener les choses à moi. J'avais vingt-deux ans, et je poussais presque seule comme un champignon. En 1962, donc presque dix ans après la découverte du livre, je retrouve sur un de ces cahiers témoins d'autres phrases : « Exigence du corps et de l'âme, difficulté de concilier l'amour du monde et le respect de soi. » Cette phrase n'est pas dans *Lélia,* mais malheureusement, je ne crois pas non plus qu'elle soit de moi, j'en ignore l'auteur. « Consentir sans abdiquer », c'est peut-être un maître mot de Françoise Mallet-Jorris. « Etre souverain » de Roger Vailland. J'écris plus loin : Etre souverain, y parviendrai-je ? Tu vois, depuis la découverte de ce livre, dix ans avaient passé, j'avais déjà fait l'apprentissage de la vie avec un homme et je cherchais encore et encore.

Et dans *Lélia,* cette phrase que je retrouve aujourd'hui intacte quant à sa résonance en moi : « Difficulté de concilier une nature vigoureusement féminine, une gourmandise des sens, un goût de tous les goûts et un respect des choses acquises tendrement évidentes (un foyer, un être, des enfants, de chaudes responsabilités). »

Tu vois, Julie, j'essayais de toutes mes forces de ne pas me tromper sur moi et donc de ne pas tromper les autres.

A ce moment-là, et pour la première fois de ma vie, j'ai voulu construire avec un homme. J'avais rencontré l'honnêteté, la fidélité, la sécurité (pas

matérielle, il ne possédait rien), ce que les femmes paraît-il cherchent idéalement dans le mari. Je n'étais pas prête. Le tumulte, la curiosité des autres hommes étaient en moi, je ne le savais pas. J'ai échoué. Ce chemin à parcourir, à garder à deux, ce couple, un homme une femme, ensemble, je n'ai jamais pu y parvenir. Je sais aujourd'hui (ne serait-ce que par le temps qui me reste) que je ne ferai de long chemin qu'avec toi. C'est pour cela qu'il me faut « nous » réussir. Je lis aussi deux phrases qui, celles-là, je crois bien, doivent être de moi. « Le courage de vivre sa propre vie, pas celle d'une autre », et « nous autres comédiens, nous vivons tant d'existences que nous pouvons nous permettre d'être nous-mêmes ». Et comme en réponse, je trouve dans *Lélia,* à propos de mon métier : « Un chemin peut-être pour arriver au vrai de son être, de sa vie. »

Toujours à propos de cette tournée des *Sorcières de Salem,* je dois t'expliquer que dans cette pièce d'Arthur Miller, je jouais le rôle d'une jeune fille qui, prétendant être possédée du démon de la vérité, envoyait gaillardement des dizaines de personnes à la guillotine. Après avoir été Abigaël, j'écrivais : « Pendant des heures, j'avais été un monstre, je m'en sentais apaisée. Meilleure. Obligée d'être bonne. » Interpréter Abigaël tous les soirs pendant un an devant des salles combles fut pour moi exaltant mais physiquement éprouvant. Je tournoyais comme un oiseau et me donnais de tels coups que la direction du théâtre m'obligea à porter des genouillères sous ma robe. Je ne savais rien du théâtre et je dois à Raymond Rouleau mon engagement. Mon audition consista à me placer derrière le décor et à hurler. Rouleau trouva que mes hurlements sonnaient justes. Faire partie de l'aventure des *Sorcières* fut pour certains d'entre nous — Simone Signoret et Yves Montand en tête — un acte politique. On se devait d'être pour ou contre l'attitude du gouvernement américain vis-à-vis de l'exécution des Rosenberg. Il me semble que jouer dans *les Sorcières* voulait bien dire que l'on refusait cette Amérique-là et le maccarthysme. C'était mon cas. D'autre sûrement se contentaient de jouer et se foutaient du reste. Abigaël représentait aussi bien les miliciens de 1940 que les concierges dénonçant leurs locataires pendant la Commune. Elle symbolisait l'intolérance, l'obscurantisme, les dénonciateurs de tous bords. Je la détestais, mais l'interprétant, je servais mes idées.

Le couple que je formais à l'époque s'effondrait. L'amour de mon côté mourait. Dans mon cahier, j'écrivais : « Des accidents ? Me taire. C'est presque prétentieux et égoïste. Un prétexte pour ne pas payer avec son cœur, mais faire payer celui de l'autre. Ai-je le droit ? Mais je ne veux par l'épargner… Dans l'immense tendresse que je lui porte et qui reste étrangement intacte, rien qui ressemble à de la pitié. Alors, en vertu d'un certain besoin d'absolu, je me permettrai de tout saccager, je disposerai de son amour… Son amour ? Il s'agit bien du poids, de la qualité de son amour. A cause de cela, je lui dois la vérité. Quelle vérité ? Et que puis-je

lui donner d'autre que mes aveux ? Pauvres aveux. Alors ? Attendre. Laisser mourir. Je n'arrive pas à savoir si c'est plus facile ou plus difficile. Le courage, c'est peut-être de s'oublier et de se taire. »

Plus loin, je relis une phrase écrite à cet homme que j'allais quitter : « Nous n'allons plus bien. Tu ne le vois pas, tu ne veux pas le voir. Tant que les choses stagnent, pour toi elles existent, pour moi, elles sont déjà mortes. »

C'était ma première rupture. Rupture avec lui, mais aussi avec ce que j'espérais du couple. Ma première cicatrice. Je voulais que cela se passât dans l'honnêteté, le respect de lui… Quelle blague, quelle illusion ! Les ruptures c'est l'agonie. Elles se passent toujours mal et laissent des traces. Je sentais que l'amour mourait et je ne savais rien faire d'autre que le dire et partir. Je ne suis pas sûre, Julie, que ce soit le bon chemin. J'écrivais aussi « Je hais la tendresse, la tendresse éteint les incendies. » Oh ! je sais pourquoi. C'est sûrement plus facile de quitter un être si en se réveillant un matin, on le découvre laid, bête et méchant. Eh bien ! non Julie, si on s'est aimés vraiment (même mal), ça n'arrive pas. Et il faut se démerder avec la tendresse. La tendresse qui englue la tête, les pieds, le cœur. On finit par en sortir, mais brisée. Michèle Perrein fait dire à un des personnages masculins de *La Chinoise :* « La tendresse et l'égalité vont de pair, c'est un amour où l'homme ne domine pas. »

Est-ce cela, la tendresse ? Et si oui, avais-je tant besoin d'être dominée ? Je ne hais plus la tendresse. J'ai vingt ans de plus, je l'accepte et je m'en accommode.

Est-ce parce que j'ai réellement vécu ces moments qu'aucune de ces phrases écrites ou annotées par moi ne me sont étrangères tant d'années après ? Dans *l'Histoire de ma vie,* Sand écrit : « Le cœur une fois pris, la raison fut mise à la porte avec résolution, avec une sorte de joie fanatique. J'acceptais tout, je crus à tout, sans combat, sans souffrance, sans regrets, sans fausse honte. Rougir de ce qu'on adore allons donc ! » et plus loin Maurois dit « Sa foi nouvelle lui apprenait à aimer autre chose qu'elle-même. » Ces phrases furent à l'époque des découvertes, des déchirures, elles répondaient lumineusement à mes propres interrogations, à mes quêtes, à cette vérité à trouver… A cette peur de tricher avec soi-même… A l'éternel qui suis-je ? Dire que les plus belles années de notre vie se passent à cette recherche. Encore heureux sont ceux qui peuvent se payer ce luxe. Et c'est lorsque enfin arrivés au stade de la vieillesse, miraculés de tous les pièges tendus, au moment où nous commençons à entrevoir des raisons à cette vie… qu'on nous l'enlève.

Je jouais Abigaël, et je dévorais *Lélia.* J'avais déjà aimé. J'étais, paraît-il, une femme. En fait, je ne me sentais pas autre parce que je n'étais plus vierge. J'étais intacte, étonnée, un peu déçue de me sentir si peu atteinte. J'attendais. *Lélia* me donnait des réponses. Sand souligne une phrase de

l'abbé de Prémond qui lui écrivait : « N'ayez jamais d'effroi quand c'est votre cœur qui vous conseille. Le cœur ne peut pas se tromper », et Maurois précise : « Sand souligne cette phrase qui allait si souvent lui servir de morale. » J'y crois, Julie, à cette morale-là. J'y crois encore plus fort maintenant que lorsque j'avais vingt ans.

Aime qui tu veux, Julie, mais aime vraiment, sans honte. Existe pour toi, tu existeras pour les autres. Je voudrais être longtemps là pour t'aider à ne pas avoir peur de toi, de ta vie. On se fait des serments pour se rassurer. Vis, vis tes serments, Julie. N'en fais pas… c'est inutile. Je m'en méfie. Je ne crois qu'à ceux que l'on se fait à soi-même. J'aime cette phrase de Simone de Beauvoir : « La vie ne porte pas en soi des raisons d'être, ce sont les raisons qui sont plus importantes que la vie. »

Mon cœur allait battre pendant cette longue tournée. Je tombai amoureuse. Amour éphémère mais qui allait m'apprendre à m'oublier, à regarder l'autre. J'avais vingt ans. Je ne cherchais pas encore à construire mais j'étais sincère. Je croyais aimer fort et pour longtemps, pourtant je ne cessais pas pour autant d'attendre. Je crois qu'une fois de plus, je ne voulais que me tromper, non pas me tromper sur l'autre, mais sur moi et pour l'autre. Tout cela n'était-il qu'une forme monstrueuse d'égocentrisme, de nombrilisme ? Si oui, je n'ai qu'une excuse, elle vaut ce qu'elle vaut : mon âge. Que pouvais-je donner, tant que ma propre quête était si intense ? Il fallait bien me trouver d'abord, pour pouvoir un jour me taire et m'ouvrir aux autres. J'attendais d'aimer, de donner, de souffrir. J'attendais les incendies dont parle Cocteau. Qui allait m'aider ? Lorsque plus tard je rompis avec celui que j'avais cru être le compagnon de toute une vie, il me dit : « Moi, je t'avais choisie. » Quel cadeau il me faisait. Je ne sus pas le recevoir. Lui, il savait, j'avais cru que j'allais pouvoir cesser de m'occuper de moi, que j'étais prête à donner, à construire. Je me trompais. J'attendais encore. Quand l'interrogation cesse-t-elle ?

Il fallait peut-être d'abord accepter d'être une femme et cette phrase écrite dans un de mes cahiers, j'avais trente-deux ans, est révélatrice : « Il me faut choisir : être une femme ou un homme. Pour l'instant, j'ai la sensation d'être moitié l'un, moitié l'autre, et je crois bien que c'est cela qui ne va pas, je crois bien que je préférerais être une femme. Vais-je trouver ? Vais-je savoir ? »

Je récris cette phrase textuellement. En la découvrant, je fus stupéfaite. Je trouve qu'écrire cela à trente-deux ans est assez terrifiant. L'ambivalence de chaque homme et de chaque femme est reconnue. Côté pile femelle, côté face *mascho* (mâle en italien). Etait-elle si forte en moi qu'elle paralysait mon approche de la vie ? Je cherchais l'autre pour être moi. L'autre qui ? L'homme sûrement, je n'avais aucun rapport ambigu avec les femmes, je les aimais ou les admirais pour ce qu'elles possédaient de féminité vraie, de courage, de discrétion, de retenue.

Mais cette femme-homme, il fallait bien que je l'assume. J'ai treize ans de plus aujourd'hui. Cette dualité a-t-elle totalement disparu ? Ce dont je suis certaine et je peux te l'assurer sans mentir aujourd'hui, je ne me sens pas trop mal dans ma peau de femme. Le passage s'est-il donc fait ? Ai-je réussi ? Il aura fallu treize ans de tâtonnements, de doutes… de vie quoi. Tu vois ma fille, il est dur et long le chemin, et les routes sont si obscures.

Les hommes ne pouvaient donc pas m'aider. Pas encore. Je dois te dire que les hommes et moi, nous avons toujours été amis. Je les ai bien aimés et ils me l'ont rendu. Il y a peut-être une réponse, en tout cas une petite explication à la page 157 de *Lélia* « Elle attendait de l'amant idéal qu'il fût un maître et un dieu, mais le choisissait faible et humain parce qu'elle entendait le dominer. Elle était homme et voulait sa liberté. Elle était femme et voulait son nid, ses petits. » Cette dualité devait peser bien fort sur moi pour que j'y revienne sans cesse. Oui, en me relisant, il est clair que je recherchais la domination, l'admiration, l'être unique, le dieu. Je ne savais pas qu'aimer un homme, c'était aussi continuer à l'aimer dans sa faiblesse. Peut-être voulais-je simplement qu'il ne la dissimule pas, qu'il me la confie, que nous la portions ensemble. Je sais aujourd'hui que probablement s'il me la cachait c'était par peur. Peur de lui ou peur de me perdre, en me la montrant. Cet acharnement au bonheur que nous avons, nous autres femmes, vous oblige souvent, vous les hommes, à taire que vous êtes des enfants à vos heures, que vous avez besoin que nos bras se referment sur vous et vous sécurisent.

Et si l'épanouissement, l'apaisement pour moi, c'était à mon ventre gros de toi, à toi vivante, solaire, qu'aujourd'hui je les devais ? Si je n'étais devenue femme qu'avec toi ? Femme, vraiment, totalement, consentante, inconsciente, à abandonner ma défroque ambiguë d'homme-femme ?

Mais la vie m'attendait au tournant et, ironie suprême, me condamnait de nouveau à revêtir ma peau d'homme, puisque pour toi je suis père et mère à la fois. Tu vois à quel point je suis une sale cabotine, tirant la couverture à moi : je me suis distribuée dans les deux rôles ! Pourtant, cela, je ne l'ai pas voulu, je te le jure. Certains jours, cela me pèse et m'angoisse. J'ai eu tant de chagrin de ne pas pouvoir te regarder à deux. J'ai mis longtemps à ne plus en souffrir ; je m'y suis faite doucement. Je sais que pour toi, je le constate déjà et tu n'as que quatre ans, je dois être ta douce, ta rassurante, ta chose parfois, mais je sais aussi que je ne peux pas être faible, que même si je te regarde, éblouie, n'en revenant pas quelquefois de t'avoir faite, tu attends de moi que je fronce le sourcil, que ma voix enfle, et que je te tape sur les doigts quand tu t'entêtes dans tes bêtises. Il faut bien que tu me craignes un peu, ma fille… que tu me respectes… un peu. Pour toi.

En écrivant ce soir, je me dis qu'il s'agit là peut-être de ma nature profonde. Ma vérité, mon destin (pour employer des grands mots !) sont

peut-être là : être femme-homme. Pourtant, il me semble que cela ne peut créer que des dérèglements entre les hommes et moi.

Tout ce chemin pour arriver jusqu'à toi ! Grâce à toi, je me sauve. Avec toi, je me retrouve enfin. Maintenant, aujourd'hui, je me sens en accord. Oui, c'est cela, en accord, à mon rythme. Sereine. Sereine pour moi ne veut pas dire tranquille. Tu m'as volé pour toujours une certaine forme de tranquillité.Mais tu as certainement contribué beaucoup à la conquête de cette sérénité profonde qui est celle du cœur. Celle-là, je te la dois, elle est à toi. Oui, je suis parvenue à quarante-cinq ans, avec toi qui en as quatre, à cette acceptation, à cette reconnaissance de soi. Sans beaucoup de regret et sans aucune honte.

Entre cette tournée où j'annotais *Lélia* et cette trente-deuxième année où je me débattais dans cette peau de femme, dix années ont passé où j'ai aimé. Je n'étais pas fidèle. J'aimais les hommes que j'aimais, mais n'étais ni apaisée, ni tenue, ni prise. Je le sentais, j'en souffrais aussi je pense. Est-ce pour cela que je me jetais trop fort, trop vite dans un nouvel amour ? « Je hais la prudence en amour, c'est de l'avarice » écrivais-je à l'époque. Je tranchais parfois brutalement. Quelquefois volontairement, croyant que plus la douleur est forte, moins elle laisse de traces. Je ne voulais pas laisser de traces. Je déchirais les lettres. Tout de même, j'en ai gardé quelques-unes. J'ai été souvent amoureuse, quelquefois très fort.

Toujours dans *Lélia,* je notais ce qu'écrivait Sand : « Aussi après avoir cru que des années d'intimité ne pouvaient pas me lier à une autre existence, je m'imaginais que la fascination de quelques jours déciderait de mon existence », et aussi ces lignes après sa rupture avec Prosper Mérimée dont elle avait tant espéré « Si Prosper Mérimée m'avait comprise il m'eût peut-être aimée et s'il m'eût aimée, il m'eût soumise et si j'avais pu me soumettre à un homme, je serais sauvée, car la liberté me ronge et me tue. » En tout cas, écrit Maurois, « elle avait été à la chasse au bonheur… devenir une véritable amoureuse eût été à ses yeux un triomphe et une rédemption et si elle avait pu se soumettre à un homme, elle n'eût pas été George Sand. » Ce passage est souligné par moi trois fois ! Quoi, à vingt ans, on a bien le droit de se comparer à Sand !

Au cours de ces dix années je connus l'amour passion. Je pense avoir fait avec cet homme ma première rencontre physique. Je l'avais enfin, mon incendie. Je ne souhaite plus éprouver ce genre de sentiment. Est-ce un sentiment ? Mais l'avoir vécu est indispensable, essentiel. Cela apaise, rassure. La plupart de mes lettres adressées à cet homme sont là devant moi. Un hasard. Au moment de notre rupture, blessé, il me les a rendues. Il est certainement l'homme à qui j'ai le plus écrit. Je viens de les relire toutes, consciencieusement. Elles sont passionnées, explosives, m'épatent un peu quinze ans après. Je me rends compte à quel point j'ai cru à cet amour. A quel point je souhaitais me « réaliser » (dans le texte) avec un homme. Pour lui. Ensemble. Je ne me souvenais pas d'avoir été aussi exigeante, lyrique, enfermée, tendue vers cette nouvelle vie que je voulais si fort. « Prête à défendre notre amour contre la terre entière, disais-je. Soyons uniques, exceptionnels. » Peut-être est-ce la seule fois de ma vie où j'ai accepté, voulu l'exigeance jusqu'à la tyrannie. Jamais je n'ai été aussi éloignée des autres que pendant ces trois années de vie avec cet homme. Mais on ne peut pas exister indéfiniment sans les autres, en tout cas pas

moi. J'eus brutalement besoin de respirer. Je cassai ces douces ou fortes attaches… Je le quittai pour un autre qui me faisait rire. Dans la passion, on rit très peu. On est trop dedans, trop inquiet. Trop préoccupé de soi ou de l'autre. Si je suis excessive dans la vie, je crois n'être pas faite pour la passion. Elle me paraît suspecte. Dans la passion il y a soi, toujours soi. La passion que l'on éprouve déforme comme un prisme ce qu'est l'autre. Et la passion de l'autre ne vous paraît jamais aussi forte que la vôtre. La passion brise l'harmonie.

Julie, j'essaierai de n'avoir jamais de passion pour toi. Mais de t'aimer. Simplement. De prendre le temps de laisser la passion se transformer, mourir et renaître en un amour calme et, pourquoi pas, lucide. C'est ce que je nous souhaite. Je sais maintenant qu'il n'y a pas de longue route sans ces pauses et ce temps de l'amour. Et avec toi en face de moi, je ne peux pas me permettre de m'émietter. Tu as besoin de moi intacte. Tendre. Vivante. Présente. Mais debout. Pas courbée, ni aveuglée par ma passion pour toi. Tu me regardes, Julie, je le sais. Je ne dois jamais l'oublier.

C'est un peu triste de me relire ce soir… Tant d'amour dont il ne reste que… des lettres.

Je ne pourrai jamais te les lire, même quand tu seras grande, cela me paraîtrait indécent. Mais je ne veux pas renier cet amour-là, ni la femme que je fus. J'ai aimé à l'aimer. Ai-je été soumise (dans le sens où l'entend George Sand) à cet homme ? Oui sûrement… Il aura été le seul. Dommage… Je garde un souvenir flamboyant de cette période de ma vie. Je te souhaite la passion au moins une fois.

Pendant que toi tu feuillettes l'album, moi je retourne à *Lélia*. Sainte-Beuve louait « cette loyauté d'homme dans cette grâce de femme » tout en constatant que l'amitié avec elle était difficile. « Pour que l'amitié soit possible d'un sexe à l'autre, il faut que la vie soit déjà achevée dans ce qu'elle a d'aventureux et de changeant ; il faut que tout simplement, les uns et les autres on achève de vivre, comme des gens d'un certain âge qui achèvent leur journée sur un banc, au soleil de quatre heures. » Je ne te parlerai pas de l'amitié aussi bien que Sainte-Beuve, mais je veux te dire que l'amitié m'est infiniment précieuse et que certains êtres sont, pour moi, irremplaçables. Je pense à mon ami Marc. Marc voulait mourir. Après son premier infarctus, il a tout fait pour en avoir un second. Le second l'a mené à l'hôpital Beaujon, où j'allais souvent le voir. J'ai trouvé Beaujon atroce, implacable. Dans sa chambre, alors qu'il était un très grand malade et ne devait absolument pas bouger, la nuit il se levait et lorsque j'arrivais le lendemain, il m'annonçait fièrement, une lueur de combat dans l'œil : « Tu sais, cette nuit, j'ai pissé dans le lavabo. »

Marc s'est suicidé. Il me manquera toujours. C'était Marc. Ce que je lui confiais, je ne le dis plus à personne et ce qu'il m'apportait, personne d'autre que lui ne me l'apportera plus. C'est lui qui disait que j'étais née

avec une dose énorme d'insatisfaction et trop d'imagination — mon côté Bovary.

Je te souhaite l'amitié, Julie. Aie la grâce de savoir la faire naître, de l'entretenir et de la garder. La longue vie avec un homme, je n'ai pas su, mais l'amitié, c'est ma fierté. C'est ma durée à moi. Ces êtres acceptés, intégrés une fois pour toutes à ma vie, je les place au-dessus de tout jugement. Cela ne peut se faire qu'avec le temps, les années. Le coup de foudre, même en amitié, n'est pas l'amitié. Pas encore. Ceux qui te feront le don de leur amitié, ne les remets pas en cause. Ne les juge pas. Regarde-les vivre. Aide-les si tu peux et s'ils te le demandent. Sois là. Ils seront là, eux aussi, quand tu en auras besoin. Une des choses que je supporte mal sont ces ratés de l'amitié, ceux qui toute leur vie se disent trahis par leurs amis. Ne choisis pas ceux-là, ils ne sont pas sûrs. Je m'aperçois en me relisant que je tombe à pieds joints dans tout ce que je voulais éviter : les conseils, les préceptes, le ton docte ; peut-être que lorsqu'il s'agit de l'amitié, je deviens grave. Je me sens comme quelqu'un qui a le don pour choisir les camemberts. Ce n'est pas donner un conseil que de dire tranquillement à la marchande : « Non ! s'il vous plaît, pas celui-là, madame, celui-ci ! »

Que c'est bon Julie, gai et rassurant de savoir bien faire certaines choses. Peu importe quoi. Tricoter par exemple. Tu as auprès de toi une femme, ta marraine, qui est une matheuse rêveuse. Je lui ai demandé de se charger de toi, qu'elle soit ton phare dans ta vie d'élève, d'étudiante peut-être, en tout cas qu'elle guide tes connaissances. Elle le fera formidablement bien, le doute même ne m'effleure pas. Tu vois ce que je te disais : avec l'amitié doit cesser le doute. C'est le contraire, souvent, très souvent, de l'amour. Je m'efface derrière elle. Mais revenons… au tricot. Ta marraine n'a peut-être pas toujours toutes les qualités requises en tant que maîtresse de maison. Elle se nourrit très mal, par exemple. Mais elle tricote divinement. La regarder tricoter, inventer, car elle n'a jamais de modèle, est un régal. Les manteaux, les pulls qu'elle te fait, je ne les échangerais pas contre tous ceux de Cardin ou de Sonia Rykiel.

Quand tu auras trouvé ce que tu sais faire tu l'aimeras, tu le respecteras et tu verras, tu le feras bien.

Depuis deux mois, tu vas à l'atelier. J'ai lu pas mal de choses, j'ai regardé, visité plusieurs lieux de travail, je commence à en connaître un rayon sur les théories de l'Ecole nouvelle. J'ai finalement choisi un atelier où tu dessines, peins, regardes les autres et fais des choses que j'ignore, n'étant pas présente. Mais lorsque tu rentres avec tes dessins ou tes peintures, nous nous asseyons par terre, nous les étalons devant nous. C'est ton travail et nous discutons. J'essaie de te donner l'amour ou l'amitié des choses de la vie, et je voudrais que tu possèdes ce que Pagnol appelle l'intelligence des mains.

Que tu saches t'exprimer avec ton corps. Tout est en nous. Il faut

apprendre à débloquer nos facultés. Les danseurs, les acrobates ou les comédiens n'ont pas seuls ce don. Un chef d'orchestre aussi connaît la valeur d'un geste, d'un regard. J'aimerais t'aider aussi à approcher ce qu'irrémédiablement je n'aborderai plus jamais, qui m'a manqué et me manquera toujours : la musique.

Mais si je t'ai dotée d'une marraine pédagogue, je n'ai trouvé ni parrain, ni grand-père, ni tonton mélomane. Il faudra te débrouiller seule, enfin avec les autres.

Je t'ai dit que mes souvenirs d'enfance commençaient tard. Mais il y a des images, floues certes, qui sont imprimées pour toujours en moi. Je me souviens des cuisines des appartements successifs où vivaient mes parents. Ils ont beaucoup déménagé. J'aimais les cuisines. On y respirait, on s'y sentait bien. Il faisait chaud l'hiver dans ces cuisines, et j'ai souvent beaucoup aimé les personnes qui y travaillaient. On les appelait des « bonnes ». A propos des « bonnes », même petite, je ne me souviens pas d'avoir jamais utilisé ce mot. Je le trouve affreux. Avais-je déjà la notion de ce qu'il comportait d'avilissant ? C'est un mot que je n'ai jamais employé chez moi. Il y en a un autre, pire encore, c'est domestique. Comment ose-t-on traiter un autre être de domestique ? Dans le dictionnaire, je lis domestique : condition des animaux soumis à l'homme. Mes amis, Julie, ne parlent pas comme ça. Tu seras élevée sans bonne et sans domestique. Ça tu peux en être sûre. Je voudrais que tu aies de la reconnaissance et du respect pour celles qui se seront occupées de toi. J'aimais les cuisines, ces lieux mystérieux et privilégiés où l'on voit de quoi les maisons sont faites, et ce que sont ceux qui les habitent. Je n'ai jamais trouvé normal que l'on me serve (encore un mot qui me heurte). A table je disais toujours merci comme pour m'excuser chaque fois que l'on me changeait d'assiette ou que l'on me présentait un plat. Ce qui faisait, lorsqu'il y avait des invités et que, de ce fait, le repas était un peu plus conséquent, un nombre considérable de mercis. Je ne sais pas si je suis de gauche, mais j'ai toujours été du côté des cuisines. Bien sûr, il y a des gens qui travaillent chez moi, pour moi. C'est vrai que je ne peux pas tout assumer : ma vie, les deux nôtres maintenant et tenir convenablement ma maison. Ces femmes successives qui ont vécu chez moi, trois en tout, ce qui n'est pas beaucoup en plus de vingt-cinq ans, je les respecte, j'essaie de ne pas compliquer leur travail et d'y participer. Mais si je ne travaillais pas, il me semble que cela me remplirait de honte de faire faire mon lit, de faire laver mon linge par d'autres tandis que moi, pendant ce temps, j'irais au cinéma…

J'ai adoré deux femmes qui étaient « au service » de mes grands-parents à Marseille. L'une était lingère, elle s'appelait Joséphine. Je m'aperçois en écrivant que je ne sais même pas si elle est toujours vivante — il n'y a pas de quoi se vanter ! L'autre, Marie-Claire, a été pendant dix-sept ans la secrétaire de mon grand-père. Ton arrière-grand-père n'a, au fond, je crois, jamais travaillé de sa vie. Son grand-père, notaire à Hyères, lui avait légué une assez grosse fortune pour qu'il vive près de quarante ans sur ses revenus. C'était une figure. Mais s'il était le grand-père idéal, il fut un imprévoyant coupable, surtout vis-à-vis de sa femme. Je le revois dans son

bureau m'annonçant, lors d'un de mes voyages à Marseille, je devais avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans : « Voilà, ma chère petite, je dois te le dire, je suis ruiné. » La guerre de 14, les mauvaises spéculations, l'achat de fonds russes, dont j'entendais parler dans ma jeunesse à mots feutrés et qui représentaient pour moi le mystère total des « affaires des parents », puis la guerre de 39-40 avaient eu raison de la fortune du notaire. Je me demande ce qu'a bien pu faire, pendant dix-sept ans, la secrétaire attachée à mon grand-père. En fait, Marie-Claire était chargée de taper et de corriger les romans que papi éditait à compte d'auteur. Moyennant quoi, on l'emmenait de Vichy à Divonne, de Paris à Rome ; mon grand-père était un seigneur. Il a bien vécu, cela servait au moins à bien faire vivre les gens qui l'accompagnaient. Ces deux femmes m'adoraient et je le leur rendais bien. Je les remercie de cet amour, de cette attention donnée à la petite fille que j'étais. Marie-Claire te connaît ; je t'ai « menée » la voir comme on dit dans le Midi ; et je souhaite qu'elle vive encore un peu pour qu'elle te connaisse mieux et que tu gardes, toi, son souvenir. Sa vie, après ce long passage chez mes grands-parents, a été dure et l'est encore. Si je t'ai parlé de ces deux femmes, c'est pour que, si tu les rencontres, pas elles mais leurs sœurs, tu saches les reconnaître et les aimer. Mais les rencontreras-tu ? Ne font-elles pas partie d'une race de femmes à jamais disparue ?

Il y a encore quelqu'un dont je veux te parler. Je dois te parler de Thérèse. J'ai connu Thérèse lorsque j'avais vingt-sept ans. Elle est restée dix-huit ans près de moi. Thérèse est basque, elle a aujourd'hui soixante-huit ans. Elle m'a quittée cette année. Pas de sa propre volonté mais elle était fatiguée et devait subir une opération. Elle vit à Puyoô dans les Basses-Pyrénées. Thérèse a tout partagé avec moi : mes déménagements, mes amours, mes départs, mes absences. Elle a vécu mon attente de toi, ma vie éphémère il est vrai, avec ton père, mon désarroi, mon chagrin, l'accouchement, notre vie à toi et à moi pendant deux ans. Comme je voudrais avoir le quart du talent de Pagnol pour te parler de Thérèse ! Thérèse est entrée à jamais dans ma vie. Je donnerais beaucoup pour qu'elle vive assez longtemps pour que, devenue adolescente, tu la connaisses vraiment et ne l'oublies pas. Elle est de ces êtres qui font comprendre ce que les mots cœur, fidélité, dévouement veulent dire. Encore que je me méfie du mot dévouement, il cache souvent celui d'exploitation. Si un jour tu as envie de te « renseigner » sur ta mère, demande à Thérèse, elle sait beaucoup de moi et saura te parler. Je me livre à elle, je n'ai pas le choix. Elle fut mon seul témoin pendant dix-huit ans. Mais j'en suis sûre, un témoin affectueux. Les hommes passaient, Thérèse, elle, restait.

De *Rendez-vous de juillet,* en 1949, à 1960, j'ai surtout fait du cinéma. J'ai beaucoup voyagé. Au cours d'un de ces voyages fort coûteux en Amérique du Sud, où les acteurs « représentaient le cinéma français et contribuaient à son rayonnement », je fis la connaissance de Gérard Philipe. Je ne le connaissais pas, et je l'admirais très fort. Il m'impressionnait beaucoup, prince mystérieux et lointain. Voilà, tu vois, Julie, le type d'acteur auquel on pourrait appliquer le mot de sacré. C'est en Argentine, à Buenos Aires, qu'au cours d'une visite organisée dans une des nombreuses pouponnières fondées et parrainées par Evita Peron, qu'il prononça une phrase qui m'étonna, que je ne compris pas tout de suite et que je n'ai pas oubliée : « Je hais la charité ». Notre entrevue avec la présidente fut épique. Il nous fallut passer par l'intermédiaire d'un interprète alors que nous savions parfaitement qu'elle comprenait et parlait le français. Coquetterie ou vieille astuce de chef d'Etat qui permet de prendre le temps de préparer sa réponse ? Gérard ne cessait de lui poser des questions colles sur son action paternaliste et sa charité envers le peuple. Sa femme, Anne, n'arrangeait pas les choses en notant à un gramme près le lait qu'on distribuait aux bébés admis dans les pouponnières, désirant probablement revenir en France munie d'une solide documentation. J'ai cru que Marcel Cravenne, responsable de la délégation et notre représentant officiel, allait avoir un infarctus. Ce « je hais la charité » voulait bien sûre dire qu'il souhaitait la solidarité, l'entraide, l'égalité. J'étais d'accord avec lui, mais je n'aurais jamais osé le dire aussi franchement. J'avais dix-neuf ans lors de ce voyage, et le simple fait d'être reçue par Eva Peron me bluffait complètement. Pas lui. Cette charité-là que nous n'aimions ni l'un ni l'autre, je crois ne l'avoir jamais pratiquée. A mes débuts dans ce métier, je dépensais beaucoup d'argent pour m'habiller. Je me lassais vite des vêtements, j'avais le snobisme de la robe que-l'on-ne-peut-pas-remettre-deux-fois et je donnais ce dont j'étais fatiguée. Un jour que je regardais ces robes inutiles, j'eus honte. Je décidai d'abord de réduire mes excentricités vestimentaires et de ne plus jamais « donner ». Autant les mettre à la poubelle ou les vendre. C'est plus franc. Donner aux autres ce que l'on a porté a quelque chose d'indécent et de méprisant pour ceux qui le reçoivent, même si on a l'impression de leur rendre service. Pourquoi ne pas leur faire plaisir en leur donnant de l'argent pour qu'ils s'achètent eux-mêmes ce dont ils ont besoin ou qu'ils envient en le voyant sur votre dos ?

Quelques années plus tard, je fus invitée en Union soviétique. *Papa, maman, la bonne et moi,* le film de Jean-Paul Le Chanois y connaissait un énorme succès. Le hasard fit que Gérard Philipe fut aussi du voyage.

Nous fûmes, je crois, les deux acteurs les plus fêtés. Pour lui, c'était du délire depuis *Fanfan la Tulipe* et j'avais ma part de chaleur et d'enthousiasme pour la petite bonne de *Papa, maman* que je représentais. Les gens nous arrêtaient dans la rue pour nous serrer les mains, pas la main, les mains. Ils voulaient nous photographier, se faire photographier avec nous, nous suivaient dans nos déplacements et nous couvraient de cadeaux à chaque départ et à chaque arrivée. Nous ne savions plus où mettre les livres, bonbons, fétiches, gâteaux et fleurs. Ce voyage constituait un double événement. Nous étions les premiers artistes français pour lesquels ce qu'on appelait le rideau de fer se soulevait.

Je n'ai jamais par la suite retrouvé nulle part ailleurs cette chaleur, cette gentillesse, ce manque total d'ironie. Ces gens voulaient que nous sachions qu'ils nous aimaient et ils nous le montraient à leur façon, sans fard.

Après 1960, faisant beaucoup plus de théâtre, j'ai moins voyagé. Dans ma vie de femme, je bougeais quand même pas mal, de quartier à quartier dans Paris. A l'exception de la première fois où je vécus avec un homme, et où je restai sept à huit ans dans le même appartement, je n'ai cessé de bouger par la suite. Pas par goût du changement, je te l'ai dit. Empiler des objets dans des caisses, le plus souvent destinées au garde-meuble, me fichait plutôt le cafard, mais j'avais toujours des raisons essentielles que je disais « indépendantes de ma volonté » pour quitter un lieu pour un autre. En fait, je changeais de vie donc de décor.

Je ne sais si tu choisiras ce métier, si tu connaîtras ces « temps arrêtés » d'un tournage de film ou de télévision.

Les tournages... Des moments pleins en soi, en marge de la vie quotidienne. Des coupures. Le temps d'un tournage est souvent celui d'un amour. On apprend l'éphémère, on l'accepte. Quelquefois, souvent même à cause de ces mois de travail en commun, ces amours éphémères se transforment et il reste l'amitié. Le film terminé, même si on ne se rencontre pas souvent, on sait que l'on retravaillera avec bonheur ensemble. Le fil n'est pas coupé. Simone Signoret a très bien fait sentir cela dans son livre. C'est un des charmes et un des dangers des tournages de vous entraîner loin, quelquefois pour longtemps, coupés des autres. Charme des lieux où l'on travaille, souvent très beaux. Je pense à Port-en-Bessin *(La Marie du port)*. A la Suède *(La Sorcière)*. A Saint-Martin-Vésubie dans les Hautes-Alpes *(Le Cas du Dr Laurent)*. A Saint-Tropez *(Les Boussardel)*. A Gerberoy près de Paris *(Madame Bovary)*.

Les Boussardel, ce fut la grande fête de l'amitié, de la complicité. Le temps des vacances. Pourtant on travaillait dur comme toujours à la télévision, mais nous trouvions le temps de rire, de danser, de faire de la cuisine, de nous rendre visite, le week-end, dans les maisons simples mais si belles que nous avions louées les uns et les autres, de nous promener, d'aller à la plage, de nous connaître, de nous aimer parfois. On vivait

l'heure, le moment. Seul sacrifié : le sommeil. Il fallait bien voler le temps à quelqu'un. Un amour finissait. J'attaquais le tournage, triste, tendue, encore une rupture dans ma vie privée. J'avais compté sans le miracle qu'opérèrent sur toute l'équipe, les lieux où nous tournions. Août finissait, Saint-Tropez se vidait de ses curieux, se rendait à lui-même et aux Tropéziens et il nous restait trois mois à vivre avec la lumière, les odeurs, les nuits de Saint-Tropez. On s'aimait beaucoup, on s'aimait un peu, surtout on était bien et personne ne faisait de serments à personne. On redevenait des adolescents sans projets d'avenir. On savait que, le tournage fini, on se quitterait la gorge serrée, que nos vies d'adultes nous attendaient, on l'acceptait et c'était bien ainsi. De ces moments, assez rares c'est vrai (tous les tournages ne sont pas aussi lumineux mais, tu vois, ils existent), j'ai la nostalgie. J'y ai gagné une ou deux vraies amitiés. C'est déjà beaucoup.

Je retrouve toujours dans *Lélia* cette phrase « Elle était de bonne foi, car sa morale (et chaque être se fait une morale) c'était que toute passion est sainte, sous réserve qu'il ne faut pas appartenir en même temps à plusieurs hommes. » Je t'ai dit ce que je pensais de la passion. J'aime la morale de Sand, je m'y reconnais. Elle m'apparaît comme la seule façon de ne pas trahir les autres et soi-même. Les hommes sont mes frères, nous nous rencontrons, nous nous aimons et si nous nous quittons, nous devons garder intactes les choses qui peuvent survivre. Ne jamais faire en sorte que l'autre soit ridicule, avili. Comment serait-ce possible, si la trahison se met en travers ? Se sentir abandonné par l'autre est déjà insoutenable à vivre. C'est la solitude, une solitude intolérable et amère qui déverse son poison. Elle vous agresse, vous submerge, ne laissant place ni à la compréhension, encore moins à la tolérance. Accepter qu'un être soit heureux, sans vous, ailleurs, est, pour certains, insupportable. Il faudrait attendre que la mer se calme. Elle se calme toujours, mais on ne veut pas le savoir. On hurle et on a mal. La mort semble alors plus facile à vivre que l'abandon. Les morts ne trahissent pas. Ils vous appartiennent. La perte d'un être aimé n'entame pas le chagrin, il reste vôtre. Ce sentiment de possessivité morbide m'est étranger. C'est à la vie que je tiens.

La mort d'un enfant me donne envie de tout saccager. De quel droit ? Au nom de quoi ? Où puiser l'apaisement ? En guérit-on jamais ? Et à quoi bon guérir ?

Je voudrais en finir avec ces notes de *Lélia,* de peur de te lasser Julie mais je viens de relire une phrase — elle est courte. Sand écrit à un homme qu'elle aime : « Je voudrais ne pas savoir ton nom, cache-moi ton âme, que je puisse toujours la croire belle. » Je n'ai rien à en dire, je la trouve superbe, c'est tout, et je voulais que tu la connaisses. Oui c'est cela que je désire avant tout, que la vie me laisse le temps de nos découvertes ensemble. J'ai beaucoup voyagé. Je n'ai plus d'envies d'ailleurs, de dépaysements. Quant au folklore, je déteste. Je n'aime pas me sentir

l'étranger qui regarde. Mais avec toi, pour te regarder vivre, et inconsciemment peut-être pour te protéger si je le puis, je veux bien repartir à la découverte du monde. Je ne vais pas t'emmener dans tous les pays, les lieux que je ne connais pas, il y en a tant, mais si tu veux de moi, si je ne suis pas trop vieille, embêtante et triste à trimballer, nous irons… Où veux-tu… La Chine ? D'accord, je ne connais pas la Chine. Je me ferai légère, je te le promets.

D'ailleurs, en ce qui concerne ta vie d'adolescente et encore plus de femme, je me promets bien de ne jamais peser. J'aimerais mieux que ce soit toi qui décides : « Allez, maman, tu viens, on y va en Chine ? — Bon d'accord (le cœur battant de joie), si tu y tiens tellement… Allons-y. » Si nous réussissons, toi et moi, ce genre de rapports, nous n'aurons pas totalement échoué. Tous les espoirs seront permis. A moi de jouer plus qu'à toi. Je le sais aujourd'hui. Saurai-je demain ? Saurai-je éviter la mère dévorante, la mère exemple-que-l'on-refuse, la mère-qui-veut-que-son-enfant-réussisse-ce-qu'elle-a-raté, et tant d'autres mères encore… Vais-je savoir me glisser, légère et présente, au milieu de toutes ces mères ? Cette question Julie, je la porte en moi, chaque jour de notre vie. Je ne m'y attarde pas trop pour qu'elle ne se transforme pas en montagne et me bouche la vue, mais enfin, elle est là vivante et ne me quittera plus. Si j'échoue, tu pourras au moins te dire que ce ne sera pas faute d'avoir eu conscience de tous les pièges qui nous sont tendus, par le simple fait, tout bêtement que je suis ta mère et que tu es ma fille. Je sais qu'un jour (très bientôt), il faudra que je te regarde comme je regarde les enfants des autres. Il faudra que je te parle comme si tu n'étais pas ma fille mais la fille d'une autre. Il faudra que je t'oublie pour te laisser venir à moi. Je le sais, Julie, je le sais. Y parviendrai-je ? J'espère que les êtres qui nous aiment et nous verront vivre me crieront casse-cou si je déviais. Mais ce n'est pas sûr ; il est si difficile de discerner où le fil va se casser, d'avertir, d'intervenir, et si facile d'être aveugle. L'amour endort parfois. Béatrice Beck, dans un très beau livre sur l'enfance, *L'émerveillement, l'épouvante,* cite une phrase de Hermann von Keyserling : « Il faut traiter ses enfants comme des étrangers de choix. »

J'en ai fini avec ces notes de *Lélia,* il ne me reste que le dernier chapitre : l'art d'être grand-mère… Avec toi j'ai le temps d'y penser. Ces notes m'ont aidée à retrouver mes traces. Te donnent-elles les contours d'un portrait, un peu flou peut-être, mais pas trop éloigné de ce que j'étais à vingt ans, à trente ans… J'ai tenté qu'il soit le plus vrai et le moins complaisant possible. Parler de soi, se décrire est déjà si indécent, même si je t'ai comme excuse. Il ne faut pas trop que je pense à cela, car alors j'ai envie de fermer le cahier, de poser la plume, et de tout ranger dans un tiroir.

Je viens de te quitter pour une journée. Une journée où j'ai trouvé ce quartier du chapitre où habitaient mes grands-parents en haut de la Canebière. Les platanes de la place, la fontaine et le café *Les Danaïdes* sont toujours là. Incroyable. C'était l'anniversaire de mamie, elle avait quatre-vingt-dix-sept ans. Je suis descendue pour fêter avec elle cet événement. Je voulais que cette journée fût une fête. Ce fut une bonne journée. De celles qui sont faites pour rendre quelqu'un heureux. Marseille était noyée de soleil. Tout a bien fonctionné. A l'aéroport j'ai loué une voiture. Elle marchait bien. Je ne me suis pas trompée de route, se retrouver à travers la zone industrielle d'Aubagne où se trouve la maison de retraite, n'est pas une mince affaire. Nous avons déjeuné sur le vieux port, au New York où l'on nous connaît et où les gens étaient heureux de la revoir. Tout souriait. je goûtais mon blanc de blanc de Cassis. Mamie se régalait avec sa sole au champagne. Je venais de téléphoner à Paris, tu dormais, j'étais tranquille. Nous avons remonté la Canebière pour prendre le café au Chapitre. Il y avait plus de dix ans que mamie n'y était retournée. Quant à moi qui, enfant, n'avais jamais aimé Marseille, l'avais détestée adulte, je retrouvais ces lieux avec émotion. Bizarre. Le temps passé, le soleil peut-être, surtout, je pense, la joie de mamie... Assise à la terrasse elle savourait son café tout doucement. « Ah ! ma chérie, ce café me ramène cinquante ans en arrière ! » Elle regardait les fenêtres du deuxième étage, celles de son ancien appartement, et rêvait.

La boutique de Mme Roux, « la glacière » (à l'époque il n'y avait pas encore de réfrigérateurs et on venait chercher chez elle les barres de glace), était transformée en blanchisserie-repassage à la main. Mais c'était toujours la même Mme Roux dans la même boutique, en contrebas de la place, petite, sombre, digne de Zola. Je garai ma voiture (toujours ma chance de ce jour-là) devant le magasin. Quand Mme Roux vit à travers sa vitrine ma grand-mère, elle hésita d'abord quelques minutes. Je ne bougeai pas. Enfin je sortis et elle me reconnut, ses yeux s'agrandirent si fort que j'ai cru qu'ils allaient recouvrir toute sa figure.

« Môôn Dieu ! C'est pas possible... Mme Andrieu... Môôn Dieu, c'est pas possible... Mais je ne peux pas y croire... Môôn Dieu, qu'elle est belle ! Mais vé, regarde, elle a pas changé. Môôn Dieu, ma belle que je suis contente de vous voir. » Evidemment, il manque l'accent et le ton.

Nous sommes restées deux heures sur cette place et puis j'ai raccompagné mamie à sa maison de retraite, sorte de caserne triste. J'ai toujours le cœur serré en la laissant. Mais je sais qu'elle y a fait son trou. Ses exigences, ses colères sont légendaires, on l'aime, on la craint un peu et

elle en est ravie. Vaut-il mieux mourir rapidement pour éviter la vieillesse ? Pourtant, après cette journée, je croirais plutôt qu'il vaut mieux la vie puisqu'elle vous donne encore des joies. Mamie ce jour-là avait été heureuse j'en suis sûre, et il lui restait si peu de moments de vraies joies. Etrange destin. Ton arrière-grand-mère, Julie, a une sacrée personnalité. De son papa capitaine de corvette, elle a hérité une vitalité et une verdeur prodigieuses. Peut-être aussi son goût de la phrase, de la dramatisation des situations et un sens aigu de l'observation. Elle n'est pas toujours tendre. Entre deux voyages en mer, l'arrière-grand-père fit quatre enfants. Un fils aîné, Hyacinthe, et deux filles, Andrée ma grand-mère et Rose. Et un autre fils Jean, mort à dix-neuf ans de la tuberculose.

Des trois, seule ma grand-mère se maria. Rose mourut vieille fille, et légèrement dérangée. L'oncle Hyacinthe, ingénieur des Ponts et Chaussées, l'avait transformée en bonne-gouvernante. Je le prenais pour un fameux égoïste et un fait précis me fait penser que cet égoïsme était doublé d'une bonne couche d'avarice. J'étais très jeune, sept ou huit ans peut-être, et ma grand-mère me mena chez eux à Toulon. On monta à pied les quatre étages d'un immeuble vétuste et sinistre. Dans l'appartement-capharnaüm qu'ils habitaient, Rose et lui, régnait une saleté repoussante. Ce jour-là, j'eus envie d'aller aux cabinets. Ma tante Rose accourut, affolée, en m'entendant tirer la chasse d'eau. On n'avait pas le droit de la tirer plus de deux fois par jour ! Je n'invente rien.

Mamie, en épousant le fils du notaire d'Hyères (mon arrière-grand-père) fit un beau mariage. Elle fut sa femme, son infirmière (il fut longtemps atteint d'une maladie nerveuse dont on ne trouvait pas la cause et elle ne put pendant cette période-là pratiquement pas le quitter) et sa compagne. Mamie aime me rappeler qu'en cinquante-quatre ans, même lors de discussions, et en cinquante-quatre ans on a le temps d'en avoir, jamais un mot grossier n'est sorti de sa bouche... même pas le mot de Cambronne. « Comme de Gaulle, c'était un homme de devoir. » Elle n'eut qu'un enfant, mon père, et ne connut pas d'autres hommes que son mari. D'ailleurs, toutes les questions sexuelles — à l'époque on disait physiques — l'ennuyaient prodigieusement. Encore aujourd'hui, quand elle voit passer un couple d'amoureux étroitement enlacés, elle bondit : « Mais regarde-les ces deux-là collés l'un contre l'autre. Ils ne pourraient pas marcher droit... pour ce qui est de se coller une déviation de la colonne vertébrale, ils vont se régaler ! »

Ce non-attendrissement de ma grand-mère pour les choses de l'amour m'a toujours frappée. Il y aurait certainement beaucoup à dire sur ce trait de son caractère. Ses parents ou ceux qui l'approchaient avaient dû lui dire comme à toutes les jeunes filles de sa génération que l'acte physique était un devoir et je doute qu'elle ait jamais aimé faire l'amour. Elle était belle, de ces beautés corpulentes et laiteuses, et elle a gardé toute sa vie un teint

exceptionnel. Elle avait le soleil en horreur, ainsi que la campagne. « Quand je pense qu'il y a des imbéciles qui s'extasient sur un arbre !... Un arbre ! Je te demande un peu... C'est un arbre ! Ils feraient mieux d'aller au Louvre. »

Je lui ai écrit, il y a quelques jours : « Dis-moi un peu ce que tu penses de la politique actuellement. » De sa réponse, j'extrais ce passage :

« J'ai vécu ma jeunesse sous la III^e^ République, ceux qui la composaient et qui menaient la France à cette époque-là étaient tous, sauf Raymond Poincaré, des viveurs, des jouisseurs. La France était un gâteau délicieux qu'ils dévoraient à belles dents.

« On avait cependant supporté la guerre de 1870, perdu l'Alsace et la Lorraine arrachées par l'Allemagne et on lui avait payé cinq milliards en pièces d'or... Eh ! bien, après cette défaite terrible pour la France, la III^e^ République et ses hommes d'Etat ont valsé et fait valser les Français. Les Allemands ont profité de cette euphorie insensée pour nous assommer en 1914, et sans les Américains venus à notre secours et malgré des généraux comme Joffre, Foch, Gallieni et les poilus mémorables qui se sont surpassés, nous étions bel et bien perdus.

« Notre République actuelle, menée par une équipe formée par la personnalité du général de Gaulle est plus « impressionnée » par ses devoirs nationaux. Je ne m'étends pas sur la période 1914-1939 où la haine féroce existant entre Clemenceau et Aristide Briand nous amena la Seconde Guerre mondiale. Mitterrand lutte, arc-bouté contre Marchais, après l'avoir couvert de baisers sonores. Chirac et Giscard se déchirent mais font tout de même un rétablissement à la télé. Le Raymond Barre ? Baudelairien comme dans le vers célèbre : « Là, tout n'est qu'ordre, beauté, calme, luxe et volupté. » Enfin, tout ce petit monde travaille ferme et ne valse pas sur les parquets cirés comme au temps de la III^e^. »

Voilà, mamie *dixit,* quatre-vingt-dix-sept ans, du fond de sa maison de retraite à Aubagne !

En fait, si ma grand-mère était née un demi-siècle plus tôt, elle aurait pu « faire une artiste ». Elle avait une voix qu'elle n'exerça jamais que dans les salons marseillais, en chantant du Fauré. Elle avait le tempérament d'une actrice. Chromosomiquement, je tiens d'elle. J'aurais tant voulu qu'elle meure entourée, dans son lit. Elle n'a plus rien, seuls mon frère et moi, pour la faire vivre, et elle vit mal.

Je repris le dernier avion pour Paris. J'allais te retrouver. Je t'avais un peu oubliée. J'étais impatiente, même si tu ne partageais pas mon attente. Pendant quelques années encore nous ne vivrons pas au même rythme nos impatiences.

Lorsque je te quitte, je calcule mes horaires, mes coups de téléphone, pour être sûre que tu ne dors pas, que tu n'es pas en train de manger ou de prendre ton bain. Et tu ne sais rien de ces attentes. Moi je les réinvente. Mais seule. C'est ce que vous donne l'amour partagé avec un homme : on est triste de se quitter, fou de joie de retrouver son rythme de vie ensemble. Quand on aime, l'absence de l'autre tue la curiosité, on vit au ralenti. On attend. Il faudra que je m'arrange avec mes impatiences puisque tu ne peux pas les partager. Heureusement, il y a les retours et là tu me fêtes. Tu as toujours quelques secondes d'hésitation avant de te laisser enlever dans mes bras, bouffer de baisers et de me les rendre. Tu es ma solitude Julie. Depuis que tu es née, je vis sans amour d'homme. Je ne partage plus. Peut-être ce manque n'étant pas ressenti comme un abandon, je ne souffre pas. J'ai souvent choisi des solutions de vie qui comportaient des risques de solitude, à cause de cela peut-être, seule avec toi, je ne suis pas dépaysée. L'enfant est trop souvent attendu comme le garant d'un futur indestructible. Bizarrement, en te choisissant, embryon dans mon ventre, il me semble que je choisissais une forme de solitude. Au fond, il y a ma vie de femme avec les hommes jusqu'à maintenant, et ma vie avec toi. Peut-être que je ne pourrai jamais plus vous mélanger. Est-ce que j'attends encore quelque chose de ma première vie ? Des hommes ? Je ne me sens plus en quête, mais qu'en sais-je ? A quarante-cinq ans, l'attente est devenue une habitude de vivre. On n'attend plus vraiment, on attend sans le savoir. Mais je suis tellement mobilisée par toi, par nous, et je dois faire un peu plus vite que les autres mères, mon temps est compté. Je ne peux rien perdre. Nous avons quarante-deux ans qui nous séparent.

Parlons-en un peu, Julie, de cette différence d'âge.

Te dire que j'en ai peur serait faux, mais te dire que cela ne me préoccupe pas serait encore plus faux. Chargée de ces quarante-deux années, de tout ce vécu, je ne suis plus avide de ce temps passé. Elles t'ont fait la place. Arrivée à ce stade de ma vie, on ne me vole plus quand je donne. Mes choix sont simples. Toi d'abord, les autres choses de la vie ensuite. Les heures passées avec toi, consacrées à toi sont devenues mon temps de vivre. T'avoir ne m'apporte aucune obligation. Je t'ai choisie et choisis ma vie avec toi. Je n'abandonne rien pour toi. C'est peut-être de là que je tire ma force. Ah ! je ne dis pas que, quelquefois, lorsque tu me demandes l'histoire de *Sophie Bigoudis* ou de *Marmouzet dessine sa maman* pour la cinquième ou sixième fois dans la même semaine, je ne m'essouffle pas un peu.. Mais ce moment d'impatience passé, je la raconte celle-là ou une autre d'ailleurs. Aurais-je eu autant de patience si j'avais vingt-cinq ans

et plein d'autres choses à faire ? Par contre, lorsque après une journée passée ensemble au Jardin d'Acclimatation, au Zoo de Vincennes, au bois ou dans les rues de Paris, je rentre fourbue, moulue, le dos en compote, je me dis que si j'avais vingt-cinq ans, je serais sûrement moins fatiguée. Les samedis au Jardin d'Acclimatation sont souvent réservés aux papas. Je suppose que les mères profitent de ce jour, tout au moins celles qui travaillent, pour rester chez elles ou faire leurs courses. Il y a donc les maris de celles-là et les papas en rupture de couple ; en parlant avec eux, on peut facilement les repérer, et sur le coup de cinq heures et demie (le jardin ferme à six heures), ils ne disent jamais « Allez, on rentre, maman nous attend. » Il y a des rencontres à faire, ces samedis-là. A signaler aux femmes seules : Si vous désirez rencontrer homme séparé ou plus rare, veuf avec enfant, allez au Jardin d'Acclimatation. Le samedi seulement. Toujours est-il que, voyant rentrer du fin fond du jardin les papas avec leurs petits fatigués juchés sur leurs épaules, tu ne comprends pas que je n'en fasse pas autant. Je n'ai jamais rencontré une autre maman-cheval. Mais pour ce qui est d'être moulue, ces jours-là, je me régale. Tu m'as appris la patience, Julie et pourtant la patience n'a jamais été une des perles de mon caractère. Peut-être parce que peu de choses me paraissaient mériter de perdre son temps à les attendre. Avec toi, j'ai tout mon temps. J'ai seulement peur qu'on m'ampute de ce temps dont j'ai besoin pour te regarder vivre. Ce temps, maintenant que tu existes, je le veux, j'y ai droit, je suis prête à me battre pour le préserver, le garder. Sans lui, je ne peux rien.

Rossellini est mort aujourd'hui. C'est triste, la disparition d'un homme si riche pour les autres, et pourtant ce n'est pas vraiment grave qu'il soit mort. Sa mort est une sorte d'apothéose logique de sa vie. Ce qui est essentiel, réconfortant, joyeux, c'est qu'il ait existé et c'est ce qu'il nous laisse. Je ne connaissais pas Rossellini. Mais je pense qu'il est un des rares metteurs en scène à avoir échappé à la mégalomanie... Nous n'y pouvons rien, la mégalomanie va avec nos métiers « toujours entre le moi et le soi », comme l'écrit Louis Jouvet. J'ai connu très peu de monstres sacrés dans mon métier. C'est peut-être un peu ma faute. Je n'ai jamais provoqué les rencontres. « Etre dans le coup » ne me tracassait pas. Sans fuir vraiment les clans, les chapelles, je n'éprouvais pas le besoin d'en faire partie, je les regardais, les enviais peut-être, mais ne faisais rien pour y être admise. Pourquoi ? je ne sais pas vraiment. Un mélange d'indépendance, de méfiance instinctive du snobisme.

Il n'y a qu'en amitié que j'ai besoin de mon clan. Mes vrais amis ne sont pas des monstres sacrés. Seul parmi eux, François Périer mérite cette appellation. Mais ayant le privilège de le connaître, j'ai envie de dire de lui qu'il est d'abord un homme que j'admire et respecte. Je suis attentive à cette amitié. Elle m'est très précieuse et j'en suis fière. Au fond, je crois que je me sens bien au milieu des gens normaux, moyens ; je suis des leurs. Je ne me rappelle pas avoir jamais souhaité être dans le sillage de gens célèbres : devenir leur amie me paraissait aussi incongru qu'être leur vassale. Je n'aurais pu être que choisie par eux. La célébrité me paraît souvent suspecte. Bien sûr, certains de ces gens que j'admire sont très connus et leur célébrité n'est pas douteuse. Mais je ne crois pas qu'ils l'aient recherchée, voulue à toute force, qu'elle soit devenue leur but suprême. Les « grands » ne sont pas grands parce qu'ils sont célèbres. Quelquefois, pas toujours, étant des « grands » ils deviennent célèbres. Il me paraîtrait peu raisonnable dans mon cas de souhaiter, même en rêve, être l'amie du Pr Minkowski, de Léon Schwartzenberg, d'Arthur Rubinstein, de Marguerite Yourcenar ou de Dolores Ibarruri, la Passionaria espagnole. Les admirer me paraît être ce que je leur dois.

Il y a encore un demi-siècle, les monstres de mon métier devaient, me semble-t-il, être obligatoirement des êtres hors du commun. Sarah Bernhardt et Raimu ne pouvaient sûrement pas être des gens moyens. Curieusement, je suis presque contente de ne pas les avoir connus. Ils me fascinent disparus et par ce qu'ils nous laissent. J'aurais intensément aimé travailler avec Jean Renoir, mais voir ses films m'enrichit sans attiser mes regrets. Je suis une bonne nature, en somme ! J'ai une admiration

inconditionnelle pour les chercheurs, les savants si tu préfères. D'abord parce qu'ils ont choisi la voie inverse de la mienne. Ils n'éprouvent pas le besoin de se montrer, ils travaillent seuls ou en équipe réduite et dans le silence. Leur nombrilisme c'est « les autres ». Les m'as-tu-vu de la science sont vite disqualifiés. En existe-t-il, d'ailleurs ? Cela doit être dur, parfois, de vivre pour les autres en étant ignoré d'eux. J'ai pour ces hommes et ces femmes, qui travaillent plus pour notre futur que pour leur présent, un respect infini, une admiration reconnaissante. Tout de même, j'ai connu dans mon métier quelques figures hors du commun, hautes en couleur, des personnages. Je voudrais te parler de trois femmes, Trois actrices. Elvire Popesco, Marie Bell et Madeleine Renaud. J'ai la chance de les connaître et encore aujourd'hui, de les rencontrer assez souvent, de leur parler, de pouvoir les déranger ; elles me font la grâce de me dire que je ne les dérange jamais. Elvire fut ma patronne. Elle était la productrice des *Sorcières de Salem ;* je l'ai peu connue à cette époque. Mes souvenirs de vrais rapports avec elle naquirent plus tard. Curieusement, Elvire a toujours suivi mon parcours professionnel. Tu retrouveras beaucoup de cartes de visite dans la boîte réservée à la presse, dans l'armoire. La haute, immense écriture d'Elvire est unique. Tu trouveras aussi des télégrammes signés d'elle. Elle n'oubliait jamais mes générales. Un jour, il y a pas mal d'années, dix ou douze ans peut-être, je n'allais pas fort. Entre deux amours, seule, inutile, je me traînais. Nous allâmes, Colette Périer (la femme de François) et moi voir Elvire dans *La Mama* d'André Roussin. Une fois de plus, Elvire m'a épatée par sa présence en scène, son impact sur le public, son immense talent. J'étais fascinée. Elvire nous savait dans la salle, nous sommes allées dans sa loge après le spectacle. A peine entrée, Elvire que je n'avais pas vue depuis au moins un an me dit : « Oh ! toi, ça ne va pas, qu'est-ce que tu as ? C'est de ne plus être avec… (elle connaissait très bien l'homme en question) qui te donne cette mine ? Ah ! non, tu n'as pas le droit. Tu as un vrai talent. Tu es une artiste, tu ne dois pas te cacher. On ne te voit pas. Montre-toi. Nous autres, nous sommes faites pour ça. Souris. Sois belle. Trouve des pièces, vois des auteurs. Souris (elle insistait sur ce point). Sois gentille. Couche quand tu en as envie et pense à ton art. »

Je riais et j'étais émue à la fois. En tout cas, elle avait vite vu que ça n'allait pas et m'interdisait la morosité. Plus tard, j'allai au Festival de Cannes avec la bande à Lelouch pour présenter *L'Aventure c'est l'aventure*. *France-Soir* publia en première page une très belle photo de moi en robe du soir. J'ai reçu quelques jours plus tard cette photo découpée dans le journal et l'immense écriture d'Elvire paraphant la coupure du journal : « Bravo ! c'est comme ça que je veux toujours te voir ! »

Quand tu es née, Elvire m'a envoyé quatre robes, un manteau, des chaussures, oui oui de vraies petites, mignonnes chaussures. Pour un nouveau-né, c'était un peu tôt, mais j'ai tout gardé précieusement et un an

après tu portais robes, manteau, chaussures. Je m'en veux de ne pas la voir plus souvent.

Marie Bell est sûrement de ces trois femmes celle que je connais le mieux. Au Gymnase, je suis chez moi ; j'ai joué quatre pièces chez Marie. C'est le théâtre où j'ai passé le plus long temps de ma vie professionnelle. Avec elle, j'ai joué plus de quatre cents fois La *Bonne Soupe* de Félicien Marceau, ensuite La *Vénus de Milo* de Jacques Deval et *Le Cheval évanoui* de Françoise Sagan. On n'oublie pas les triomphes. La pièce en fut un. Jacques Charron qui nous mettait en scène devint mon ami, mon conseiller. Son amitié me manquera toujours. De Françoise Sagan, je ne sais rien. Notre rencontre n'eut pas lieu. Cette femme célèbre reste pour moi une inconnue. J'ai joué la pièce au moins six cents fois et je n'ai jamais passé une heure en tête à tête avec elle. Nous n'avons fait aucun effort pour aller l'une vers l'autre. Probablement, n'en éprouvions-nous ni l'envie, ni la nécessité. La seule confidence qu'elle m'ait faite, un jour, me déposant en voiture je ne sais plus où, fut à propos de Coralie, mon personnage dans la pièce : « C'est une petite bonne femme toute simple comme vous, comme moi. » Ce fut sa façon à elle de me dire qu'elle aimait bien mon interprétation de Coralie. Curieusement, ces rapports ou plutôt ces non-rapports me contentèrent et ne me frustrèrent en rien.

Marie Bell je l'ai vue vivre. Je l'ai vue gaie, heureuse, émue, furieuse, rarement triste, elle cache fantastiquement bien sa tristesse quitte à vous faire d'énormes mensonges. Ses chagrins lui appartiennent, elle ne les partage pas. Après son premier accident qui l'avait immobilisée pendant plusieurs mois, un jour je partis dans les environs de Paris où elle se reposait chez une amie. Il fallait lui annoncer que j'allais devoir arrêter de jouer *Le Cheval.* Nous étions à la deuxième année, mais la pièce marchait toujours très bien. J'appréhendais de lui annoncer mon départ, sachant que ce serait une cause de souci pour elle. Il faudrait me remplacer, répéter avec une autre actrice, autant de désagréments pour tout le monde. Nous avons attaqué les hors-d'œuvres et je me lançai : « Tu sais, j'attends un enfant. » Marie me regarda de son œil qui peut être assez dur — en tout cas, quand elle vous regarde, elle ne regarde pas ailleurs.

« Tu es heureuse ?

— Oui, très.

— Eh bien, tu as raison, ce sera un enfant de l'amour. »

Ce fut tout. Je n'avais pas d'explications à fournir, elle connaissait ma vie et ne l'aurait-elle pas connue, je sais qu'elle n'aurait rien demandé. Bref, elle a été formidable et nous avons parlé de tout autre chose. Marie, c'est un torrent, un ouragan et une nonne. Elle peut s'enfermer, ne rien dire, ne voir personne et sortir comme une folle pendant un mois, voir la terre entière qu'elle connaît ou plutôt qui la connaît.

L'année de ta naissance, j'ai repris *Cher menteur* avec mon ami Paul

Meurisse, toujours au Gymnase.

Maintenant, je ne voyage jamais sans lui envoyer un mot et, à Paris, quand nous ne nous rencontrons pas, nous nous téléphonons. Elle me gronde souvent avec véhémence. Elle dit : « Cesse de te compliquer la vie ! tu penses trop. » Je veux encore à propos de Marie te raconter une histoire. Bien avant de jouer avec elle, de la connaître vraiment, j'allai la voir dans *Bérénice.* A la fin, quand j'arrivai dans sa loge, je pleurais. « Tu pleures ? » et elle partit d'un grand éclat de rire. Elle ne se moquait pas de mon émotion, mais elle était sortie de scène, elle avait été Bérénice pendant deux heures et sa pudeur avait besoin de cet écran de rire. Cela voulait dire : « Bon d'accord, merci, mais maintenant, c'est fini. » Marie n'est pas un être complaisant, surtout vis-à-vis d'elle-même. Il s'est tissé, au fil des années, de véritables liens affectueux entre elle et moi.

Je n'ai jamais eu la joie, le privilège de jouer avec Madeleine Renaud. C'est pour moi la grande carrière, celle qui franchit les modes, les âges, les engouements, c'est la source qui coule, devient fleuve, s'élargit et enfle sans jamais déborder. De Madeleine Renaud, dont je ne connais pas la vie sinon ce que tous connaissent, c'est-à-dire peu de choses, tu trouveras des petits mots dans l'armoire. Après *Oh* ! *les beaux jours* de Samuel Beckett où je l'avais trouvée particulièrement extraordinaire, je lui avais écrit. J'ai sa réponse sous les yeux : « Je connais nos vies écartelées, pleines de travail, de tracas, même quand tout va bien. Je regrette toutefois de ne pas avoir eu la joie de vous voir, il faut tout de même un jour que nous bavardions des choses que nous aimons... »

Tu vois ces lettres, Julie, quand tu les trouveras, et si tu les lis, sache qu'elles me sont très chères. Elles sont ma fierté. Je vois souvent Madeleine, le seul fait de pouvoir appeler cette grande dame par son prénom m'étonne toujours. Je me demande si cela ne fait pas partie des choses qui m'épatent le plus dans ce métier. Quand j'y pense, je me dis : oui, au fond, c'est peut-être ça... être arrivée ! Faire partie vraiment et pour toujours de la famille des acteurs. Etre reconnue par eux. Cette femme est admirable. Quelle verdeur de vie, de jeu ! Et quand on l'entend parler de ses rapports avec les metteurs en scène, on reste confondu, quelle humilité, quelle curiosité devant tout ce qu'elle ne connaît pas. Un auteur, un metteur en scène dont elle admire le talent, et c'est pour elle son premier rôle. Elle semble aborder son travail, un nouveau rôle, en ayant tout oublié. Elle veut, pour servir l'auteur, le metteur en scène, tout réapprendre et possède en tout cas l'immense faculté de cacher ce qu'elle sait. Elle est une élève, il est le maître. La rencontre de ces trois actrices suffit à ne pas me faire regretter d'avoir choisi ce métier.

J'ai vu hier un très beau film, Julie, *La Dentellière.* Si tu avais eu dix ans de plus (tu vois où me mènent mes impatiences, je te vieillis déjà), je t'aurais prise par la main et nous y serions retournées ensemble. A la fin, cette phrase de l'auteur du livre qui a inspiré le film : « Il sera passé à côté d'elle, juste à côté d'elle, sans la voir. Parce qu'elle était de ces âmes qui ne font aucun signe, mais qu'il faut patiemment interroger, sur lesquelles il faut savoir poser le regard. »

J'aimerais que tu saches prendre le temps de poser ton regard sur les autres. Ce n'est pas à ce genre de regard que la vie vous prépare, je le sais. Ce garçon qui passe à côté de cette jeune fille et la brise sans le vouloir, était trop enfermé, trop préoccupé par son propre épanouissement pour voir que cet être était là, neuf, riche, prêt à donner. C'est pour cela que je n'ai pas peur de te montrer souvent que je t'aime. L'autre jour, un de mes amis, un de tes « tontons » qui me voit vivre avec toi, en m'entendant t'appeler de mots doux et amoureux m'a dit timidement : « Ne le lui dis pas trop, cela me fait peur pour toi. » Il a peut-être raison, mais comment saurais-tu aimer les autres si on ne t'apprend pas les mots. Il me semble qu'en t'aimant comme je peux, en te le montrant, je t'apprends l'amour. Lorsque nous sommes en voiture, il t'arrive de m'attraper par le cou (oui, je sais, ce n'est pas très prudent), de me serrer fort. « Je t'aime maman chérie, je t'aime. »

Si tu n'entendais pas ces mots, comment pourrais-tu en connaître le sens ?

Après avoir vu ce film *La Dentellière,* je pensais à ton premier amour, à ton premier homme. Je me disais que peut-être la chose la plus importante serait qu'il ait du respect pour toi. Dans le très beau livre de Marie Cardinal auquel j'ai déjà fait référence, elle dit très bien à Annie Leclerc qui l'interroge « J'ai eu la chance de tomber sur des garçons qui m'ont aimée, qui ont eu de la patience, de la gentillesse pour moi. Ils ne m'ont pas tarabustée, ni violée, ni forcée. Ils ont été respectueux.

— Finalement qu'est-ce qui est déterminant pour toi ?

— C'est le respect. »

Annie Leclerc ajoute que son cas est rare !

Evidemment cette conclusion n'est pas très encourageante ! Toute ta vie, tout ton comportement futur de femme peut dépendre de cette première rencontre de ton corps avec celui d'un autre. « Comment faire, maman ? Comment ne pas se tromper ?

— Laisser ton instinct te guider. Il faut qu'un homme ait une envie douce et tendre à la fois de toi : ne pas te choquer, te blesser, te salir. »

Mon premier amant n'est pas l'homme que j'ai le plus aimé ni celui qui compte le plus pour moi, mais je me revois, accrochée à lui sur sa moto dans le matin de Paris, un matin pas comme les autres puisque j'étais une femme. Je lui serai toujours reconnaissante de m'être sentie gaie, heureuse et, bien sûr, amoureuse. Tâche de ne pas gâcher ces moments forts de ta vie. Ils risquent de compter double. L'envie me vient de te dire, au risque de choquer : pour ton premier amant, sois égoïste, choisis-le pour toi, regarde-le bien avant, observe-le, soupèse-le, attends un peu d'avoir envie très fort qu'il soit le premier, alors peut-être auras-tu une chance de ne pas te tromper. Après tu te jetteras dans l'amour... Tu seras moins fragile. J'ai l'air d'attacher trop d'importance à ce premier homme, mais je crois que beaucoup d'échecs, de dérèglements dans les rapports homme-femme viennent souvent, en tout cas pour la femme, de son dépucelage.

Il y a des moments qu'il ne faut pas rater dans sa vie. Et là, il s'agit de ta vie de femme. Tu es une femme et tu n'échapperas pas à ta condition de femme. Tu n'auras jamais la force pour toi. Je n'ai jamais rencontré d'hommes qui ont usé de leur force contre moi.

La misère morale et physique, l'alcool, leur enfance, leur atavisme, font de certains hommes des bêtes. Démunis de tout, dans la nuit, ils usent de cette seule arme qui leur reste : la force. Ils battent leur femme, leurs enfants.

Tu es déjà une petite fille privilégiée par ta naissance, par la protection que je t'apporte et par le milieu, comme on dit, dans lequel tu grandiras. Tout cela est déjà injuste ; pourquoi toi et pas d'autres petites filles ? Tout est injuste. C'est vrai que dans notre pays on n'est pas aveuglé par la misère. Mais vingt-cinq mille enfants martyrs par an, c'est trop. Et parmi ces vingt-cinq mille, c'est presque toujours la misère physique et surtout morale des parents qui font d'eux des enfants martyrs. Le martyre d'un enfant est une chose insupportable, insoutenable. L'accepter est une lâcheté. Je suis lâche. Nous sommes lâches. Je sais qu'il faudrait, si on voulait vraiment être utile, consacrer du temps, une partie de sa vie, mais on baisse les bras et il reste la honte. Honte de le savoir, de ne pas le dénoncer, de ne rien faire pour que cela cesse.

Il est vrai aussi, Julie, que l'on ne peut pas mener plusieurs combats à la fois. Certains êtres l'ont fait, le font encore. Ce sont nos saints. Je ne crois qu'en ceux-là. Si je n'accepte pas et combats l'injustice à l'intérieur de ma vie personnelle ou professionnelle, j'accepte l'injustice universelle. Que fais-je pour les enfants qui hurlent de peur devant leur mère mourante dans la rue, en Inde ou au Bangladesh ? On me les a montrés, je les ai vus à la télévision, je pleurais seule ce soir-là devant mon poste. A la fin de l'émission je voulais téléphoner au réalisateur, parler avec lui, voir ce que l'on pouvait faire... Et je n'ai rien fait. J'ai eu la lâcheté de croire qu'agir était insurmontable et que, de toute façon, je n'y changerais rien... Ce qui,

souvent, est faux. Ce mois-ci, une femme est morte à Auxerre. Une militante CGT. Deux mois de grève de la faim. Elle avait été rétrogradée, déclassée du poste qu'elle occupait dans une administration, et elle refusait d'accepter celui qu'on lui proposait à un échelon inférieur. Elle luttait. L'administration laissait pourrir, se cachait derrière les textes. Elle est morte. J'avais lu son combat, pourquoi n'ai-je pas été la soutenir ? J'en ai eu envie et puis rien. On ne bouge pas. Cette femme était une militante ; je me demande comment la CGT n'a pas pu empêcher ce drame. On devrait se sentir protégé lorsqu'on milite au sein d'une organisation aussi puissante. Je n'accuse pas, ne connaissant pas tous les détails, mais on peut se poser la question.

Tu vois, Julie, je n'ai pas toujours été à la hauteur de mes révoltes. J'ai la réputation d'être une femme de gauche. Dans mon cas qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'ai jamais appartenu à un parti politique, quel qu'il soit. Mais il est vrai que, si j'avais eu vingt ans au moment de la guerre de 39-40, j'aurais probablement comme beaucoup de jeunes fait partie de la Résistance et après la guerre, il est possible que j'aurais adhéré au parti communiste. Quelques-uns de mes amis, plus âgés que moi pour la plupart, que j'estimais y étaient inscrits. Ceux dont je parle étaient des purs. Certains, comme mon ami Marc ont quitté le parti au moment du choc de la déstalinisation, d'autres pendant les événements de Hongrie. Marc, je m'en souviens, a rendu sa carte au moment du procès des « blouses blanches ». Tu apprendras ces choses si on te donne le goût d'apprendre. Des livres admirables que je n'ai pas tous lus, loin de là, ont fait le récit de ce qui sera un jour pour toi, l'Histoire. « Tout pouvoir est oppressif », dit Jean-Paul Sartre, c'est malheureusement vrai. Si on ne peut pas toujours refuser le pouvoir, il y a des opressions que l'on ne doit pas accepter. Celles qui font de l'homme, en l'avilissant, en l'humiliant, un instrument dont le pouvoir se sert dans le seul but de renforcer sa puissance. Ce sont toujours pour de « bonnes raisons » disent ceux qui sont en place. Il faut se battre et se garder la possibilité de refuser ce qui vous est ordonné si les ordres sont haïssables.

En fait, seule la période de la guerre d'Algérie m'a permis de clarifier mon appartenance à la gauche. Là, mes options furent rapidement claires. J'ai retrouvé un cahier (précieux ces cahiers aujourd'hui pour essayer d'être honnête) de cette époque. J'écrivais en vrac « Je viens de lire qu'on accuse le réseau Jeanson d'être aussi coupable que les collaborateurs de 1940... Je pense que Hitler voulait construire l'Europe sans les Européens, estimant qu'il était, lui, le seul apte à dominer cette nouvelle Europe. Partant d'une norme abstraite, il imposait. C'est ça, le fascisme. L'internationalisme qui part du même besoin de communauté ne peut exister que si les masses elles-mêmes en ont besoin, le décident. L'Algérie veut l'Algérie avec les Algériens et peut-être avec ceux qui, depuis plusieurs

générations, vivent en Algérie. Cela dépend-il encore d'eux ?... Cette guerre d'Algérie est comme un abcès... Que faire ? »

Je retrouve un tas de notes sur cette période, d'articles de journaux, de manifestes, enfin, tu vois Julie, comme on dit, j'étais concernée. Dans la rue, j'y suis descendue, plusieurs fois. Dans un de ces cahiers, je relate une rencontre que j'ai faite à Oran, sur la plage, avec deux petits Algériens, le frère et la sœur. Parlant d'un de leurs copains, la petite fille me dit : « Ce matin, il a volé un pain. » Son frère l'arrête : « Tais-toi, c'est un pauvre, il ne faut pas se moquer. » Et à ma question, que fait ton père ?

« Il est coiffeur. Il arrache aussi les dents. »

Je les raccompagne chez eux.

« De Gaulle, me dit le père, on ne trouvera plus souvent un homme comme ça ! Moi, vous voyez, je suis musulman, vous êtes entrée chez moi, je trouve ça normal... Normal. Voilà, c'est normal... C'est comme ça que ça devrait être. »

Il travaille depuis dix ans dans la même compagnie d'aviation, il a demandé à passer des examens pour devenir mécanicien. Il a déjà une formation acquise, pendant la guerre, en France. Il n'arrive pas à obtenir de passer ses examens. On ne lui dit rien de précis. Simplement, il n'y arrive pas.

A Alger, pour la première fois, en 1953, lors de la tournée des *Sorcières de Salem* (l'époque où je dévorais *Lélia),* je m'étais promenée seule, tout à fait imprudemment, dans la casbah. J'avais tout de même pris la précaution de ne parler qu'anglais. J'avais regardé, écouté. Le climat était étouffant. Pour moi c'était évident : nous étions chez eux et ils ne voulaient plus de nous. Le fait que nous ayons construit des hôpitaux ne nous donnait pas le droit de continuer à jouer les colonisateurs et à faire suer le burnous. Nous avions perdu. Nous devions partir. La colonisation était un viol. Un ratage, en tout cas. Bien sûr, il s'agissait de réactions instinctives, de mouvements du cœur, en aucun cas de militantisme ; mais ils avaient au moins une vertu, la sincérité. Je ne subissais aucun endoctrinement. Je n'étais sous l'influence d'aucun parti. Je découvrais l'Algérie. Je ne savais rien de ce qui attendait ce pays et ce peuple après... Le militantisme, Julie, c'est quand même autre chose ! Ce serait trop facile. Je ne me suis mêlée à aucun vrai combat. Je n'ai risqué ni ma vie, ni ma « situation d'actrice ». Je me déclarais contre la guerre d'Algérie ; et alors ? La belle affaire !

Tu vois, il en faut bien peu dans ce métier pour voler (sans le vouloir) le titre de militante, voire même de pétroleuse. En fait, la seule fois où j'ai donné de mon temps où je me suis « mouillée », c'est pour former un syndicat d'artistes. Mais, quittant la CGT, je me suis fait traiter de nantie et même de nantie de droite. Pour une femme de gauche, c'est un exploit !

Peut-être au fond, pour moi, être de gauche, c'est trouver inacceptable l'humiliation d'un être par un autre, c'est refuser l'oppression, toutes les

formes d'oppression.

Max-Pol Fouchet donnait l'autre jour sur Europe une définition : « Etre de droite, c'est préférer l'ordre à la liberté et inversement. » C'est un peu simpliste, rétorquait Jean-Michel Desjeunes qui l'interviewait. « Non, c'est clair et c'est suffisant. » Oui, c'est suffisant et pourtant... l'ordre n'est pas toujours haïssable. J'aime bien en mettre de temps en temps dans ma vie ou dans mes pensées. Quant à la liberté, en son nom, tant de crimes furent commis ; le monde bascule sous la violence, et ce qu'on appelle la libération est souvent une nouvelle forme d'oppression. Mais enfin, c'est quand même comme Max-Pol Fouchet qu'il faut penser. Je le connais à peine, mais je l'estime beaucoup. Tu ne pourras pas rester indifférente à la politique, aux grands mouvements des peuples qui t'entourent. Si tu choisis de militer, quel que soit ton choix, ce sera un acte courageux, tu mettras ta vie en jeu. Il me semble que depuis vingt-cinq ou trente ans que je regarde autour de moi, la vie, une vie d'homme, de femme ou même d'enfant compte de moins en moins.

La télévision est née avec moi. J'avais douze ou treize ans quand j'ai vu pour la première fois un écran de télévision. Je m'en souviens très bien. C'était en Angleterre où j'étais pensionnaire dans les environs de Londres (j'ai toujours entendu des enfants dire qu'ils étaient en pension « dans les environs de Londres » à croire que toutes les pensions anglaises se trouvent là). Bref, maman était venue nous chercher, Danielle la fille aînée de mon beau-père, et moi. Nous allions pour le week-end chez des amis à la campagne. Nous sommes entrées dans le salon et j'ai vu ce petit écran magique. L'impression fut sans doute très forte car je me souviens de tout très nettement. C'était un spectacle de music-hall : un nombre impressionnant de « chorus girls », en ligne, levaient la jambe. La télévision a changé le mental des êtres. La réception à l'image-événement fut brutale. Le résultat trente ans après me semble être une formidable anesthésie à ce que l'on voit. Tout coule ; le malheur, les morts, les catastrophes, les incendies, les tortures, les cris des enfants, les larmes des mères, les hold-up deviennent westerns ; les rapts d'êtres humains ; même choqués, on regarde tout en se disant : ouf ! cela ne se passe pas chez moi, ce ne sont pas les miens qui trinquent, et on continue à dîner. Cette télévision est une invention diabolique et fantastique car tout est donné au même moment à tout le monde. Mais nous ne sommes pas toujours prêts à tout recevoir. Un hold-up filmé en direct ne sert à rien sinon à distraire, à faire rêver à bon compte ceux qui, de toute façon, n'en feront jamais.

Qu'est-ce qui m'a pris de te parler de télévision ? C'est un sujet bateau, évident et d'autres que moi en ont parlé et bien mieux. Après tout, je me fous de la télé. Les gens sont grands, qu'ils se débrouillent et toi tu te débrouilleras aussi. Cela dit, certains soirs, grâce à elle, tu me fais bien rire. Tu connais Raymond Barre, le président de la République, la reine

d'Angleterre, et si je veux couper, tu m'arrêtes en disant : « Non, ça m'intéresse. » Bien sûr, ça t'intéresse et cela t'intéressera encore longtemps. De toute façon, quand tu liras ce livre, elle aura déjà évolué, la télé, et mes considérations te paraîtront bien démodées.

Où en étais-je ? Ah, oui ! mes engagements. En 1969, avec une poignée de comédiens, nous avons fondé un syndicat. Dans l'année qui suivit mon entrée dans ce métier en 1952, je crois, je me syndiquai. Rien ni personne, pas plus que dans d'autres professions en France, ne vous oblige à le faire. C'était une façon de témoigner mon respect pour cette profession, mon intention de me plier à ses règles et, bientôt, de me préoccuper de sa défense et de son avenir. Je le fis pendant plus de quinze ans, au sein du seul syndicat d'artistes existant. Ce syndicat était affilié à la CGT, cela ne me gênait pas, au contraire. Je crois simplement aujourd'hui, ces quinze années de recul aidant, que c'est une erreur, une illusion de confondre ou de mélanger le militantisme politique et le militantisme syndical. Défendre les intérêts d'une profession ne signifie pas toujours combattre le pouvoir en place ; le syndicalisme n'implique jamais pour moi la notion de pouvoir et encore moins de prise de pouvoir. En politique, il n'y a pas de choix possible, me semble-t-il : il faut être au pouvoir ou hors du pouvoir. Après quinze ans de présence dans ce syndicat, je fus lasse de voir confondre sans cesse ces deux notions, et surtout je supportais mal de voir un grand nombre d'acteurs (souvent sincères) jouer au petit soldat et au combattant politique. Cela me semble une escroquerie morale vis-à-vis de soi-même et des autres.

Après Mai 1968, nous fûmes nombreux à vouloir rester syndiqués, mais autrement, avec un autre esprit, une autre éthique. J'ai donné, comme tous mes amis, beaucoup de temps, de force, d'énergie à la formation de cette nouvelle organisation. Quel travail ! J'ai appris à connaître des comédiens que je n'avais fait que croiser dans le métier, des hommes, des femmes, et à les estimer. Il s'est formé autour de ce syndicat, notre enfant, une sorte de famille d'acteurs. Tu vois c'est ma chapelle à moi. Je les aime et je les estime. Ce syndicat est une des choses que je suis fière d'avoir accomplie dans ce métier. Ce métier que j'ai choisi et dont il me semble parfois que je m'éloigne. A force de prendre du recul, je vais finir un jour par sortir complètement du cercle... Mais même si ce métier et ceux qui le font m'agacent ou m'irritent parfois, je suis des leurs. Je fais à jamais partie de la famille. J'aime ceux qui le font bien ; ceux-là le respectent et j'aime qu'il soit respecté.

Curieusement, alors que je sens en moi une réelle tendresse pour les femmes, je n'ai jamais milité au sein d'organisations féministes. J'aime les femmes. Je les trouve pathétiques, courageuses, souvent admirables. Certaines bien sûr m'insupportent. Les oies d'abord... Celles qui n'ont rien dans le citron et s'en contentent. Mais si je les évite, elles ne me dérangent

pas beaucoup ; je trouve cela dommage, c'est tout. Il y a aussi les Madame-du-nom-de-leur-mari, nanties de l'inévitable panoplie, sac et bagages Vuitton et chaîne Cartier ; celles-là m'irritent beaucoup plus. Mais celles que j'aime le moins, à qui je donnerais bien une raclée, ce sont celles que j'appelle les putains inavouées. Elles font, en beaucoup moins fatigant, le même métier que celles des rues Saint-Denis ou Godot-de-Mauroy, mais se veulent saintes, intellectuelles (de préférence de gauche) ou militantes. J'en connais une, célèbre d'ailleurs, dont les manteaux de fourrure et la maison de campagne ont été traditionnellement offerts par ses riches amants, ce contre quoi je n'ai rien ; après tout, donnant, donnant. Mais bon sang, qu'elle annonce la couleur au lieu de se produire dans les galas CGT. Non pas que je réprouve ce genre de manifestation, mais ce style de bonne femme me hérisse le poil. Les femmes qui se livrent à la prostitution, elles au moins, sont à découvert dans la rue, toute honte bue. Je les aime bien et je les plains.

Celles qui m'ennuient un peu aussi ce sont les *fortes* à ne pas confondre avec les courageuses, par force souvent, que j'admire et estime. Les femmes fortes m'emmerdent ; elles bousillent leur vie, celle des autres, deviennent le plus souvent aigries et radoteuses.

Un peu de faiblesse ne nuit pas et puis c'est une couleur qui nous va bien au teint. Dans la radioscopie de Marguerite Yourcenar enregistrée par Jacques Chancel, j'ai noté à regret que les femmes ont un peu perdu ou oublié certaines des qualités détenues par elles seules : « la douceur, la compréhension, cette entrée amicale de la conscience d'autrui. »

Et puis, il y a les épouses, celles contre lesquelles les maîtresses, les marginales usent bec et ongles. Les épouses attendent, regardent, encaissent et la plupart du temps gagnent. Gagner, cela veut dire, paraît-il, garder le bonhomme. Moi, je n'ai rien contre, je ne juge pas. Ont-elles même le choix ? Je n'en suis pas sûre. Et tout cas, ces femmes-là, ces épouses-là restent pour moi un mystère total, je dois être d'une autre planète.

Pourquoi n'ai-je pas défendu la cause des femmes ? Les raisons ne sont pas très claires en moi. Je crois au moins en connaître deux. La première est que je traversais déjà, avant ta naissance, une crise de non-engagement à tous les niveaux. Je regardais le monde et les autres, je n'avais plus envie d'être active. Manque de moteur peut-être ? Fatigue ? Peur ? Je ne sais pas. Depuis quatre ans, si je compte les mois où je te portais, tu m'as totalement absorbée… et cela continue, sauf que aujourd'hui, j'en suis plus consciente qu'au moment de ta naissance. L'autre raison est que trop souvent j'ai senti qu'il fallait, pour soutenir la cause des femmes, pour se faire entendre, être non seulement avec elles, mais contre les hommes. Et cela je n'en ai pas envie. Je les aime bien, moi, les hommes. Je n'ai pas à me plaindre d'eux. Je les veux pour amis. Je trouve que ce n'est pas toujours drôle d'être une

usine à sous et à reproduction. Je suis pour les femmes, mais je voudrais que ce fût avec les hommes. Utopie ? Rêve impossible, vont me répondre celles qui se sont battues, celles qui se battent encore. Je l'admets et donc je me tais.

Peut-être cette attitude tient-elle aussi au métier que je fais. Etre comédienne donne depuis des générations à une femme la possibilité d'exister, de s'imposer seule. Le talent reconnu, il perd son sexe.

Je suis à la maison seule pour deux jours. Tu es à la campagne, sous bonne garde, avec tes cousins : les trois fils de mon frère : Jean-Baptiste, quatorze ans ; Raphaël, douze ans ; Benjamin, le dernier, sept ans, avec lequel tu entretiens des rapports de force qui donnent lieu à de sérieuses bagarres tempérées par des moments de séduction auxquels, d'ailleurs, il succombe. Je t'ai emmenée vendredi soir, je suis rentrée à Paris vers minuit. Nous sommes dimanche soir, je n'ai pas mis le nez dehors. Je te téléphone, tu vas bien, dors bien, manges bien, je te récupère demain. Je m'étais dit : « Bon ! Julie n'est pas là, je rentre à Paris, je m'enferme et j'écris. »

Folle que j'étais, je croyais, parce que j'avais du temps et que j'avais décidé de le consacrer à écrire, que j'allais pondre pendant deux jours. On n'écrit pas comme ça, et en plus, ce n'est pas mon métier. Quelle prétention ! J'étais assise, vide, devant les feuilles déjà noircies et la fameuse page blanche. Pour un peu, j'allais me prendre pour un écrivain. A peine une écriveuse, oui ! J'ai du moins fait un petit travail de relecture, mes cahiers, mes photos, l'armoire ! Je n'aurai donc plus rien à te dire, ma fille. Le portrait de cette maman de quarante-cinq ans se résume en cent pages d'écriture qui une fois dactylographiées vont en faire soixante. Tu vois, ma vie, on en fait vite le tour. Je me relisais en pensant que cela m'aiderait peut-être aussi parce que je ne voulais pas décrocher complètement. Regarder le film à la télévision me paraissait assez lâche et je coupai. Je relus un journal écrit à quatorze ans et demi (cette demi-année est bien précisée à la première page, je paraissais y tenir) je ne l'ai tenu qu'un an. C'est le journal banal de toute adolescente qui a besoin d'un confident. J'y parle beaucoup des garçons, je m'aperçois que j'aimais déjà être « remarquée » (c'est le terme que j'emploie) par eux. Mais je n'étais pas « facile », je ne flirtais pas, autrement dit je n'embrassais pas. Mes rapports de camaraderie avec les garçons paraissent tenir une grande place dans ma vie et à un moment j'écris : « ... Maintenant j'ai quinze ans et je peux aimer. » D'ailleurs, à la fin de ce journal tenu scrupuleusement une année, je cassai avec mon premier fiancé.

Donc depuis deux jours j'avais tout mon temps et je sèche. Mais tu vois, j'écris quand même... pour dire que je sèche. Y aura-t-il jamais un livre ? A quoi bon publier tout ceci, cela ne regarde que toi et moi. Il est déjà suffisamment indécent de se raconter, prétentieux de penser que l'on va intéresser, alors pourquoi livrer notre intimité à des lecteurs éventuels ? Même s'il n'y en a qu'un c'est pareil, ce sera écrit, irrécupérable. A part les premières photos de ta naissance, plus un article, plus une image de toi n'ont été vus ou lus, pourtant quelquefois, je te l'avoue, cela me ferait

plaisir de te « montrer ». D'abord tu es belle à regarder, Julie, tu es du genre grands-yeux-bleus-peau-dorée-cheveux-blond-cendré-potelée-et-que - l'on-a-envie-de-croquer. Te regarder m'épate, m'épatera encore longtemps, peut-être toujours. Je peux encore te le dire parce que tu as quatre ans et que ce n'est pas grave. Je n'arrive pas à me persuader que tu es en partie faite de tout ce que je trimballe, sang, peau, chromosomes, couleurs, odeurs, grains de beauté, vague ressemblance, non je n'en reviens pas.

J'ai tout de même réussi à écrire trois pages. Encourage-moi, Julie, sinon je n'y arriverai jamais. Tu vois, parfois je te parle et tu ne peux rien pour moi. Il y a des moments, dans cette vie qui est la mienne, où je manque d'échanges, où je me heurte à un mur, mon mur. Je n'ai que moi avec qui, contre qui, parler. Je ne me nourris que de toi, de notre vie à toutes deux, est-ce assez ? N'est-ce pas un jeu inégal ? Cette solitude que j'accepte et que j'assume, pas trop mal, je crois, si elle ne me pèse pas, je ne mesure peut-être pas tout ce qu'elle provoque en moi ? Quelle femme suis-je en train de devenir ? Vers quelle solitude, peut-être plus inéluctable, ou plus difficile à vivre, ne m'entraîne-t-elle pas ? Je n'ai pas peur de mon futur près de toi. Rien de ce que je fais dans notre vie de tous les jours n'est guidé par le souci de mon futur sort de mère. Plus tard. Je t'aime, et cet amour me guide. Mon égoïsme y trouve son compte. Tu ne me dois rien. Je t'aime et ça ne te regarde pas. Je n'ai pas, non plus, décidé de rejeter les hommes, ni le compagnon que je pourrais encore rencontrer. Simplement, je me projette sans lui et, sache-le, je ne te sacrifie rien. S'il vient et s'il est bon pour nous deux, je le reconnaîtrai, j'en suis sûre, et je l'accepterai. Je pense même que, pour toi, ce serait mieux. Cet univers de femmes et je te le redis de femmes formidables, dans lequel tu vis me fait un peu peur, parfois. Heureusement, il y a un parrain, un oncle, un grand-père (qui vit en Amérique ; tant mieux, tu seras bilingue) et tes trois cousins germains. D'ailleurs, pour l'instant, je n'ai guère de souci à me faire. Tu es la petite fille la plus décontractée qui soit, sans aucun problème de communication. Les autres font déjà partie de ton univers et tu sembles à l'aise partout. On va essayer de cultiver cela. Quand je dis, on va essayer, c'est un euphémisme, je suis bien décidée non seulement à épanouir en toi ce qui semble être facultés naturelles, mais j'écarterai toute éducation, culture ou influence qui tendrait à les éteindre. C'est important, Julie, de ne pas s'enfermer, se replier sur soi-même. Les autres ne peuvent pas toujours t'aider, occupés qu'ils sont déjà eux-mêmes.

J'ai écouté, tout à l'heure à la télévision, un homme qui m'a fait une forte impression. Sa sincérité ne me paraît pouvoir être mise en doute. David Ollivenstein. Il a fondé le Service d'aide aux drogués à l'hôpital Marmottan. Se parler, s'expliquer, ne pas avoir peur des relations parents-enfants, ne pas se couper parce que ces relations rendent tout vrai contact impossible sont pour lui les causes du drame de 80 pour 100 de ces jeunes

drogués. Il dit aussi que l'adulte, le père, la mère, ne doit pas capituler devant l'enfant ; il faut affirmer sa personnalité, ne pas démissionner. Il ne s'agit pas, en devenant son confident, de ne plus pouvoir être autre chose que son complice. Tout cela n'est évidemment pas simple quand on se trouve plongé dans un tel drame. Mais je suis certaine qu'il a raison. Ne jamais démissionner devant son enfant cela doit être terriblement difficile dans certains cas extrêmes et, pourtant, la démission est certainement le commencement de l'abandon. Les psychologues qui s'occupent de la délinquance donnent à ce sujet des statistiques tragiques et éloquentes. J'aurais aimé, à l'instant de cette émission, que tu aies quelques années de plus pour la partager avec moi, en parler. Toujours ces sacrés échanges... Mais ne crois pas que je sois impatiente que tu grandisses. Tu as quatre ans et, déjà, j'ai des nostalgies de toi avant. De toi, boule noire, sortant de mon ventre, de toi balbutiant tes premiers mots, de toi tenant à peine sur tes jambes. Mais arrêtons-nous là, je vais sombrer dans le gâtisme et la guimauve. Pousse, ma fille, pousse et ne t'occupe pas de moi.

Deux mois, presque trois se sont écoulés. Nous sommes parties en vacances. La Corse d'abord, avec tous les cousins, puis la maison de Valbonne chez ta grand-mère. Il n'y a que depuis ta naissance que j'appelle ces départs « des vacances ». Avant, les vacances c'était un mot pour les autres. J'en découvre la régularité (et tu viens seulement d'entrer à la maternelle !), les contraintes, mais je ne les déteste pas : ce sont tes vacances.

Durant ces deux mois, j'ai attendu la réponse de l'éditeur comme on attend le résultat d'un examen. Quelle note aurai-je ? Etais-je anxieuse ? Non... Pas vraiment, mais curieuse, oui. Le matin, je filais voir si j'avais du courrier. J'avais un peu l'impression d'attendre la lettre d'un amoureux. Pendant ces deux mois, nous ne nous sommes pas quittées, à l'exception des dix derniers jours. Je reprenais la pièce et te laissai dans le Midi à ta grand-mère. Et si je n'ai pas écrit une ligne, j'ai été prise d'une véritable boulimie de lecture. Je lisais et relisais pêle-mêle, cinq heures par jour, les livres (très beaux d'ailleurs, édités par mon beau-père, le mari de ma mère, mort aujourd'hui) trouvés dans la bibliothèque de maman. Maurois, Duhamel, Mauriac ; je relus *Thérèse Raquin.* Quel livre et quel rôle ! Je découvris *Une page d'amour* de Zola et décidai de le proposer à la télévision. Je lus le dernier livre de Christine de Rivoyre. Christine est une de mes rares amies écrivain célèbre. Depuis quinze ans, l'amitié a tenu et ne faillira plus. Je rentrai à Paris. Dix jours seule... Je fis un peu la fête. Je profitais de mon célibat.

La réponse est arrivée. On m'encourageait à continuer. On me ferait signer un contrat. Etais-je contente ? Oui, allez avouons-le. Je l'étais et je ne pensais plus qu'à cela, il fallait continuer.

J'allai te chercher à Roissy. Quelle bonne idée ces séparations. Toujours cette même émotion de te voir apparaître au bout du couloir-tunnel qui de l'avion t'amène jusqu'à moi. Je ne me mets jamais en avant, mes yeux, eux, ne quittent pas le trou noir au-delà duquel ils ne voient plus rien. Tu avances très vite, tu cherches des yeux, j'attends quelques secondes et là seulement je me montre. Je donnerais beaucoup pour arrêter le temps de ces secondes-là, les remonter à l'envers comme au cinéma, les vivre au ralenti. Tant de choses se précipitent en moi. Comment faire pour tout retenir, tout garder, tout décrire ? Je ne sais jamais quel sera ton premier geste en m'apercevant. Cette fois-là tu es restée blottie sans m'embrasser et puis tu t'es détachée de moi, ton sourire coquin dans l'œil : « Tu es contente, hein, que je suis là ! »

Tu restais là sans parler, ce qui est rare chez toi, me serrant ou moi te serrant, je ne sais plus. J'aime nos séparations pour ces retours. Tu as

quelques centimètres de plus, le cheveu un peu plus blond, un peu plus long, la peau bronzée. Toute ta garde-robe est à renouveler. Ta pointure me désespère. Tu ne seras pas une Cendrillon, ma fille !

Aujourd'hui je suis à Nantes, hier j'étais à Caen, demain à Limoges. Et oui, j'ai repris la route. Presque la roulotte. La roulotte étant un nouvel hôtel tous les soirs. Les tournées, je t'en ai déjà parlé, j'en connais le rythme. Je ne pensais plus en faire. A cause de toi. Ma dernière tournée date d'au moins huit ans. Nous serons un peu séparées, pas trop et jamais très longtemps. Je crois m'être superbement organisée. Pour toi dans ce domaine, je suis imbattable. Tu connaîtras le guignol à Lyon, le lac et les bateaux de Genève et les forêts du Luxembourg. A Paris, tu seras veillée, surveillée par ceux qui t'aiment, tante, oncle, marraine, parrain et mon absence sera gommée par la présence de ma mère qui viendra habiter à la maison. Merci à elle d'être aussi présente, disponible, tendre et efficace. Quelle sérénité, quel repos pour moi !

Je regarde mon agenda. C'est bien, les pages blanches... Je n'ai plus de rendez-vous et cela va durer plus de trois mois. Je vais essayer de transformer cette tournée en temps pour écrire. Je sais ce que l'on peut gagner pendant ces heures qui n'appartiennent qu'à vous, où on est pris en charge. J'aime la régularité des tournées, elles me rassurent. Certes, l'éloignement est parfois un peu pesant, mais si on est en bonne santé physique et morale, on peut transformer ces heures qui passent en heures gagnées, en regard sur les autres, en recul sur son temps de vivre. Défaire et refaire sa valise presque tous les jours, ne pas dormir dans le même lit, dans le même cadre, peut vite devenir astreignant, mais l'éloignement, l'absence des autres portent en soi leurs fruits. Finie la bousculade parisienne, l'intrusion permanente du téléphone, le quotidien et ses contraintes. Rien de plus propice pour écrire qu'une chambre d'hôtel. Juste un fil tendu entre Paris et moi. Un sacré fil puisque c'est toi. J'ai immuablement deux rendez-vous par jour. L'heure où je rejoins ma loge avant la représentation et notre coup de téléphone quotidien. Tout à l'heure, lorsque je t'ai appelée (j'étais partie depuis le matin), ton premier mot a été : « Allô maman, ça va ton théâtre ? » Moi qui n'aurais pas aimé un enfant geignard et pleurnicheur, je suis servie, avec toi je ne cours pas ce risque.

Je vais gagner des sous dans un temps ramassé et après nous prendrons un grand mois de mars vacances-neige-soleil-montagne.

Faire une tournée est une gymnastique qui ne me déplaît pas. Changer de cadre tous les soirs ou presque est souvent un combat, et en scène je suis une gagneuse. Sans me déculotter, j'aime convaincre le public et s'il y a bataille, en sortir vainqueur. Il faut pour cela, c'est l'essentiel, être content de ce que l'on raconte en jouant. Ne pas en avoir honte. Certains soirs, le

combat peut être dur et demander un gros effort, mais j'aime cet effort. Il me stimule.

Donc, je suis à Nantes. J'écris ces lignes dans le seul snack où l'on puisse manger à quatre heures de l'après-midi. En province, on mange à l'heure. Après, on a droit au zinc et à l'œuf dur. Il faut s'y faire ou s'organiser. Je m'y fais. Je suis déjà venue jouer ici et je ne sais rien de cette ville. Elle m'apparaît belle, tentante, mystérieuse. Si je continue à n'y venir qu'à l'occasion de tournées, je ne saurai jamais rien d'elle. Où est la mer ? Où est le port ? Peut-être, en partant, pourrai-je faire un détour et aller jusqu'à eux ? Je prendrai quand même le temps d'aller revoir la galerie où Lelouch a tourné *Lola.* C'est une petite merveille. Il y a là une librairie magique, sur trois étages, une vraie griserie. Je t'ai acheté un album à colorier. Ce sera pour Lyon, où je vais te garder une semaine. Qu'on est bien dans les cafés... Vive la province ! Je me trimballe partout avec mon mini-enregistreur acheté à New York en mai dernier et mon carnet de notes. Le public de province est fidèle ; c'est peut-être lui qui peut faire dire d'un acteur qu'il a un public. Si vous allez le voir, chez lui, quand il vient à Paris, il vous rendra visite. Dans les cafés, les brasseries où pendant quatre mois je vais aller chaque jour, je prends le temps de regarder, d'écouter. Même la drague m'amuse. Quand on ne me draguera plus, est-ce que cela m'amusera autant ?

Hier à Lyon, au restaurant où je déjeunais, il était tard, il restait une seule table occupée par deux messieurs qui parlaient avec le patron. Un des deux racontait un peu sa vie à voix haute. Impossible de ne pas entendre, sinon participer. Il citait un proverbe chinois que je transcris de mémoire : « Pour réussir sa vie un homme doit : un, fonder une famille ; deux, construire une maison ; trois, planter un arbre ; et quatre, écrire un livre. » J'ai trouvé ça assez lumineux. Tu vois, Julie, il était temps que tu arrives. Tu es ma famille. La maison ? Je ne la construis pas de mes mains, mais depuis que tu es née, j'ai acheté une seule chose : une idée de maison. Je l'ai achetée par hasard, il y a un an, sur un coup de foudre. Une publicité que j'avais parcourue (moi qui déchire en général tout) m'avait accrochée. Un ton qui m'avait paru un peu moins racoleur que les autres. Carteret ? Où est-ce, ce bled ? Jamais entendu parler. J'étais curieuse. J'ai pris un train à 9 heures du matin à la gare Saint-Lazare. Arrivée à 11 h 30, j'étais très loin. Dans les rues, enfin la rue, je voyais des gens blonds, des enfants à taches de rousseur. Des Suédois ? Des Anglais ? Des Hollandais ? Bref, je suis rentrée à Paris et, quelques jours après, j'ai acheté, sur papier, une petite maison de poupée à ta mesure, dans les dunes, à 800 mètres de la mer. Aujourd'hui, la maison de poupée est sortie de terre. J'ai vu les quatre murs, le petit jardin clos et le toit-clocher qui file vers le ciel. Pas d'autos dans les rues du village champignon. Je me suis aperçue tout de suite que personne ou presque ne connaissait cet endroit. Quel bonheur ! C'est notre

première maison.

Planter un arbre ? Eh bien, je n'ai encore rien planté, mais comme nous avons un très petit bout de terre, nous pourrons peut-être le planter là. Là ou ailleurs, nous avons le temps, Julie.

Ecrire un livre ? C'est franchement ce qui m'a le plus frappée dans ce proverbe. Pourquoi un livre ? En tout cas, à en croire les Chinois, je ne serai pas très loin du but. J'aurais donc réussi ma vie ? D'ailleurs, à l'expression « réussir sa vie », je préfère « faire quelque chose de sa vie ».

Toujours à Lyon, nous sommes allées nous promener au parc de la Tête-d'Or où les biches se baladent en liberté. Tu jouais au sable. Tu construisais un château. Un grand de cinq ans s'est approché et une première fois a fait passer son auto sur ton château, le détruisant en grande partie. Tu l'as regardé, tu n'as rien dit, et tu as reconstruit. Il est revenu, et une seconde fois, s'est servi de ton tas de sable en guise de circuit automobile. Je ne bougeais pas, bien trop intriguée... Tu as pris un temps puis tu as déclaré : « Bon, et ben, je vais tout défaire, comme ça tu ne pourras plus m'embêter. » Et, joignant le geste à la parole, tu as tout balayé. J'étais fascinée. Réaction d'orgueil ? Pas seulement. On ne fera pas facilement de toi une esclave ou une victime, ma fille. J'ai lu que l'on décèle entre dix-huit mois et trois ans si un enfant sera un leader ou un suiveur... Je vous ai mis dans le train, Joëlle, qui a succédé à ta Françoise des deux premières années, et toi. Tu étais arrivée folle de joie de me retrouver, mais tu partais presque aussi contente. Quel drôle de bonhomme ! Tu vis les choses avec tant de facilité. Tu me rassures. Moi, j'ai mal vécu cet après-midi-là. Non pas tant parce que je me séparais de toi, mais depuis quatre jours, quatre-vingt-sept personnes sont retenues en otages, bloquées dans un avion, et l'ultimatum expire à 1 h 30 cette nuit. Quelle santé ou quelle indifférence il faut à notre époque pour ne pas être atteint par l'angoisse. Elle est dans l'air. On voudrait crier : non, non, c'est assez ! Un homme a dit : Aimez-vous les uns, les autres ! Mais on sait que seul le désert vous répondra. Les hommes sont arc-boutés les uns contre les autres.

A 1 h 30, dans le bistrot où nous soupions après la représentation, nous apprenions que tous les passagers étaient sauvés. Les terroristes ont été tués. Ils avaient vingt ans. Tués ? Non, ils avaient déjà choisi la mort. Le suicide.

Te protéger mieux ? Plus ? Il n'y a rien à faire de plus, seul le fatalisme me permet, par éclair, d'être insouciante.

Cet été, nous étions depuis quinze jours dans la maison roulotte de la famille du côté de ton tonton, ton vrai celui-là, puisque c'est mon frère. Une bonne idée ce remariage de notre père. A dix ans, je cessai d'être une enfant unique. J'héritai, pour ma plus grande joie, d'une boule blonde frisée de frangin qui me fit l'effet d'un cadeau miracle. Ma belle-mère et ma mère étaient aussi différentes que possible. L'une arrivait de sa Corse

natale, orgueilleuse et mal dégrossie. Maman était la belle Parisienne dans toute la splendeur de ses trente ans. Elles ne s'aimèrent pas à cette époque de réépousailles. Pourtant, mon père et ma mère se séparaient, comme on dit, à l'amiable. Mais les deux femmes venaient d'univers trop différents pour ne serait-ce que sympathiser. Aujourd'hui, leurs différences estompées, elles se sont rejointes et s'adorent. Papa en est à sa troisième femme. Drôle de famille ! Finalement assez sympathique. Comme le disait mon frère quand il était petit : « Dans cette famille, nous sommes tous unis par le divorce. »

Donc, nous étions en Corse. Ce soir-là, tu dormais dans mon lit. Je te regardais dormir, la bouche entrouverte, le souffle régulier et légèrement bruyant, ta petite main repliée sous toi. L'angoisse m'a prise. Que va-t-il t'arriver ? Que puis-je faire de plus ? Comment tout prévoir ? Tant de choses peuvent se passer… Il y a une limite au-delà de laquelle mon amour ne peut plus te protéger. Nous sommes tous des miraculés.

Tu es entrée à l'école… maternelle. Cela s'est fait en douceur, le plus naturellement du monde. Pas de pleurs, ni le premier jour ni, comme c'est paraît-il souvent le cas, le troisième ou le quatrième.

J'ai attendu les éclats, les protestations, rien n'est venu. Tu vas à l'école tous les matins, tranquille, mais si un jour tu n'y vas pas, tu as l'air de t'en moquer éperdument. Je voudrais que tu ne subisses pas trop fréquemment le sort peu enviable des « nouveaux ». A cette époque de mon adolescence, mon père était en Algérie, ma mère et celui qui devait devenir mon futur beau-père se cachaient, lui étant juif. Leur vie faisait donc que je changeais souvent de ville et d'école. Je ne sais pas comment les choses se passent maintenant, mais être un « nouveau » pour un enfant est un véritable supplice. Les anciens ne sont pas tendres et vous font sentir, par l'exclusion dans laquelle ils vous tiennent dès les premiers instants, que vous faire admettre parmi eux ne sera pas facile. J'ai des souvenirs abominables de premières récréations, d'isolement atroce. Il fallait gagner son paradis. En fait, la mécanique se démonte assez vite. D'abord, ce ne sont jamais que d'autres enfants, pas très différents de vous, mais à sept ou dix ans, on ne le sait pas, et on reste glacé, seul, avec une impression d'insurmontable. Je dois dire que, personnellement, mon martyre ne durait pas très longtemps. J'y mettais fin en réagissant par une bonne dose d'agressivité et d'indifférence qui n'étaient qu'apparentes, bien entendu. Cherchant à me placer hors d'atteinte, je mis au point une tactique : j'attaquais. Cela se révélait très efficace. Ayant gagné une partie de la bataille, je devenais souvent, un ou deux mois plus tard, le leader de la classe, la chahuteuse maison, ce qui est toujours excellent pour la popularité auprès des élèves et moins bon pour les notes ! J'ai gardé d'ailleurs assez longtemps cette façon d'aborder les choses nouvelles, les gens nouveaux. C'est ce qui faisait dire souvent que je n'étais pas très sociable ! Ce n'est pas que j'aie fait des progrès depuis, mais je crois surtout que je n'éprouve plus le besoin de me défendre. L'âge aidant, vous attaque-t-on moins ? Au fond on cesse d'être attaqué au moment où l'on serait le mieux armé pour riposter. Quelle tristesse de devoir s'armer les uns contre les autres au lieu de s'aimer, et dire qu'il n'y a qu'une lettre à changer ! (Je ne dois pas être la première à faire cette découverte, mais après tout on ne le dira jamais assez).

Tu n'es pas venue à Genève. Je me suis privée de toi. Quand tu es là je n'écris pas une ligne, et pourtant au bout de dix ou douze jours au plus, il faut que je rentre, même pour peu de temps, ou que tu viennes. J'ai besoin de me recharger. Passé ce laps de temps, l'impatience me gagne et j'imagine que je rate trop de choses… Vrai ou faux ? Je n'y peux rien. Nous

nous promènerons d'autres fois au bord du lac. Je n'ai rien vu de Genève. D'ailleurs, les premiers jours il pleuvait. Je ne sais jamais très bien combien de temps je reste dans les villes. Ni même quel jour nous sommes. Après, je crois qu'il a fait beau. J'avais un emploi du temps serré, très réglé. Réveil, thé, écrire, marcher une heure, manger, récrire, théâtre (les salles sont combles ce qui est plutôt réconfortant et joyeux), souper, dormir. A Genève, pour la radio, j'ai fait une émission d'une heure, genre « Radioscopie ». Ils m'ont donné la bande : Je pensais à ce livre. Il y a là des questions que peut-être tu me poseras un jour.

Bande témoin à l'appui, j'y aurais répondu sur le vif !

Question. — Pourquoi comédien ? Aller vers les autres ?

Réponse. — Oh, ça, ce sont encore des histoires qu'on raconte dans les journaux... Non, un comédien est un mégalomane, un comédien est quelqu'un qui a besoin d'être autre, mais ce n'est pas pour les autres qu'il choisit la comédie.

Q. — C'est un métier utile ?

Un blanc sur la bande.

R. — Je ne sais pas... Je ne sais pas du tout...

Q. — Vous apportez quelque chose ?

R. — J'apporte ma contribution, comme vous. Comme nous tous. Je ne cherche pas à démystifier mon métier. Je dis ce que je sens, ce que je vois, ce que je vie. Mettons les choses à leur place, on joue, on interprète et on se fait d'abord plaisir. Si on apporte quelque chose, c'est tant mieux, une chance, mais c'est malgré soi. Qu'on ne mêle pas à ça des histoires sublimes d'altruisme. Je regarderais d'un œil rond un acteur qui viendrait me dire qu'il choisit ce métier pour ce qu'il apporte aux autres. Nous sommes des auberges espagnoles. On nous invente, on nous met des auréoles. L'avons-nous mérité ? Pour moi, je réponds non, mais ça n'a d'ailleurs aucune importance. Ces auréoles qu'on nous accole, c'est paraît-il, la part de rêve nécessaire aux autres. Les autres ? Qui ? Le public ? Est-on si sûr qu'il ne nous accepterait pas sans le fatras, sans la sauce ? N'est-ce pas un alibi ? Certains, je pense surtout aux artistes de variété, entretiennent savamment ce mythe. Ils aiment que leur auréole brille et se voit de loin. Il faut dire à leur décharge qu'ils sont encore plus que nous soumis aux modes, aux techniques nouvelles, à l'éphémère. Pour d'autres, cela se fait souvent malgré eux, quelquefois (rarement) contre leur volonté affirmée.

« Il y a une chose qui m'a toujours laissée perplexe. Ce qu'on appelle l'héroïsme de l'acteur devant la mort de ceux qu'il aime. C'est vrai qu'il n'a pas le droit de s'arrêter. C'est un usage immuable de notre métier. Le rideau doit se lever quoi qu'il arrive. Il n'y a, à ma connaissance, aucune clause dans aucun contrat d'acteur qui lui permette, devant la peine même la plus forte, de ne pas jouer. Bien sûr, il est possible au directeur, et à

condition que tous les autres comédiens du spectacle acceptent de ne pas être payés, d'en décider spontanément. Cela dit, un directeur, même s'il vous aime bien, ce qui est souvent le cas, ne peut pas, sous prétexte que vous venez de perdre votre mère, votre mari ou votre enfant, fermer son théâtre pendant un temps indéterminé... Ce serait la ruine. Donc, nous devons jouer, dire les mots même si la pensée et le cœur sont noyés de chagrin. Mais, pardonnez-moi mes amis, n'est-ce pas une façon de survivre, d'anesthésier sa peine que de s'agripper à cette bouée tendue, à cette planche de naufragé ? N'est-ce pas une immense chance que cette obligation qui nous est faite de devoir se jeter dans la comédie, dans l'impersonnel du personnage qu'il va falloir interpréter ? Certes, il faut pouvoir, il faut trouver encore la force de parler, de marcher, de se contrôler, même en automate, mais si on y parvient, n'est-ce pas là une façon de se sauver ? Il ne s'agit pas de porter un jugement ; quand une immense peine vous atteint, il faut survivre et chacun le fait comme il peut. Ce qui me gêne, c'est le malentendu dans lequel nous place ce courage-là. Héroïsme ? C'est dans la vie de tous les jours, une fois le rideau tombé, que nous aurons à être ou ne pas être héroïques. Cela, personne n'en parle et c'est tellement mieux ainsi.

Toujours lors de cette interview à Genève :

Q. — Votre fille a trois ans et demi. Vous désiriez depuis très longtemps avoir un enfant ?

R. — Je crois que j'étais assez faite pour ça.

Q. — Assez faite pour ça ?

R. — Assez faite pour ça parce que j'aurais pu en avoir avant. J'aurais pu avoir un enfant à vingt ans. Ce n'était pas interdit. C'était un choix. A ce moment-là de ma vie j'ai refusé la maternité. Après, j'ai de nouveau désiré et attendu un enfant. C'étaient des jumelles et je les ai perdues.

Là, Julie, je voudrais t'en dire un peu plus. Je t'avais promis de m'expliquer. Avant la mort de ces deux petites filles, j'avais été enceinte trois fois, et c'est vrai que je n'ai pas voulu de ces enfants-là. Ces enfants étaient des accidents. Les hommes qui traversaient ma vie, à ce moment-là, même si je les aimais un peu ou beaucoup, ne pouvaient pas être, je le sentais, des papas en puissance. J'avais, vis-à-vis de ces choses, à tort, peut-être, des notions traditionnelles de continuité. Surtout, j'étais si peu sûre de moi. Une seule fois, par amour, j'ai accepté de ne pas garder l'enfant que j'attendais parce que l'autre me le demandait. Je l'ai regretté. C'est peut-être, Julie, mon seul vrai regret, aujourd'hui, de ma vie passée. J'adorerais vous aimer tous les deux et si par chance c'eût été un garçon, tu aurais un grand frère-papa de dix-sept ans ou dix-huit ans. Quel dommage ! J'aimais celui qui eût été son père. Pour la première fois je crus très sincèrement à l'amour. Je pensais que nous partions pour la vie. J'ai toujours pour lui

beaucoup d'estime et une tendre affection. Il est resté fidèle à lui-même, s'est épanoui, et il m'arrive de penser que si nous avions eu cet enfant, même séparés, aujourd'hui nous en serions heureux tous les deux.

Après, j'ai attendu de tout mon corps et de tout mon cœur un autre enfant d'un autre homme. A six mois sont nées, entières, bien formées, mais bien petites, des jumelles. Elles n'ont pas pu vivre. Le choc a été très violent. Il m'a laissée brisée et coupable. Je pensais à ceux que je n'avais pas voulus. J'étais punie. Dans l'armoire, tu trouveras tous les télégrammes d'affection que j'ai reçus à ce moment si triste de ma vie. Je les ai gardés, mais je n'ai jamais rouvert cette boîte. Il y en a beaucoup je crois, souvent adressés par des inconnus, et puis tous ceux de gens de ma profession, partenaires, camarades, auteurs, metteurs en scène rencontrés et quelquefois perdus de vue depuis des années et qui avaient voulu me témoigner leur amitié. Je me souviens par cœur de celui de Marcel Pagnol. « Nous connaissons ta douleur, nous y retrouvons la nôtre. » Jacqueline et Marcel Pagnol avaient perdu une petite fille. Je ne peux pas te dire s'il m'a fallu du temps pour guérir. Six années ont passé entre la mort de ces jumelles et l'annonce de ma prochaine grossesse qui était toi. Je vivais, je riais, mais il suffisait d'un regard d'enfant pour rouvrir la blessure. Je n'ai jamais moins vu mes trois neveux que pendant ces années-là, et quand je les voyais, je n'étais pas vraiment bien avec eux ! Je commençais à guérir, disons à accepter, quand tu t'annonças ! Décidément, j'ai eu une vie à surprises. Tu n'y es pour rien, ma fille, mais tu fus ma guérison… Pourvu que tu ne me le fasses pas payer trop cher.

Les dernières questions de cette interview :

Q. — Où sont vos inquiétudes ?

R. — Avec ma fille sûrement.

Q. — Vous avez peur de rater quelque chose de très important ?

R. — A son niveau, j'ai peur de tout… de tout… C'est abominable… mais je n'en ai pas l'air.

Q. — La vie est belle ?

R. — La vie n'est pas mal.

Q. — Vous êtes satisfaite ?

R. — Je ne suis pas insatisfaite… Je pense qu'il est important, pour une femme qui a passé quarante ans, de pouvoir dire qu'elle n'est pas insatisfaite. Si c'était le contraire, il y aurait tant à rattraper, et si peu de temps pour le faire.

Il y a une chose dont nous parlons déjà et qui t'intrigue, c'est que maman n'ait pas de mari. Tu ne sais pas très bien ce que c'est qu'un mari. Tu ne connais pas. Papa, tu connais. Ceux des autres, ceux des livres. Tu assimiles les deux mots mari-papa. C'est moi qui, la plupart du temps, te pousse un

peu. C'est drôle quand même qu'il n'y ait pas de monsieur à la maison. Tu en es au stade où tu me dis : « Eh bien ! si on en trouve un qui n'a pas de petit enfant, on le prendra, voilà ! »

J'attends les questions. Elles viendront. Vite, très vite, je le sais, mais pour l'instant tu me laisses souffler. Nous sommes tombés d'accord le Pr D… à qui j'ai demandé conseil et moi pour que tu saches les choses vraies. Mais celles que tu peux comprendre à quatre ans ne sont déjà plus les mêmes que celles à dire à six ans. Je sais que je vais procéder par couches, par paliers. Eviter les chocs. Faire que ces révélations que je te fais en tremblant t'arrivent le plus simplement possible. Les rendre évidentes, et surtout les dédramatiser. Te raconter que tu n'as pas de papa serait plus qu'une immense sottise, une faute. Mais il t'aura manqué irrémédiablement, pour ta petite enfance, celui qui, au sortir d'un mauvais rêve, se lève pour vous consoler et vous rassurer. Celui qui partage, qui veille, prend la main et parfois aide à la vie. Celui-là, je t'en aurais privée, et je t'en demande pardon. Plus tard, c'est toi qui choisiras quelle place il devra tenir dans ta vie. Je m'en mêlerai le moins possible.

Tu sais, Julie, je ne suis pas contre le mariage. Pas du tout. Si toi tu te maries, tant mieux. Et si tu réussis, re-tant mieux. Je souhaite que tu vieillisses à deux. Finalement… Finalement, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour un homme et une femme : se prendre par la main, et essayer ensemble d'aller jusqu'au bout. Certes, ils peuvent réaliser séparément un tas d'autres choses, mais puisque depuis que le monde est monde, qu'un des plus profonds mystères reste l'amour et la preuve est faite que nul ne peut s'en passer, alors dis-moi, qu'est-ce qu'un homme et une femme peuvent espérer faire de mieux que s'aimer ? Qu'être un couple ? Bien sûr, ils peuvent s'aimer très fort, très sincèrement pendant un temps, et si l'amour meurt se quitter, ce qui est aussi une façon de vivre à deux. C'est un peu ce qui m'est arrivé, mais je ne l'avais pas décidé. D'ailleurs, j'ai voulu en tout cas deux fois très fort me marier. Et puis le mariage n'a pu se faire à ce moment-là de notre amour et après… après c'était trop tard. Je n'étais plus sûre de moi. Peut-être avais-je trop attendu ? La question que l'on peut se poser, enfin, que je peux me poser, est de savoir si le fait d'être mariée m'aurait retenue. Franchement, je ne peux pas répondre. Je ne suis pas loin de croire que, pour moi en tout cas, le mariage m'aurait donné un autre regard sur l'autre. Engagée, je n'aurais peut-être pas voulu rompre le couple. Il me semble en tout cas que pour ces deux fois-là… je n'y suis pour rien. C'est superbe un vieux monsieur et une vieille dame qui se regardent encore, qui se prennent les mains. Pas parce que, vieux ils sont condamnés l'un à l'autre (là ce peut-être l'enfer), mais parce qu'ils se choisissent encore, qu'ils s'aiment encore, c'est beau et pathétique. Je pense toujours au désarroi, à l'horrible manque que va être la disparition du premier pour l'autre et, à cet âge, ils doivent y penser tous les jours. Tu vois, Julie, si je

n’ai jamais été mariée, ce n’est pas par le fait de ma volonté. Le hasard ? La vie est-elle tracée dans ses grandes lignes ? Je le crois, alors ma question est idiote. Je ne devais pas me marier. Il est inutile d’expliquer.

« Viens, maman, viens jouer ! »

A Paris pour deux jours. Je me gave de toi ; d'ailleurs j'aurais du mal à te quitter, tu ne me lâches pas. Personne ne peut te toucher. C'est moi qui lave, habille, pas question d'avaler un repas sans que je sois assise à côté. Nous avons dîné au restaurant avec des cousins italiens (ceux dont je te parlais au début et qui vivaient dans cet appartement où, petite, j'allais si souvent et où je fus si heureuse ; appelons-les ceux de la rue d'Artois). Il était onze heures et dans le grand lit, le mien, où nous dormions, tu étais en pleine forme et tu as inventé un jeu avec plein de modèles de coiffures dessinés par mon ami Alexandre. Le jeu s'appelait « le carnaval bizarre ». Ton imagination fonctionne sans cesse, tu inventes sans jamais être à court et moi je tombais de sommeil. Mon cousin Fred vit à Milan. Il est architecte, militant communiste. Depuis trente ans, envers et contre tout et je sais qu'il y a eu pas mal de « tout » dans sa vie de militant, il vit, pense, respire, enseigne comme un communiste. Il nous a dit une phrase qui m'a frappée. Je cite de mémoire : « Tu sais, je me demande si depuis quelques années, il n'est pas plus confortable de n'être plus communiste après l'avoir été, de dénoncer les erreurs, les abus du communisme, même si ce faisant on est totalement sincère, plutôt que de le rester. »

Il m'a beaucoup touchée, car en quelques mots, il voulait m'expliquer combien cela avait dû être difficile souvent et douloureux de rester fidèle au parti et à lui-même. Et il a ajouté : « Mais tu vois, c'est quand même à cause de ce à quoi je crois que je peux continuer d'espérer. »

Je pense qu'à travers le parti et ses directives, encore qu'il s'agisse du parti communiste italien et pas d'un autre, il reste fidèle à son idéal d'homme, à ses idées, et, pour lui, à sa vie.

Le reportage est sorti. Pour l'instant, personne à la maison ne te l'a montré. Je vais te raconter brièvement son histoire. Je la trouve drôle. Sur une idée de Denise Dubois-Jallet, journaliste à *Elle* et que j'aime bien, j'avais accepté de montrer des photos de toi, toutes prises par moi, puisque depuis ta naissance, je suis ton seul photographe. Je confiai donc quelques photos à Denise. Elle me rappelle le lendemain, la rédaction est emballée ; ils préparent un numéro sur la femme de quarante ans, la maternité. Est-ce que je veux bien faire une couverture avec toi ? Au téléphone, je dis un oui hésitant et on prend rendez-vous. Il était cinq heures de l'après-midi et je suis saisie d'une angoisse épouvantable. Je pense rappeler tout de suite Denise et me décommander. Je le fais, d'ailleurs. Elle ne comprend plus rien. C'est tout le reportage qui s'annule. Je lui promets de réfléchir, de la rappeler le lendemain. J'arrive au théâtre, et là, j'ai une véritable crise de

larmes. J'ai peur de te mettre en lumière, de te montrer, de me servir de toi, qu'est-ce que je n'invente pas encore… Il faut que je parle à quelqu'un. Je déniche mon frère à onze heures et demie du soir et je raconte. Il m'écoute en silence — mon frère écoute très bien — et, quand j'ai tout sorti, il me dit gentiment que j'en fais un peu, qu'il ne voit pas les raisons de mon inquiétude, que ce reportage sera sûrement un joli souvenir, que c'est la première fois que j'en accepte un, etc. Du coup, je me traite de folle, de demeurée, je vais souper avec une amie à qui je redéballe le tout. Elle est comédienne, elle a un petit garçon de deux ans, elle me comprend. Est-ce pour achever de me tranquilliser, elle trouve que mon frère a raison. Je n'y pense plus et nous nous faisons belles pour la photo qui a lieu le surlendemain. Toutes de mohair rose vêtues, nous travaillons pendant près de trois heures avec des récréations. Ce ne fut pas une mince affaire. Tu en as eu vite assez. Je te racontais que nous faisions des photos pour l'album, ce qui t'a paru tout à fait naturel étant donné le nombre d'albums que nous avons déjà à la maison. Tout le monde fut mis à contribution. Le maquilleur, Denise, l'assistant du photographe, furent tour à tour cosmonaute, guignol, policier, et ouf ! ce fut fait. Quelques jours après, Denise me téléphona pour me dire que les photos étaient réussies et que la rédaction hésitait entre deux d'entre elles. Le reportage vient de sortir et nous ne sommes pas en couverture… Je fus amicalement prévenue par Denise. La rédaction, partagée entre deux avis différents, nous avait mises à l'intérieur, sur deux pages quand même. Et moi, après tant d'hésitation et d'inquiétude, je fus déçue ! Il y a de quoi rire, non ? Tu vois, comme il est difficile d'être conséquent avec soi-même.

Mes séjours éclair à Paris sont comme des soleils. J'en reviens épuisée, voulant trop en faire, et refusant de ne rien perdre. J'ai un peu l'impression d'être une maman divorcée qui a droit de visite deux jours par mois ! Ce n'est pas très gai, mais ce n'est pas non plus triste puisque ce n'est pas vrai. On me propose déjà du travail pour le retour, mais ma décision est prise, rien ne me fera sacrifier notre mois de montagne. Et puis j'ai envie de partir des petits bouts de temps toute seule avec toi. On ira à Deauville se baigner dans la grande piscine chauffée et, emmitouflées, on jouera au sable sur la plage. Quel programme ! Tu es devenue Julie-projets… Combien de temps cela va-t-il durer ? Et quand tu seras grande, partirons-nous encore en week-end ? Je ne t'imagine pas grande, à part le fait concret que, mesurant à trois ans et neuf mois la taille d'un enfant de cinq ans, on peut penser que tu seras du genre grande bringue. Pour le reste, tu demeures une inconnue. Quelquefois, il m'arrive d'essayer d'imaginer ton futur. Dans ma boule de cristal, je ne vois ni ton corps, ni ton visage. Mais si je ne sais pas comment tu seras, je crois que je peux déjà dire un peu qui tu seras. *Tout se joue avant six ans.* C'est le titre d'un livre que je viens d'acheter. Je le crois. Tu seras la femme que la petite fille annonce :

coléreuse, têtue, maligne, pas très obstinée, très curieuse des choses. Tu veux tout essayer, tout faire seule, mais si ça ne marche pas, si le résultat se fait attendre, alors tu t'énerves et tu renonces. Tu n'as d'entêtements que pour les choses réussies.

Quand tu es née, ta grand-mère a fait faire ton astro-flash. Tu seras, paraît-il, une protestataire. Tu l'es déjà. C'est de ton âge, comme nous disons, nous les adultes, c'est surtout un trait commun à beaucoup d'enfants heureux et en bonne santé. Tu as le goût de l'invention. Je devrais me méfier, tu racontes un peu n'importe quoi. Tu amalgames tes souvenirs, les mets bout à bout, tu les dévides comme un long écheveau, à mémoire, les mélangeant tous sans logique apparente pour nous, mais toi tu tiens sûrement ton fil. Tu es très à l'aise partout, tu parles à tout le monde et vas d'une façon sidérante parfois vers les autres. Avec déjà beaucoup d'autorité, trop même. Tu ne te laisses pas faire, mais si on te traite mal par rapport à ce que tu attends, tu restes indécise. Cela te désarme, tu ne comprends pas très bien. On doit t'aimer. Eh oui ! Pardi, élevée comme tu l'es, le contraire serait étonnant. Tu es jalouse, terriblement. Je suis ta chose. Il y a très peu de gens à qui tu acceptes que je manifeste ma tendresse. Mais cela, je le sais, se modifiera au fur et à mesure que tu gagneras ton autonomie. Cette autonomie, je t'y prépare déjà. Même si elle doit te séparer de moi, je veux que tu l'aies très tôt. Cela me paraît être un des facteurs les plus importants pour que tu deviennes un être épanoui. Elle te servira à passer sans heurt, sans que cela fasse trop mal, de l'enfance à l'adolescence et plus tard de l'adolescence à l'âge adulte.

Vive la province ! A part notre séparation, quelle aubaine que la tournée. Depuis ta naissance, je ne me souviens pas avoir fait d'aussi bonnes grasses matinées. Et j'écris… j'écris… Je me prive même de cinéma ce qui, pour moi, est héroïque. Les chambres d'hôtels se succèdent et ne se ressemblent pas. Celle d'Arras où je suis ce soir, est toute tapissée de petites fleurs beiges et orange avec rideaux assortis, draps fleuris et petite lampe de chevet rococo. C'est accueillant et rigolo. J'ai toujours aimé l'hôtel. Pas voyager, mais l'hôtel, même à Paris. L'hôtel pour moi c'est me soustraire, m'appartenir, c'est disposer de moi sans témoin. De Mons (Belgique) à Reims, 110 km de routes mauvaises et glissantes sous la pluie. Mornes plaines. Je pense qu'il doit falloir une sacrée dose d'optimisme aux gens qui vivent ici pour être gais et heureux. Au fond, qu'est-ce que j'en sais ? L'endroit où l'on vit et où souvent l'on est né, on lui appartient et moi je vois ce pays, aujourd'hui, avec mes yeux. Ce ne sont pas les leurs.

J'aime cette brasserie de la Toison d'Or sur la grande place de Bruxelles. Je n'ai jamais su si cette place avait esthétiquement de la valeur, mais elle m'a toujours impressionnée. J'aime rester dans cet endroit. Il y a du feu dans la cheminée en permanence, on y mange des cannibales, sorte de steack tartare sur toast, excellent. J'avais acheté *Marie-Claire* comme ça, pour rien, pour feuilleter. J'ai trouvé une interview de Françoise Giroud. Je ne connais pas personnellement Françoise Giroud. C'est une femme qui m'inspire de la sympathie, de l'estime. Elle dit si bien certaines choses. Elle dit qu'elle a connu plusieurs vies et donc elle a vécu plusieurs morts. C'est vrai, Julie. Vivre plusieurs morceaux de vie, c'est accepter de vivre leur mort. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces changements vous mettent en état d'insécurité et c'est parfois, pour certains êtres, insurmontable. Les gens sont frappés d'angoisse quand une forme de leur vie prend fin. Si j'ai eu souvent la force ou l'inconscience de briser avec une certaine forme de vie qui aurait pu être la sécurité, c'est peut-être aussi tout simplement parce que je gagnais ma vie. Françoise Giroud dit à ce propos qu'être enchaînée à un homme parce qu'on ne peut pas gagner sa vie et celle de ses enfants lui paraît être le comble du malheur. Ça c'est la véritable aliénation. « On peut rester avec un homme qui vous bat trois fois par jour si on l'aime, mais pas parce qu'on ne peut pas payer son loyer. » Ta liberté d'être humain, et donc de femme passe d'abord par cette obligation : t'assumer matériellement. Il te sera bien difficile d'y échapper, à moins que votre génération invente une autre forme de société… Moi je veux bien. Pourquoi pas ? Pour l'instant, Françoise Giroud a raison. Il vaut mieux pouvoir payer ton loyer. Pour choisir ta vie, il te faudra d'abord la gagner.

Gagner sa vie, une expression qui m'a toujours paru suspecte et, en fait, totalement erronée. C'est rabaisser la vie de dire qu'il faut la gagner. Tout à coup, assise dans cette brasserie calme et rassurante, j'ai eu une telle bouffée de chaleur en pensant à toi, ma fille, que j'ai dû cesser de lire. Brusquement j'ai été triste. Toutes ces journées sans que tu puisses me sauter dessus, me poser des questions, te déverser en moi, te colleter avec moi, m'éprouver en me testant, et moi t'observer, sentir le moment où je dois, ou ne dois pas, intervenir. Toutes ces minutes que je le veuille ou non, quelles que soient les raisons, les apaisements que je me trouve, sont perdues. Elles ne se rattraperont pas. Inutile de me faire des illusions, de me dire qu'après la tournée, on ne se quittera plus, on mettra les bouchées doubles. Les bouchées doubles me rassasieront peut-être, mais ces moments, ces fractions de moments où tu auras été peut-être un peu en manque m'auront échappé, je ne les rattraperai jamais. C'est peu, trois mois, dans une vie, mais c'est énorme pour une petite fille de quatre ans dont le temps de vivre est l'instant, la minute présente… Bien sûr, je te fais des promesses… Nous irons, nous ferons… Chaque fois que j'aimais un homme avant toi, je rêvais toujours des mêmes choses : de mer, de soleil, de maisons blanches, de plages, de calme, de regards, de silence, de sourires et… me voilà repartie avec toi. Il va falloir secouer ma tristesse.

A propos du vieillissement, Françoise Giroud dit : « A part trois ou quatre personnes auxquelles on tient et peut-être encore davantage, je me suis libérée du regard des autres et c'est une forme de liberté que j'apprécie. » Tu vois ce qui m'arrive avec toi, Julie ? J'allais doucement vers ce rivage, j'étais en route, j'allais atteindre cette zone plus calme, plus tranquille, de non-compétition, d'inattention permanente de soi et du regard des autres, ce moment où l'on se dit : ouf ! je suis ce que je suis, j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai essayé de *devenir,* de faire quelque chose de ma vie, je vais pouvoir souffler un peu maintenant, les autres peuvent me regarder, je n'ai plus de comptes à rendre… J'avais fourbi mes armes pendant vingt ans, je pouvais laisser l'armure au vestiaire et l'y oublier comme un vêtement dont on se débarrasse joyeusement. J'entrais dans la quarantaine en lui clignant de l'œil, soulagée de pouvoir commencer à laisser voir mes failles et mes faiblesses. Et tu es arrivée. Toi Julie-tempête avec ton regard bleu posé sur moi, sur mon tout-moi, inlassable et aigu qui m'interroge. Il est le plus demandeur, le plus dévorant de tous les regards qui se sont jamais posés sur moi. Un enfant c'est ça aussi. Je ne savais pas. Fini pour moi l'arrivée sur la plage, la descente du bateau, on pose ses bagages, on se déchausse, on s'allonge sur le sable, on a tout le temps, et tant pis ou tant mieux pour la vague vieillesse qui monte… Tu m'as joué un sacré tour, surtout à moi qui suis une fausse active, une nonchalante avec réveil. Même plus le droit d'être moche. Il va falloir encore se faire jolie ! Je crois que je me serais très bien installée dans cette oasis-vieillesse-soulagement-solitude

consentie. Maintenant, je sais que je vieillirai autrement et que si ma vieillesse aura ses joies et ses tiédeurs, elle aura ses combats : les tiens.

« Je n'ai jamais eu peur de la mort, de la mienne. Quand la mort fauche la jeunesse, c'est intolérable. C'est le malheur absolu, c'est celui qui, d'une certaine manière, vous rend invulnérable aux autres tant ils lui sont incommensurables. Mais lorsque la mort survient à son échéance naturelle, j'ai toujours été élevée dans la notion que la mort faisait partie de la vie », dit encore Françoise Giroud, elle exprime parfaitement ce que j'ai déjà essayé d'expliquer à propos de la mort, mais je l'envie au seuil de la vieillesse de ne plus la craindre. Elle a connu l'immense malheur de perdre un fils, et sa fille est grande maintenant. Tandis que moi pour quelques années encore tu m'as rendue irremplaçable !

Tu es venue trois jours à Bruxelles. Nous avons été à l'autre bout de la ville voir un théâtre de marionnettes. Au retour, il tombait des trombes d'eau ; une dame, aimablement, nous a déposées au trolleybus pour rentrer dans le centre. Tu t'es endormie contre moi dans ce trolley qui, à un certain moment, se transforme en métro, ce qui m'a beaucoup étonnée, je ne connaissais pas. « Pourquoi je ne peux pas rester avec toi, maman ? » Oui, au fait, pourquoi dois-je te remettre dans le train accompagnée de ta gentille Joëlle ? Tu serais ravie d'aller de ville en ville, d'hôtel en hôtel, nous visiterions tous les jardins publics, si tristes la plupart du temps. Le bouquet, c'est la place des Célestins, à Lyon, en plein quartier des « rues chaudes », qui sert de cour de récréation aux enfants de la maternelle de l'arrondissement. Ce ne sont pas ces dames qui me gênent. Les maternelles étant fréquentées par les enfants au-dessous de cinq ans, je ne pense pas que leur voisinage puisse les traumatiser. Mais plutôt cette minuscule place où les gosses se vautrent dans les flaques d'eau à défaut de toboggan.

Donc, on ne se quitterait pas ; ce serait ce que toi et moi nous aimerions le mieux, mais adieu mon repos si nécessaire entre deux représentations, ma tête libre de toi et mes pages d'écriture. Tu es envahissante, ma fille.

Aujourd'hui, je suis à Charleroi et j'ai le dos en compote. Pourtant, je n'ai pas joué à maman-cheval pendant ton séjour bruxellois mais je t'ai portée un peu. Tu aimes tant ça. Tu reviens me voir avec ta grand-mère au Luxembourg, je vais vite me soigner.

Je ne voudrais pas que tu ressembles plus tard aux deux jeunes filles qui étaient dans ce magasin chic de Bruxelles où j'étais entrée avec des envies de cachemire plein la tête et le corps et bien décidée à dépenser mes sous, ce que j'ai fait d'ailleurs. Il y avait là une dame avec ses deux filles, vingt ans, bon genre, chic et tout.

« Maman ! c'est divin, regarde. »

La vendeuse venait de sortir de derrière les fagots les dernières créations de printemps.

« Vous êtes les premières à les voir mesdemoiselles, ces modèles ne sont

même pas encore chiffrés. »

Et les deux jeunes filles s'extasiaient, mettaient devant elles les longues-jupes-à-fleurs-avec-châle-assorti. La directrice arriva sur ces entrefaites.

« Il me semble vous avoir déjà vue, madame, à Paris peut-être ?

— Peut-être chez Givenchy, répondit la dame.

— Ah oui, c'est cela, j'y travaillais effectivement. Vous avez vu ces merveilles, et elles vont si bien à vos filles... Elles se ressemblent et pourtant elles ont chacune un genre si différent.

— Eh oui, ronronnait la mère, elles ont à peu près la même taille mais ont chacune leur style. »

Et moi, entre deux essayages cachemire, je sentais la moutarde qui commençait à me piquer le nez à voir ces pisseuses, la mère et les deux filles, et cette horrible vendeuse qui en remettait dans le style brosse à reluire. Ça ne doit pas être drôle d'être vendeuse mais celle-là elle était bien dans son rôle d'esclave servile de luxe. Vive Prisu et les vendeuses qui vous font la gueule ! Et quand elles sont un peu souriantes et aimables, je me dis toujours qu'elles ont bien du mérite. C'est à elles qu'on devrait la remettre, la médaille du même nom ! Tu ne ressembleras jamais à ces greluches de luxe et si tu as de l'argent pour t'acheter des fringues dans les magaasins chics et chers, tu ne feras pas tant d'histoires sinon tu recevras des fessées de ma main maternelle.

Il se passe des choses dans les grands magasins. Toujours à Bruxelles, je décidai d'acheter une robe, enfin quelque chose pour te nipper. Je me baladais dans les rayons. Une maman en faisait autant avec ses deux fillettes de dix et douze ans environ. A un moment, elle tira une robe, la mit devant sa fille pour juger de l'effet. La petite regarda le prix et, avec son gentil accent belge :

« Tu as vu, c'est cher, maman.

— Ne t'occupe pas de ça, c'est pas toi qui paie, fut dit sur un ton nerveux et brusque. »

J'ai attendu quelques secondes, et avec le sourire (le sourire, c'est indispensable quand on se mêle de ce qui ne vous regarde en principe pas) :

« Oui, dis-je, mais c'est une bien gentille réflexion. »

La maman m'a regardée, le visage assez beau, elle a hésité un peu, a souri, a regardé sa petite fille et a répondu :

« Oui, c'est vrai. »

Et moi je suis repartie toute contente. Je suis bonne pour le recyclage !

Ce soir à Charleroi, nous aurons à affronter un théâtre grand comme une cathédrale. *Même heure l'année prochaine,* c'est l'histoire de la rencontre d'un homme et d'une femme. Une rencontre qui durera vingt-cinq ans. La bataille sera rude pour mon ami Jean Piat et moi perdus dans cet immense cadre. Dans ma loge, tout en me maquillant, j'entends, à 19 h 45, pour la

cinq cent et uniéme fois, le bulletin « Inter-service-mer du soir ». Ma culture est succincte et mes lacunes énormes. Je n'ai jamais très bien su, ni compris ce que c'était que la poésie. Ce mot reste assez abstrait pour moi, ce qui fait dire à un de mes amis « c'est ça la poésie ». Oui, d'accord, mais où sont les critères ? Où est la bonne, la mauvaise, la vraie et la fausse ? Bref, à mon âge j'en suis à peu près au même point qu'un enfant de dix ans, ce qui est assez consternant. Et ce bulletin maritime me réjouit. Je ne m'en lasse pas. Comme je n'y connais strictement rien, j'ai donc l'énorme avantage de pouvoir imaginer, sans limite. C'est un peu comme si j'entendais une langue étrangère dont je ne comprendrais pas les mots mais dont j'apprécierais la musique. Je voyage donc tous les soirs du sud Irlande à ouest Ecosse — du sud Gascogne à nord Gascogne — de ouest Sardaigne à... Gênes... Je me déplace en millibar (j'écris phonétiquement, ignorant l'orthographe de ces mots et ne comptant pas me renseigner). Le millibar, ça me rappelle l'espèce de caramel en bâton, friandise prisée des enfants. Je voyage à la vitesse de six, huit ou dix Beaufort... J'imagine des viking banks avec d'énormes moustaches blondes ou rousses... des fisher banks en énormes bancs de poissons argentés... et rien ne me paraît plus poétique que les froids ondulants, les petites dépressions, les vents fléchissant ou les anticyclones. Où sont les rêves de sandettie, de fladen bank et utzire ?

Je quitte en général mon hôtel vers sept heures et demie. Les villes sont glacées, désertes. Nous sommes maintenant début décembre. On sent plus fort en province que les gens sont rentrés chez eux, au chaud. A Paris, rien ne commence, ni ne s'arrête vraiment, les gens sont un peu partout en même temps. En province, il y a un vrai rythme, un temps défini pour faire les choses et je trouve, tout compte fait, que cela a bien du charme, c'est rassurant. J'arrive au théâtre après ma petite promenade solitaire et glacée. Renée, mon habilleuse, a préparé la loge où il fait en général bon (presque toujours, et quand ce n'est pas le cas, je râle dur), je branche mon poste et, après mon voyage en mer, j'écoute les informations de vingt heures. Mes objets de maquillage sont scrupuleusement à la même place que la veille. J'y tiens beaucoup, cela me fait gagner du temps. Je fais du par cœur. Tu vois, Julie, ce n'est pas le bagne une tournée. Les gens qui viennent nous voir viennent heureux. Nous leur faisons un cadeau et ils nous remercient. Paris devrait en prendre de la graine. Je supporte de moins en moins le Parisien qui se croit obligé d'avoir l'air blasé pour être dans le coup. Le parisianisme m'ennuie au plus haut point. J'ai tant aimé Paris mais je pense décidément que ce n'est pas le centre du monde.

Je viens d'y passer cinq jours. C'est dur, ces arrivées et ces départs. Cela semble d'ailleurs te perturber un peu. Je le constate pour la première fois. Tu passes quand je suis là de l'amour fou, exubérant, au gros caprice. On ne sait plus par quel bout te prendre et comme je ne viens pas passer quelques jours auprès de toi pour jouer les gendarmes... que faire ? Parfois,

il me semble que c'est bien de me détacher de toi, je me retrouve et c'est mieux pour toi aussi après. Quand nous sommes ensemble, je me préserve si peu. Je repars pour vingt jours, peut-être plus. Quand nous sommes séparées, toi tu n'es pas seule, mais moi quand je te quitte...

Colmar. On dirait (en beaucoup mieux) un décor construit dans les studios d'Universal à Los Angeles. Incroyable. On est étonné de voir circuler des gens habillés comme tout le monde. Où sont les coiffes, les gros nœuds alsaciens et les bonnets ? Ville rassurante et secrète qui a gardé tout son caractère. Elle ne cherche à imiter personne. Elle existe telle qu'elle est, fière et heureuse, me semble-t-il. Ce soir, je suis « gribougne » (lire cafardeuse, enchifrenée). Pas la moindre envie de jouer. Pire, de me montrer. Ce sont, et c'est encore plus douloureux pour une femme, ces soirs-là, qui me pèsent si fort dans le fait de faire du théâtre. Se montrer. Une moyenne de sept cents ou huit cents paires d'yeux, braquées sur vous et encore un peu plus dans cette pièce où nous ne sommes que deux à capter l'attention. Ce soir pas envie de me préparer, de me faire ma tête. Une formidable envie de me rouler en boule dans ma vieille robe de chambre (je dis vieille non par misérabilisme, je la portais dans *Douce Amère,* la pièce de Jean Poiret, il y a huit ans !), de rester chaudement installée devant la télé. Il est 7 h 30 il va falloir y aller pourtant. Et puis ça me paraît bien long ce 23 décembre où je vais te rejoindre.

A minuit, j'allais mieux. Je mourais de faim. C'est un de mes bons moments de la vie cette faim que j'ai immuablement après avoir joué. Bien ou mal, mon travail est fini. Je cesse d'être en danger. J'ai toujours été une mangeuse de nuit. Déjà petite, ma grand-mère marseillaise préparait pour mon grand-père et moi des casse-croûte nocturnes. La nuit, j'ai faim comme après l'amour.

J'ai bien bu, bien mangé en compagnie de mes deux hommes, Jean Piat et mon administrateur, j'allais nettement mieux. Ça, c'est quelque chose que depuis quatre ans je n'avais pas connu. Avoir deux hommes pour moi toute seule qui s'occupent de moi. Etre prise en charge. Tout est organisé pour moi, il me suffit d'être à l'heure au théâtre et prête à repartir le lendemain. Pour le reste, mon gentil administrateur s'occupe de tout. C'est chaleureux et reposant, et je dois beaucoup à cet homme qui est toujours gai, amical, drôle et présent.

Il m'est venu une idée absurde : Et si j'allais tourner comme ça toute ma vie. J'entendrais de temps en temps ta voix muer au téléphone. Mon visage s'estomperait et je deviendrais un mythe. Maman-absence. Je continuerais à tourner autour du monde avec mes maquillages, mes perruques, mes loges, les rideaux qui se lèvent dans le silence et se baissent quelquefois sous les applaudissements, et une petite fille au bout du monde qui pour moi aurait toujours quatre ans. Non Julie, je te jure que je ne serai jamais cette maman-là. Il faut que je te garde une vie de tous les jours. Avec moi

t'attendant à la sortie de l'école. C'est très important je m'en suis aperçue, la sortie de l'école. C'est triste un enfant qui attend car on est en retard. C'est je crois, pour lui, le commencement de l'angoisse que cette attente qui ressemble de si près à un abandon. Donc, je serai là le plus souvent possible... C'est promis.

Le cafard persiste. Je suis comme la pluie fine qui tombe sur Lausanne. Oh ! ce n'est pas grave mais j'ai atteint ma cote d'alerte. De quand date mon dernier séjour parisien ? Tu t'éloignes de moi, je te vois de plus en plus mal, comme à travers une vitre embuée et si nous n'allions plus jamais nous reprouver...

Le soir, je jouais à Vevey, charmante petite ville à vingt minutes de Lausanne. Je suis partie maussade et envahie de lassitude de la racine des cheveux à la plante des pieds. Je me suis fait ma tête comme une automate et... le miracle s'est produit. Le public m'a eue. Il m'a tant donné que je n'ai plus pensé qu'à lui faire plaisir. Il écoutait, riait, réagissait à tout, au bon moment. Il nous aimait quoi ! Dans chacun de ses rires il nous disait merci de jouer pour lui. C'est rare tu sais, Julie, mais tu vois ça arrive. Je crois bien que cela n'arrive plus qu'en province. Après la représentation, nous sommes allés dans le petit restaurant à côté du théâtre, le seul qui reste ouvert après le spectacle. Le patron avait bien voulu nous attendre. Il nous a fait cuire des filets de perches pêchées du matin. « Profitez-en, demain ils seront congelés. » III y avait là quatre femmes qui sortaient du théâtre. Trois générations. La grand-mère quatre-vingt-dix ans, la mère, la fille et une amie vigneronne comme elles. Ces quatre femmes étaient venues d'un petit village à quelques kilomètres de là. Elles m'ont parlé de ma carrière, de mon travail dans la pièce en termes simples et intelligents, le regard direct, la poignée de mains ferme et nette. Elles se souvenaient de *Rendez-vous de juillet,* de *la Marie du Port,* du *Cas du Dr Laurent,* des *Boussardel.* J'étais épatée et émue. Ce sont ces gens-là, Julie, qui sont ma récompense, que j'aime et qu'il faut savoir reconnaître. Ce sont eux qui firent dire à Elvire Popesco, lors d'une de ses tournées « Tu vois c'est moi qui ai raison de me déplacer. A Paris ils viennent pour voir si j'ai de nouvelles rides, ici ils viennent parce qu'ils m'aiment. »

Ça y est, depuis déjà deux semaines, je suis au creux de la vague. Normal à la fin du troisième mois : la fatigue physique, la saturation, le ras-le-bol des voyages, des valises. On supporte de plus en plus mal les inconvénients, les inconforts de la tournée. Je parle surtout des inconforts professionnels, comme à Tunis où je n'ai jamais eu aussi froid tant dans les coulisses que sur la scène. Nous jouions dans des décors construits sur place et qui, en l'occurrence, étaient innommables, désolants. Quel mépris pour ceux qui viennent jouer ! On devrait refuser de présenter un spectacle dans des conditions aussi navrantes. Seul le public nous consolait.

A Marseille, il n'y a qu'un seul théâtre digne de ce nom et les tournées n'y passant plus, nous jouons dans une salle de patronage ou à peu près, pas antipathique mais abominablement équipée. Par deux fois, ce soir-là, nous avons dû nous arrêter et recommencer la pièce, la lumière ayant sauté. Encore heureux de passer là ; l'année dernière, les comédiens en tournée jouaient dans un cinéma porno. L'après-midi on collait leurs affiches sur les photos pornos pour les besoins de la représentation. A Marseille !

Repos pour quelques jours. Noël de femmes dans la maison de Valbonne, chez ta grand-mère. Nous ne nous quittions guère, il fallait jouer, jouer sans fin avec les cadeaux, et moi aussi je devais jouer, deux fois même, le jour du 25 décembre à Nice et à Cannes. Je marchais au radar. Je te quittai à nouveau. Bordeaux, Mont-de-Marsan. Allez encore un petit effort, j'arrive au but et au bout. Dans huit jours, c'est la quille. Perpignan. Avant-dernière étape. La dernière fois que j'y suis venue, c'était il y a cinq ou six ans. Un amoureux m'attendait. Il m'avait paru charmant ce petit aérodrome. Nous allions passer quelques jours à Barcelone. Perpignan, Barcelone, sont restés de joyeux et amoureux souvenirs. Ce fut une gentille histoire de courte durée qui (il faut bien que cela arrive au moins une fois) ne se termina pas joliment. Pourtant, je suis quelqu'un que l'on doit pouvoir quitter bien, enfin il me semble. Il l'a mal fait. Il me déclara lors de l'un de nos derniers déjeuners en tête à tête, qu'en panne de sujet à cette époque (c'est un écrivain) il m'avait inventée, mais que maintenant ayant retrouvé une source d'inspiration, il n'avait plus besoin de moi. Drôle d'oiseau ! Cela m'a un peu refroidie quant aux « créateurs » que j'ai pu rencontrer par la suite ! Pourquoi ai-je pensé à lui ? Cette histoire fut brève et a peu compté. Pourtant, quand je suis arrivée par la route aux abords de Perpignan, et que j'ai vu le panneau indicateur « aérodrome », ces images sont remontées vivantes à la surface, je sais même que je portais en descendant de l'avion de Paris un pantalon en flanelle grise, un chemisier beige et marron, un

gilet de cachemire gris et un petit foulard beige autour du cou, le tout soigneusement choisi avant le départ. C'est gai et heureux de s'habiller pour un homme. Moi, j'ai toujours aimé. Je ne regrette pas ces moments, même malgré leur fin un peu aigre, mais il me semble que cela ne pourrait plus m'arriver... Depuis que tu es née et uniquement à cause de toi, je sens poindre en moi une sorte d'instinct de préservation. Quel dommage ! Les hommes-dangers, les faucons et les aigles, sont les plus drôles, les plus séduisants et je ne peux plus me les offrir. Ah là, là ! T'aimer n'est pas une sinécure. Montherlant a-t-il raison quand il dit dans *les Jeunes Filles :* « On perd l'insouciance quand on aime, on diminue ? » Moi, j'aimais l'amour. L'amour-danger. Ai-je encore envie d'être amoureuse ? Oui, sûrement, et ce flash perpignanais est un signe. Je crois qu'à cet instant en entrant dans cette ville j'ai eu le goût vif de ce que je porte en moi, une sorte de nostalgie de l'amour, de moments heureux de femme que je ne connais plus depuis ta naissance. Je ne suis jamais restée si longtemps sans vivre un amour. Peut-être est-ce parce que je vis le nôtre que je n'en attire pas d'autre. Est-ce ta présence engloutissante ou le hasard qui fait que depuis mon coup au cœur pour le monsieur qui m'a aidée à te faire, je suis si sage, calmée, à peine regardeuse ? Peut-être n'était-ce pas pour moi, pendant ces trois années, le temps des rencontres.

Ma dernière ville fut La Rochelle, je ne connaissais pas. Encore une de ces villes comme Colmar, que l'on n'a pas défigurée, qui existe, qui vit. C'est très beau. Je suis rentrée à Paris avec des envies de province, de vie au rythme des saisons, de temps laissé à la réflexion, de maisons (toujours), de jardins, d'animaux pour toi, enfin de rêve !

Voilà ! c'est complètement fini comme tu dis. La fatigue dans les os. Envie de rien. Tu vis. Tu es là à côté de moi. Dormir. Ne plus entendre parler de maquillage, même pas le courage de me laver les cheveux. Attendre sans se forcer, émerger à nouveau. Je sais c'est un luxe et beaucoup de femmes ne peuvent pas se l'offrir. Moi, je peux, pas longtemps... Retravailler, oui bien sûr. Le tiers provisionnel vient d'arriver. C'est un sacré truc les impôts pour vous pousser au boulot.

Il y a huit jours que je suis rentrée, et je sors à peine. Je regarde la télévision, vautrée. Une très belle et pathétique émission de Serge Moatti sur les enfants abandonnés. L'émission « Apostrophes » de Bernard Pivot où je fais connaissance d'une femme délicieuse Emilie Carles, l'âge du siècle. A Pivot qui lui demandait : « Les femmes sont-elles plus heureuses qu'à votre époque ou seront-elles plus heureuses avec ce qu'elles se préparent ? », elle répondit : « Oui, les femmes ont fait beaucoup de choses, c'est mieux pour elles maintenant, mais je crois que tant qu'il y aura des gosses malheureux, opprimés, quelque part, aucune femme ne pourra être heureuse. » Elle s'en fout, Emilie Carles de passer pour une naïve. Les gosses. Je me demande si ce n'est pas la seule chose qui me révolte encore : je n'ai plus guère de révolte, je sais que c'est mal mais c'est ainsi. Je pense que les adultes n'ont que ce qu'ils méritent et que de toute façon ils se démerdent toujours. Ils trichent. Pour les gosses, je retrouve ma colère. « On n'a pas le droit de gâcher des êtres, des âmes, tout un avenir, et je pardonne mal à tous ceux qui gâchent l'enfance. C'est un péché sans rémission. » Ce n'est pas dit par moi, mais par Gilbert Cesbron. Il a raison, une société qui gâche l'enfance, c'est une société perdue. Les gangsters ont toujours existé mais il fut un temps où ils respectaient l'enfance. Je voudrais qu'au moins l'Europe redevienne un pays où l'enfant est sacré.

C'est un désespoir et c'est une honte pour une civilisation. L'enfant, le petit enfant attend tout, ne sait rien, il est fou d'amour, de croyance. Il faut être en colère quand on touche aux enfants. Dans le film *Julia* (qui est une merveille), à un moment Vanessa Redgrave dit à Jane Fonda :

« Te mets-tu toujours en colère comme autrefois ?

— On me le reproche assez.

— J'aime ta colère, que personne ne te l'enlève. »

Elle a raison, Julie. Il faut garder ses colères. Elles sont précieuses. Elles sont toi. Toute ta vie, les autres (pas ceux qui t'aiment vraiment, ils croiront te préserver), mais les autres, tous les autres essaieront de les atténuer jusqu'à les gommer complètement. Résiste-leur Julie, ne te laisse pas faire. Si tu as de mauvaises colères, j'essaierai d'en faire le tri. Je serai une vieille dame et tu pourras me croire. Je me vois très bien après cette période d'eau calme, de renoncement presque que je viens de traverser, redevenir une pétroleuse de soixante ans. Oui, il me reste encore de la colère. Pour les enfants, les vieux, les vrais désarmés, ceux qui sans nous les adultes ne peuvent rien.

Tu évolues, ma fille. L'autre soir je sortais, ma robe ne t'a pas plu, trop noire.

« Quel âge as-tu maman ? »

Ah ! ça c'est nouveau. Ce doit être le genre de question que vous vous posez tes petits copains et toi à la maternelle. Prise de court, j'ai répondu une phrase-question idiote du genre : Pourquoi me demandes-tu ça ? Cela me donnait toujours le temps de gamberger. Et puis, eh ! oui, j'ai eu peur. Si je t'avais dit mon âge, bien que tu n'aies qu'une notion très vague de ce que représente le temps, les années, je risquais de m'entendre dire : mais c'est vieux ça, ou quelque chose dans le même genre. Alors j'ai biaisé, trouvé une astuce vaseuse : « Tu sais, les grandes personnes n'aiment pas qu'on leur demande leur âge ! »

Tout en trouvant que ce que je disais était complètement stupide. J'aurais aussi bien pu répondre une phrase sublime du genre : « Je n'ai pas d'âge puisque je suis ta maman. » Ça, tout de même, je n'ai pas osé. Mais comme tu vas remettre ça sur le tapis dans pas longtemps, il va falloir que je trouve quelque chose de possible ou alors que j'avoue mes quarante-cinq piges, avec tous les risques que cela comporte. Après tout, pourquoi pas ? « C'est vieux ça maman, quarante-cinq ans ? » Vieux ? qu'est-ce que c'est vieux ? Je ne sais pas moi, demande à tes copains, ils vont peut-être te dire *elle est vieille ta mère* et alors, toi, tu seras vexée, tu seras capable de te bagarrer pour ça, ce que je trouverai très mignon de ta part.

Garder son mystère, comme dit une de mes amies. Elle a peut-être raison. Ne pas tout dire, ne pas tout expliquer. Une maman un peu fée, un peu sorcière, inaltérable. Hum ! Enfin, on peut toujours essayer de suivre cette ligne-là et de gagner du temps.

Il fait un froid de canard. L'hiver resurgit avant de mourir. Je reste à la maison. Tu veux lire des livres de grands. Nous feuilletons une série de revues sur le théâtre qui vont de 1898 à 1914, la danse, l'art lyrique, le vaudeville, il y a près de vingt volumes. Je prends très rarement de temps de les regarder. Je me régale. Je voudrais rester deux mois chez moi sans sortir.

Chambre 434. L'hôpital d'Aubagne. On opère mamie d'une fracture du col du fémur. A quoi bon ? Je sais, c'est l'opération avec toutes ses misères et probablement aucune guérison au bout ou bien attendre la mort dans son lit. Opérons. On l'emmène. J'attends dans le couloir. On m'a rendu deux heures après une petite vieille, vivante, qui appelait sa mère. Le col, lui, est redressé mais elle… ses forces s'épuisent. Je l'ai gardée deux jours. Je passe mes deux journées entre mon enfant de quatre-vingt-dix-huit ans et trois merveilles de petites Algériennes en attente d'être opérées ou déjà opérées. Quatre ans, cinq ans, six ans. Arthrose de la hanche, scoliose. Djemilla, la plus petite, vit sur le dos, attachée, les deux jambes écartées en extension. Elle ne souffre pas. Elle est là depuis un mois, venue d'un autre centre. L'Algérie, la mer, elle ne se rappelle pas. Courir, sauter, respirer, elle ne connaît pas. Aïssa, elle, a déjà été opérée. Ses jambes pendent pour l'instant encore inutiles. Elle est follement gaie et autoritaire, elle rampe sur son lit et attrape tout ce qui est sur son chemin. Cynthia, la plus grande, est calme, des yeux noirs immenses, sa hanche droite ressemble à un petit porcelet mis en broche pour le réveillon de Noël. Elle exige qu'on la fasse manger alors qu'elle est très adroite de ses mains, mais c'est son plaisir. Leurs parents, algériens, n'ont aucune possibilité de venir les voir. Elles ont pour famille les chirurgiens, les rééducateurs, les infirmières. Je fais des jus d'oranges, installe les oreillers, vais acheter des jouets. Ouf ! Elles les cassent aussi vite que toi et râlent dur pour avoir celui destiné à l'autre. Ma boule dans la gorge se dénoue, elles sont aussi capricieuses que vous autres, les enfants heureux. Seule, Cynthia a, par instants furtifs, les yeux tristes et me regarde fixement. La résignation chez un enfant est intolérable. Quand Djemilla (la petite attachée) sourit et me tend ses bras cela me fait l'effet d'une énorme vague. Je sors dans le couloir. Je dégouline de partout.

19 heures. Dans l'avion. Je viens d'abandonner mamie et mes trois brugnons. En partant, ma grand-mère m'a dit : « Tu sais, je crois que j'ai envie de manger, de chanter, d'écrire (elle finissait d'écrire ses mémoires), enfin, j'ai envie de vivre, quoi. ».

Atteindra-t-elle le 15 avril et ses quatre-vingt-dix-huit ans ? Combien de temps vais-je faire le va-et-vient Paris-Aubagne ?

Février a passé. La fatigue ne décolle pas. Mamie est retournée dans sa maison de retraite, elle ne quitte plus son lit. Elle souffre. J'ai revu Djemilla, Cynthia et Aïssa. Il ne faudrait pas venir trop souvent. Elles s'habituent, ou alors il faut venir et revenir. J'y pense. Les suivre ? Où iront-elles après ce passage à l'hôpital d'Aubagne ? Je n'avais pas vu d'enfants malades, blessés dans leur corps depuis... Oh ! des années. J'ai honte ! Que faire ? Qu'ai-je donné ? Quelques heures, un peu d'amour. L'impuissance. La paralysie. Les images restent. Djemilla restera comme un reproche.

« Qui c'est Dieu, maman ? » Je ne sais pas, je ne comprends pas Julie. Sans ces enfants du malheur je pourrais, je voudrais peut-être faire un effort, mais avec eux... Je ne veux rien comprendre, seule la révolte m'habite, le doute, et encore il faut que le hasard vous colle le nez et le cœur dessus !

Djemilla, tu n'es qu'un symbole. Ce matin tu criais et pleurais à grosses larmes, tes petits bras repliés sur tes yeux pendant qu'on réinstallait tes jambes atrophiées sur tes engins de fer. Encore toi, on te fait du mal mais on veut te guérir, tu courras peut-être un jour, mais les autres, les centaines, les milliers d'autres frappés par l'injustice, la violence, l'intolérance ça veut dire quoi ? C'est notre faute à nous les adultes, les biens portants. C'est ça ce que nous racontent les religions ? Racheter nos péchés ?

Tu n'es pas baptisée, Julie. Eh non. Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ? Le malheur, l'injustice, la souffrance des enfants, je ne trouve rien, aucune explication, aucune justification. Ne pas accepter ? A quoi ça sert. Je ne fais rien, pas plus que la plupart d'entre nous, au moins je ne me réconforte pas dans une religion quelle qu'elle soit qui permet cela. A toi de te débrouiller avec ces choses plus tard. Cet homme qui est venu, Jésus, il ne voulait pas ça. Il y en aura un autre, peut-être, un jour qui punira tous ceux qui font de l'enfance un malheur. Il y a les malheurs que l'homme peut empêcher, ceux qu'il déclenche lui-même et que nous acceptons tous par lâcheté ou indifférence. Pour les autres ceux contre lesquels on ne peut rien, paraît-il, comme la maladie, l'atrophie, la diminution physique des hommes de bonne volonté, et il y en a, trouveront le moyen de les supprimer. Alors avec le premier type et les autres, on fera une nouvelle religion, et là je te jure, je me mettrai de l'eau sur la tête, sur les pieds, où l'on voudra, du sel, du poivre sur la langue, je m'immergerai, je prierai (si cela s'appelle des prières), j'apprendrai des commandements, si cela s'appelle commandements, enfin bref, j'entrerai en religion. Je croirai.

Comme dit la chanson de Brel « Je t'avais promis Deauville et tu n'as pas eu Deauville »... et ses châteaux de sable, mais tu as la neige. Je te regarde glisser sans bâtons tes bras tendus comme les ailes d'un oiseau. J'avais besoin de cet air blanc. Je respire, je vis au rythme de tes écoles de ski, je ne fais rien.

Mars a passé. Je quitte Briançon où tu vas continuer à glisser sans moi. Les gares jusqu'à Marseille ont de jolis noms : Meyrargues, Manosque, Sisteron... je quitte Briançon à 5 heures du matin, il fait nuit. Mamie est morte. Je vais vers elle.

J'ai détesté l'enfouir dans ce trou trop profond, humide et noir, elle qui aimait la lumière, le bruit, la ville, les gens. Cela m'apparaît comme un abandon irrémédiable de ma part. Que faire d'autre ? Elle y tenait pourtant à « son caveau de famille ». Quand, après l'avoir doucement embrassée, le couvercle s'est refermé sur elle, j'ai senti que je perdais le dernier témoin de mon enfance. Une enfance un peu solitaire mais finalement enviable car si mes parents ne m'ont jamais donné la maison, les confitures, les armoires-remplies-de-linge-sentant-bon-la-lavande, je dois les remercier de ne m'avoir jamais imposé aucune contrainte. Ils n'ont pas essayé de se retrouver en moi, ne m'ont pas demandé de réaliser ce qu'ils avaient raté. Devant moi une famille un peu bancale mais une famille quand même et l'espace, la liberté. A moi d'en profiter. J'ai eu l'immense chance de connaître tous mes grands-parents. Mon enfance, c'est eux.

Çà y est, Julie. J'ai réémergé. Le teint est hâlé, le cheveu coupé. Maman fait la fête. Non, ce n'est plus maman. C'est moi. Toute seule. Il y a longtemps (depuis ta naissance peut-être) que je ne m'étais sentie aussi proche de moi. L'envie de plaire, des autres. De me montrer. J'achète des fringues, je claque du fric, signes qui ne trompent pas. Je dîne, je soupe, je danse, je galope et je jette un cil sur les hommes. Serait-ce mon dernier sursaut ? « L'enfant, l'adolescente, la femme, l'épouse, la mère, la vieille, la morte », écrit Marie Cardinal dans *Une vie pour deux*. La femelle qui est en moi se redresse-t-elle et prend-elle conscience du temps qui lui reste avant la vieille et la morte ? Je sais, j'ai sauté l'épouse… Et que veux-tu, la comédienne la plus douée ne peut pas prétendre à tous les rôles…

Qu'est-ce donc que cette envie soudaine, à la fin de ce petit livre écrit pour toi et pour me faire plaisir, de vouloir que la femme (l'autre, tu sais, celle d'avant toi) s'ébroue de nouveau, s'étrille, se remette dans la lumière ? L'instinct peut-être ? L'animal, la louve, la lionne sent-elle que le terrier, le nid, l'abri sera un jour déserté ? Pourtant, elle sait aussi qu'elle léchera tes plaies, pansera tes blessures, calmera tes angoisses chaque fois que tu viendras vers elle et qu'elle se couchera près de toi, sur toi, pour te faire de l'ombre quand tu souffriras et que la lumière te blessera…

Si un jour je te dis que je t'aime me répondras-tu : « Je sais mais ça ne suffit pas. » Que me restera-t-il encore à faire ? A accomplir ? Un jour me jetteras-tu de ton corps, de ton cœur sans que cet éloignement te fasse comme moi mourir d'anxiété ?

Alors la peur ? Celle de me projeter seule dans le futur sans compagnon de vie ? La nostalgie du couple qui, avec le temps, se fera plus aiguë ?

J'ai l'inconscience, je te l'ai dit, de ne pas me préoccuper de cet avenir-là. Je n'ai jamais vécu dans le futur, ni en fonction de lui. Maintenant, le tien me suffit.

Me préserver ? Non, je sais d'une façon formelle que si tu dois me faire du mal (et je te demande de n'en pas tenir compte), je ne me défendrai pas. Je n'ai pas d'armes. N'en aurai jamais. N'en désire pas.

Alors, une réaction de santé provoquée par la mort de ma grand-mère… Une façon à moi de lui rendre un tendre hommage à elle qui, à quatre-vingt-dix-sept ans, voulait encore la vie… Ou tout simplement avais-je besoin, après ces cinq mois d'hibernation, de me sentir vivante. Tout se liait probablement.

« Maman, tu sors ? » Eh oui, à neuf heures, quand tu vas au lit, je m'échappe et je m'appartiens. Il faut, il faut absolument que je ne gâche pas ce temps de répit que tu me laisses. Quatre ans pour découvrir que je

dois aussi exister sans toi, même si quand je te dis : « Maman ne peut pas toujours rester seule », tu me réponds : « Tu n'es pas seule, tu m'as. »

Je sais maintenant que je dois me réapprendre. Tu n'es pas moi et je ne suis plus toi. Je dois être moi avec toi à mes côtés. Tu es sur tes rails. Je peux reprendre possession de moi-même.

« Et moi, maman ? » Toi, tu es à mes côtés pour le toujours que tu voudras, mais laisse-moi souffler un peu. Laisse les autres me regarder et m'approcher. Notre vie à deux commence. Laissons l'armoire ouverte, il reste encore plein de place pour les images de ta vie.

Que va-t-il m'arriver ? Je ne me sens plus dangereuse pour les hommes, ni pour les épouses. Je ne cherche ni à garder, ni à posséder, ni à me caser. Enfin voici venu le temps de l'aventure. De la vraie. Des rencontres joyeuses, mystérieuses, éphémères, acceptées. Sans lendemain, ni devenir. Tu es mon avenir, Julie. Je retrouve mon droit d'être heureuse, une nuit, une heure, un jour, sans remords.

Je comprends pourquoi je n'ai jamais, aussi loin que je me souvienne, eu envie d'être un homme, je les aimais trop pour me priver d'eux en étant eux.

Je vais les retrouver un peu. Sans hâte. Joyeusement.

Paris, mars 1978.

Nicole Courcel. (Photo D.R.)

C’est ainsi que Nicole Courcel s’adresse à Julie, sa fille unique de quatre ans, qu’elle élève seule…

Si vous désirez être tenu au courant
des publications de l'éditeur de cet ouvrage,
il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont,
Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06.
Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part,
leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées
toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.
© Editions Robert Laffont, S.A., Paris, 1980
ISBN 2-221-00485-X

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782221172117) le 17 septembre 2015.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.